

JOURNAL DOCUMENTAIRE de Philippe Billé – 2008-2009.

Jeudi 3 janvier 2008.

«Nous passons ici-bas
Comme une ombre légère.
Nous marchons à grands pas
Vers notre heure dernière.»

(Quatrain de l'abbé Chaumeil, sur le cadran solaire de l'église, à Saint Georges d'Oleron). Meilleurs voeux quand même.

Vendredi 4 janvier 2008. Depuis longtemps je souhaitais qu'il y ait au moins un livre de Robert Crumb dans ma bibliothèque, le Père Noël avisé a satisfait ce caprice et me voici propriétaire de *Mes problèmes avec les femmes*, volume paru cet automne, le huitième de l'anthologie du maître chez Cornélius. Quel plaisir, j'ai mis trois quatre jours à déguster ces pages où il y a beaucoup à lire. Les bandes dessinées qui y sont réunies datent de 1967 à 1995. Dans les années 80, l'auteur fait sur sa vie un constat à peu près contraire à celui que je tire de la mienne, la sienne lui apporte de plus en plus de succès, moi j'ai l'impression d'avoir sans cesse plus de raisons de râler. Un point me pique en particulier, Crumb compte parmi ses joies celle d'avoir «(ses) collections, (ses) archives bien rangées». C'est une des choses qui m'ennuient le plus, moi qui ai perpétuellement le cul entre deux chaises, la charentaise et la girondine, avec mes affaires de ce fait plus difficiles à maîtriser, dispersées ici et là.

Samedi 5 janvier 2008. Films vus le mois dernier :

Le diable boiteux, de Sacha Guitry (1948). Sur Talleyrand, interprété par Guitry lui-même, magistral. A.

La traversée de Paris, de Claude Autant-Lara (1956). Film plutôt bref, 80 minutes, d'après Marcel Aymé, avec de Funès, Bourvil et Gabin. C'est assez captivant, et amusant. B.

Les âmes grises, d'Yves Angelo (2005), d'après le roman de Philippe Claudel, paru deux ans avant. Film intéressant par la gravité de l'ambiance, la qualité des décors et du costume, l'excellence des acteurs, au premier rang desquels Jean-Pierre Marielle, dont je suis fan, incarne un procureur veuf, amer et laconique. Une curiosité est que l'on voit là Jacques Villaret dans son dernier rôle, paraît-il, un rôle de juge méchant, dont le cynisme excessif discrédite quelque peu l'intrigue, à mon goût. B.

Harry Potter et la chambre des secrets, de Chris Columbus (2000). Du cinéma pour bambin, avec quelques trouvailles décoratives. D.

Chicken run, de Nick Park et Peter Lord (2000). Pas mal fait mais assez prévisible, bourré de poncifs humanistes, j'ai arrêté à la moitié, j'avais la dose. C.

Le Pôle express, de Robert Zemeckis (2004). Un film d'animation pour enfants, sur Noël, qui m'attirait parce que

le commissaire politique de *Télérama* en disait du mal («esthétiquement laid et moralement réac»). Je n'ai pas bien compris en quoi c'était réac, mais j'ai trouvé que c'était esthétiquement une grande réussite. B.

Mercredi 9 janvier 2008. Noté à la hâte en parcourant un volume, que je n'ai pas le temps de lire sérieusement, du journal de Michel Ciry, *Vive Don Quichotte*. L'ami qui me le prête me fait remarquer le découpage chronologique bizarre, il a raison, ce tome par exemple va du 12 février au 24 novembre 1987.

Le 17 mai, cette déclaration formelle me laisse perplexe : *«En ce qui me concerne, je souhaite qu'aucune des innombrables lettres que j'aurai écrites ne soit publiée plus tard ; la raison de ce désir étant leur peu d'intérêt, qu'il s'agisse de la forme ou de la substance même de ces messages presque tous rédigés par obligation, qu'elle soit professionnelle ou autre. Mémorialiste, moraliste, polémiste, satiriste, oui : épistolier, non.»* Quand on connaît le genre d'esprit que manifeste Michel Ciry dans son journal, on imagine qu'il n'écrit pas son courrier avec moins de soin, et qu'il est sans doute de quelque valeur. Sans en dire plus, j'indiquerai que je me trouve posséder la photocopie d'une lettre de sa plume, d'une qualité remarquable. Cette volonté exprimée que sa correspondance ne soit pas publiée, ne serait-elle donc qu'une pose affectée? Pas nécessairement. Il est possible que l'effort de sincérité du journal en fasse de ce point de vue un témoignage sans égal de la pensée de l'auteur, le courrier personnel présentant sans doute mille occasions d'accommoder la franchise avec les impératifs de la diplomatie ou de la courtoisie. Cependant j'observe que dans le même ouvrage, à la date du 24 juillet, l'auteur reproduit lui-même la lettre furieuse qu'il envoie ce jour à l'évêque d'Evreux, qu'il ne peut pas encadrer, et qu'il se contente d'appeler «Monsieur», refusant de lui donner du Monseigneur Gaillot. Il atteint un comble de méchanceté dans le post-scriptum sans appel : «Ne me répondez pas; votre lettre, aussitôt identifiée, et avant d'avoir été lue, irait à la corbeille.»

Le 16 juillet, jour où naissait mon fils, Ciry se trouvait à Angers, il y examinait des tapisseries.

Dans ce livre très correct, de chez Buchet/Chastel, il est rare de tomber sur une coquille, et celle-ci fait sourire, au 24 octobre, quand l'auteur évoque avec mépris «un artiste de troisième zone». C'est presque la treizième.

Jeudi 10 janvier 2008. Je passe volontiers un moment de rêverie à comparer le poids graphique des mots dans les différentes langues. J'aime bien, par exemple, l'équilibre parfait de certaines paires de mots, oui et non ont le même nombre de lettres, comme *black* et *white*, ce qui n'est pas le cas de *yes* et *no*, ni de noir et blanc. Au cours d'une séance de pondération dans ce genre, je viens de remarquer cette

splendeur du vocabulaire anglais, dans lequel les noms des quatre saisons sont tous du même gabarit : *spring, summer, autumn, winter* (et de même *season*).

Lundi 14 janvier 2008. Fascisme, poésie et histoire.

Voilà une dizaine d'années, feuilletant distraitemment une anthologie de *literatura fascista española*, pesant quand même plus de 1200 pages, je n'aurais pas cru le fascisme aussi inspiré, j'y remarquai le poème «*Paracaidistas del Reich*», d'un certain Alfredo Marquerie, homme de lettres dont je ne sais rien, sinon qu'il s'occupa je crois de théâtre. Ce titre inconcevable, hors de saison, naïf, «*Parachutistes du Reich*», m'amusait. Les images que le texte développe ont quelque grâce, ni extraordinaire, ni négligeable. J'ai songé le traduire, la gêne m'y a fait renoncer. Allait-on pas penser que j'étais décidément un affreux vilain-fasciste-salaud ? Cela m'aurait contrarié, car sincèrement je ne me suis jamais senti très fasciste. Même s'il est vrai que souvent, quand je vois la gueule des antifascistes, je ne me sens pas très antifasciste non plus. Quoi qu'il en soit, la feuille de photocopie était restée dans mes papiers, je l'y retrouve et tout compte fait, je publie maintenant (dans ma *Lettre documentaire* 415) cette petite traduction. Non que je sois convaincu qu'elle en vaille la peine, mais il me bouffe l'air de sentir que si je ne le faisais pas, ce serait surtout parce que je me sentirais contraint. On a les rébellions qu'on peut. Comprendra qui pourra, qui voudra, et qu'importe... «*Sachons être suspect, c'est le signe, aujourd'hui, d'un esprit libre et indépendant, surtout en milieu intellectuel.*» Je me console un peu, je ne crois qu'à moitié à ces belles paroles d'un penseur disparu, lues l'autre jour dans le dernier numéro de *La Nouvelle Revue d'Histoire*. Cette revue a généralement une imagerie bien choisie et je signale aux curieux, dans le dossier portant sur «*Trotsky et le trotskisme*», une saisissante photo de Lénine sur la fin, en vieillard halluciné, dans un fauteuil roulant, le regard fixe (si vous voulez y jeter un coup d'œil discrète en librairie, c'est page 41). Il y a aussi page 6 une petite reproduction de la couverture de l'album *Plein ciel sur Vauban*, qui paraît-il répertorie les 88 places fortes créées ou aménagées par l'architecte militaire. En considérant cette belle vue du ciel, je suis frappé à l'idée que les moyens actuels de déplacement aérien nous permettent d'admirer de telles constructions comme leurs concepteurs et leurs constructeurs n'ont jamais pu les voir.

Mardi 15 janvier 2008. La radio ces jours-ci a donné plus d'une occasion de sourire, quand les journalistes ont eu à prononcer le nom de l'otage colombienne Clara Rojas, entre ceux qui en faisaient trop, ceux qui n'en faisaient pas assez, et ceux qui faisaient à côté de la plaque. Personnellement, il se trouve que je sais bien prononcer l'espagnol, mais à

l'occasion je ne déteste pas de le parler délibérément avec l'accent français. Non seulement je trouve ça plus facile, mais ça m'apporte une certaine satisfaction esthétique. Ça me rappelle des trucs du bon vieux temps, le discours de de Gaulle à Mexico, la voix des personnages de Zorro sur la télé en noir et blanc, chez la voisine, *Buenas tardes, don Diego, muchas gracias...* Et puis la correction de la syntaxe, la précision du vocabulaire, important plus que le soin de la prononciation. Mais à la longue je m'en lasse un peu, ces derniers temps je m'entraîne à parler espagnol avec l'accent anglais, pour me changer les idées.

Mercredi 16 janvier 2008. Ce lapsus remarquable, aujourd'hui, dans mon courrier professionnel, où quelqu'un parle de «l'empli du temps».

Lundi 21 janvier 2008. Bibliographie franco-brésilienne des recueils.

Un de mes plus vieux fers au feu, un projet que je traîne depuis longtemps, et que j'hésite à bazarder depuis presque aussi longtemps, est celui de ce que j'appellerais une bibliographie franco-brésilienne des recueils (après une telle entrée en matière, je me demande quelle part de mon lectorat s'est déjà endormie ou a pris la fuite, mais poursuivons). Ce serait de la bibliographie de dépouillement de recueils, comme on la pratique plus volontiers dans les pays civilisés, je veux dire anglo-saxons, et appliquée à un domaine binational, en l'occurrence aux textes d'auteurs brésiliens traduits en français. Les bibliographies classiques permettent facilement de repérer quels sont les livres entiers d'un auteur qui ont été traduits dans une langue donnée. Il est beaucoup plus malaisé de savoir quel est le détail des textes de l'auteur traduits dans un volume d'œuvres choisies, plus encore de savoir si des textes de lui, et lesquels, se trouvent à l'intérieur d'anthologies collectives, de numéros de revue, etc. Il manque souvent un inventaire de ces traductions cachées. Un tel instrument est d'abord utile à un traducteur, et l'idée m'en est venue parce qu'il m'est arrivé plus d'une fois de traduire tel poème ou tel conte avant de découvrir des années plus tard que le travail avait déjà été fait des années plus tôt. J'ai conçu ce projet de bibliographie, je pense, dans le début des années 90, à une époque où je traduisais beaucoup, et où je développais parallèlement une tendance nette à la bibliographomanie. Vers 1995, au moment de choisir, c'était un des trois sujets de thèse entre lesquels j'hésitais à m'engager, et ce fut un des deux que finalement j'écartai (l'autre étant Ternaux). J'ai continué cependant, quand je le pouvais, quand les occasions se présentaient, à accumuler des fiches sur la question, sans jamais faire aboutir l'ouvrage.

Régulièrement, je me dis qu'il faudrait que je prenne une décision, soit de reprendre ce projet pour le mener à terme, soit de le laisser tomber pour de bon. Les arguments en faveur

du premier choix sont que le résultat de l'opération serait un joli petit jouet intellectuel, qu'il ne nuirait pas à ma réputation, et que j'ai déjà claqué quelques dizaines d'heures de ma vie à le constituer. Les arguments en sa défaveur sont que ce beau catalogue n'intéresserait que fort peu de monde, serait certainement impubliable, et même difficile à placer en revue. Je ne voudrais plus du scénario connu : je me dévoue, j'en fais une coquette livrette, que je photocopie à mes frais en cent exemplaires, dont je vends péniblement dix, j'offre honteusement dix autres, et le reste pourrit dans mon chai. Un autre motif de découragement est la faible qualité d'une part du matériau, un certain nombre d'auteurs ne présentant pas grand intérêt à mes yeux, voire aucun. Alors...

Dernièrement, songeant de nouveau à statuer sur la question, j'emprunte dans une collection publique trois anthologies récentes de littérature brésilienne francisée, dont une de nouvelles et deux de poésie, que je n'avais pas encore eu l'occasion d'éplucher. Une nouvelle confrontation avec ce matériau allait m'aider, pensais-je, à opter, probablement pour la renonciation définitive. Mais voilà qu'un des volumes m'apporte une découverte de taille, et relance l'intérêt du projet, au moins comme outil personnel.

Ouvrant la copieuse *Anthologie de la poésie brésilienne* parue en 1998 aux éditions Chandeigne, j'y trouve traduit in extenso un long poème de João Cabral de Melo Neto, dont j'ai mis en ligne ma propre version en septembre 2006. Ma traduction remonte au milieu des années 90, j'ai dû démarcher pour elle, en vain, quelques éditeurs, avant et après cette publication dont je n'avais pas connaissance. Voilà qui rendrait précieuse la réalisation d'une Bibliographie franco-brésilienne des recueils.

J'ai profité de l'occasion pour comparer les deux traducs. Pas de grande surprise, le travail concurrent me semble bien inspiré sur certains points, je préfère le mien en certains autres, rien de bien notable. Une anomalie est que seuls apparaissent les titres des quatre parties du poème («Paysage du Capibaribe», etc) mais pas le titre général (*O cão sem plumas / Le chien sans plumes*), ni dans le corps de l'ouvrage, ni dans la table. La table, que j'ai dû parcourir de près pour mon relevé bibliographique, recèle d'ailleurs plusieurs bizarreries, trois poèmes du recueil n'y figurent pas, elle en mentionne au contraire quatre qui ne sont pas dans le livre.

Mercredi 23 janvier 2008. Il y a quelques samedis soir de ça, un copain longtemps perdu de vue, me recevant chez lui, me disait que Lormont serait le «mont des lauriers». Derrière la maison, un jardin tout en longueur montait sur la colline. Dans la maison beaucoup de peintures, et dans le cabinet d'aisance une bibliothèque, d'où saillait une pile de plaquettes, les œuvres à peu près complètes de Michel Valprémy, le poète disparu au début de septembre. Mon hôte m'a confié qu'il était de ses proches, de ceux qui eurent à

déplacer le corps. Je ne crois pas avoir jamais croisé Valprémy, je ne le connaissais quasiment que de nom, j'avais vu sa photo. Il s'était abonné un temps à mes *Lettres documentaires*, qu'en a-t-il pensé, je n'en ai rien su. Les quelques poésies de lui qui m'étaient passées entre les mains me déroutaient, comme la plupart des poésies contemporaines. J'ai emporté de Lormont deux livres minces. Celui que j'ai d'abord ouvert est un recueil de petits poèmes en prose sibyllins, *L'œil du guetteur*, je n'y pige que dalle. J'ai l'impression que pour les apprécier, il faut être capable, comme je ne le suis pas, de ressentir la sonorité de ce que la langue prononce, sans chercher à comprendre ce qu'elle énonce, si je peux dire. L'autre livre, *L'appartement moutarde*, envoûte, c'est un récit tortueux et mélancolique, inspiré de souvenirs, joliment tissé, avec ce qu'il faut d'odeurs et de couleurs, de lumière et d'ombre.

Jeudi 24 janvier 2008. Jeudi dernier, sortant d'un supermarché sous une pluie battante, je m'engouffrai dans la voiture, mis le contact et compris aussitôt, à cette avalanche d'éloges à l'imparfait, que la radio me parlait d'un mort qu'elle aimait. Je n'avais pas d'antipathie particulière pour Carlos, de sympathie non plus, il faisait partie des Grosses Têtes mais pas des plus fines, il aurait aussi bien été parmi les Gros Veaux. Il avait l'air gentil mais pour une blague vaguement spirituelle qu'il arrivait à sortir de temps en temps, combien de catastrophes à la Toto qui se touche le Zizi. Je le supportais malgré tout, dans le climat spécial de cette équipe, l'euphorie générale des Grosses Têtes m'incline à l'indulgence, parmi elles j'arrive même à tolérer un imbécile comme Jean-Pierre Coffe. Cette émission m'amuse, rien à voir avec sa concurrente d'Europe-Hein, ce pauvre Ruquier avec son malheureux bataillon d'humanistes rancis, le consternant Bénichou en tête, quels tristes ricanements.

Dimanche 27 janvier 2008. La droite et la gauche politiques ne sont pas exactement symétriques, comme la droite et la gauche spatiales. L'homme de gauche, par principe, veut sauver le monde et sait comment s'y prendre, il a la solution. La droite aussi a ses convaincus, mais n'est-ce pas chez elle que se rangent les sceptiques, les incroyables, les dubitatifs ?

De même capitalisme et socialisme. Nul n'a eu besoin de se réunir dans un café en disant tiens, on va inventer le capitalisme, pour voir un peu. On peut l'encadrer, le légiférer, le domestiquer, cependant au départ c'est en quelque sorte le système par défaut, celui qui existe sans qu'on ait besoin de s'en occuper. Il y a au contraire un volontarisme socialiste.

Mais ces oppositions bientôt seront caduques. N'allons-nous pas, sur ce plan aussi, vers la fusion, le métissage, l'indistinction générales ?

Mardi 29 janvier 2008. Fou-rire
 Courir
 Nourrir
 Mourir
 Pourrir

Mercredi 30 janvier 2008. J'aimerais aujourd'hui évoquer pour mes quatorze millions ..., je veux dire mes quatorze lecteurs, une question de la vie pratique, au sujet des œufs. On m'a transmis il y a quelques mois un communiqué d'une certaine société vouée à la Protection mondiale des animaux de ferme. Ce document informait que la loi française oblige maintenant les producteurs à imprimer sur la coquille même des œufs de poule, un code d'identification fait d'une petite série de chiffres et de lettres. Ce code commence toujours par un des chiffres 0, 1, 2 ou 3, indiquant le type d'élevage, et dont voici le sens :

- 0 : oeufs de poules élevées en plein air, avec au moins 2,5 m2 de terrain extérieur par poule, et alimentation «biologique».
- 1 : idem, sans alimentation «biologique».
- 2 : élevage intensif en intérieur avec au maximum (c'est-à-dire le plus souvent) 9 poules par m2.
- 3 : élevage en cage avec 18 poules par m2.

D'où il ressort, grosso modo, que les œufs dont le code commence par 0 ou 1 proviennent de poules élevées dans des conditions a priori correctes, alors que les codes en 2 ou 3 signalent un camp de concentration de volaille parfaitement odieux. Naturellement, les œufs produits dans les conditions les plus déplorables sont en général les moins chers. Mais quel que soit le prix, il me semble utile de connaître cette indication donnée par le code, qui peut et doit entrer dans le choix du consommateur.

J'achète rarement des œufs, maintenant que les médecins me déconseillent d'en manger, mais j'ai vérifié plusieurs fois, dans les supermarchés où j'ai mes habitudes, la présence discrète du code qu'il faut savoir interpréter.

Je repense à ce problème depuis que, ce week-end, me trouvant à la campagne, j'ai pu faire les constatations suivantes sur un marché :

- les œufs vendus sur la place du village sont soumis aux mêmes obligations que ceux des villes, et portent sur la coquille le petit tampon du code ;
- la marchande, y compris si c'est une professionnelle spécialisée dans cet élevage, et qui ne vend que de la chair et des œufs de poule, peut ne pas savoir que le chiffre 1, par quoi commence le code qu'elle a maintenant obligation de tamponner sur ses œufs, indique qu'elle élève ses oiseaux en plein air.
- le charcutier du coin, qui vend les excellents produits de son propre artisanat, vend aussi les marchandises d'autres

producteurs, dont des œufs sur lesquels le code commençant par 3 trahit une origine peu artisanale.

Jeudi 31 janvier 2008. Films vus en janvier

Président (2006) de Lionel Delplanque, avec Albert Dupontel. Un film qui «montre bien» que des gens très haut placés peuvent être très pourris, que la valeur n'attend pas le nombre des années, et d'autres révélations de ce tonneau, avec deux trois scènes de fesse pour égayer l'affaire. Ensemble assez plat, et chute incompréhensible, du moins avec les faibles secours de mon entendement. D.

Enfermés dehors (2005), de et avec Albert Dupontel. Film frénétique et socialiste, avec voleuse de pommes évidemment innocente et marchand de pommes évidemment coupable. Dupontel est un bon acteur, ce qui ne suffit pas à faire un bon réalisateur. Ensemble fatigant. D.

Fantasia chez les ploucs (1970) de Gérard Pirès. Il y a un bon titre, il y a Mireille Darc topless, il y a Jean Yanne, Lino Ventura et Jacques Dufilho, et pourtant c'est très, mais vraiment très mauvais. E.

Le château de la terreur (*The terror*, 1963) de Roger Corman. Un film de fantômes, très abracadabrant, pas très effrayant, assez ridicule. Avec quelques atouts, quand même. De belles vues des plages baltiques. Un fringant Jack Nicholson, tout jeune, en uniforme napoléonien rouge et bleu. Boris Karloff très digne, en vieux baron hanté, il a un peu la tête à Jean Paulhan, avec une élégante robe de chambre, qui remplacerait avantageusement la mienne. D.

Lundi 4 février 2008. Week-end à Bergeracoote.

De passage au marché de Bergerac, samedi matin, j'ai remarqué que plusieurs marchands, visiblement de petits producteurs, vendaient les œufs sans aucune inscription. Certains autres en avaient de catégorie 0, le zéro parfois précédé de la mention BIO. J'ai constaté aussi que quelques paysans à béret, au profil très rural, présentaient, entre leurs fruits et légumes, des piles d'œufs de catégorie 3.

Repensant à la question des conditions d'élevage, je me dis que le critère de 2,5 mètres carrés d'espace extérieur par poule doit être vraiment le mini minimum. Les deux seules que j'aie eues, il y a deux ans, étaient dans un enclos de 50 mètres carrés, ce qui faisait 25 mètres par bête, c'était très correct, mais je peux dire que si elles avaient été dans un enclos de 5 mètres carrés, elles auraient eu vite fait de le transformer en merdier.

L'occasion se présentant, j'ai aussi acheté des kakis, je n'en avais jamais mangé. C'était un peu cher, 3 € le kilo, et par prudence je me suis contenté d'en prendre une livre, ce qui ne représentait que deux fruits. Cela ressemble à des tomates orangées, quelque peu ridées, molles et lourdes. On les coupe en deux et on mange la pulpe à la cuiller, c'est bon, ça a la texture d'une prune bien mûre et douce. Le

dictionnaire m'apprend que le nom de ce fruit est un mot japonais, qui n'a rien à voir avec la couleur kaki, ce dernier mot étant d'origine indienne.

Dans mon bois, pour la première fois, j'ai vu un sanglier, juste une seconde. Que faisait-il là, venait-il vers moi sans que je l'aie vu, ou l'ai-je levé en approchant, je ne sais, il a sauté lestement le talus et s'est enfui vers les hauteurs, hors de chez moi. Il était peut-être désorienté, en tout cas traqué, peu après j'ai entendu le grelot de chiens qui passaient, ils étaient au moins deux.

Et puis j'ai fendu un peu de bois. Il reste dans un coin quatre ou cinq belles billes de chêne, que Bernard n'avait pas fendues quand il est venu bûcher pour moi. Des rondins de près d'un mètre de long, 30 à 40 centimètres d'épaisseur, durissimes. J'avais déjà essayé, en vain, de les faire éclater avec la paire de petits coins d'un kilo et la massette de 2 kilos que j'ai toujours dans la voiture. Cette fois j'étais venu avec des coins de 2 kilos et une masse de 4 kilos. Le bois, c'est un peu comme les hommes, quand on veut en obtenir quelque chose, tout dépend des arguments qu'on présente. Cela dit, ça ne s'est pas fait tout seul. J'ai cassé une seule bille en trois fois, pour obtenir quatre bûches. A chaque fois j'ai cru que les coins allaient rester dedans et j'ai dû finir la fente en cognant à grands coups directement sur le bois. Ça suffit à ma joie, j'avais la dose, j'ai laissé les autres bouts de bois pour plus tard, il y a pas le feu.

Mardi 5 février 2008. De l'eau bout au milieu du Voyage AU BOUT de la nuit.

Mercredi 6 février 2008. L'étalage de laideur et d'imbécillité que sont devenues la plupart des manifestations devrait être un sérieux sujet de préoccupation pour les dirigeants syndicaux, et pour quiconque se soucie du bien commun. Il manque à quantité de gens, qui ne le savent pas, quelque chose de plus précieux que n'importe quelle hausse de salaire ou baisse d'impôt.

Jeudi 7 février 2008. D'une pile de journaux que l'on jetait, les *El País* de 2005 et 2006, j'ai extrait une collection de feuilles dont je voulais pouvoir prendre connaissance. *El País* est l'équivalent espagnol du *Monde*, un quotidien humaniste de gauche, plein de grosses idées, avec tout de même un article intéressant par-ci, par-là. C'est un de mes fers au feu depuis quelques mois, de temps à autre je me plonge une soirée dans cette somme de documents, suppléments littéraires, entretiens, reportages, nécrologies, j'en jette beaucoup, après examen, j'en conserve un peu. Une belle surprise a été mon engouement pour les photos de corrida. J'en avais mis de côté deux douzaines, machinalement, en feuilletant. Je n'ai jamais pu piffer ce passe-temps cruel, je serais pour qu'on l'interdise, et je suis saisi par la beauté indéniable de ces images de

journal, en noir et blanc tramé. Les toréros ne sont pas des intellos, cela ne les aiderait pas dans leur office, mais en revanche quels corps parfaits, sans un soupçon de graisse, et quelle grâce dans les postures. Leur petit costume doré est assez joli, le chapeau beaucoup moins, ces messieurs ont plus d'allure tête nue. L'expression du visage est parfois inattendue, un tel paraît absent, tel autre sourit comme en se jouant. Les instantanés fixent les frôlements, les gerbes de sable, les filets de bave. Sur une photo la bête semble voler, sur d'autres c'est l'homme en difficulté qui valse dans les airs. Les scènes de désastre me ravissent également, un pauvre garçon se fait enculer par la corne, un autre est piétiné, protège sa tête de ses bras. En regardant ces photos l'autre soir, avec ma directrice de conscience, nous spéculions sur les conditions d'une course de taureaux éthiquement tolérable, sans la honte des banderilles, sans mise à mort. Cela ferait une corrida plus longue, et vaguement interminable, même avec un seul taureau, mais pourquoi pas.

Lundi 11 février 2008. Un peu de mon passé me remonte à l'esprit au moment où j'emprunte une compile de l'auteur-compositeur-interprète argentin Atahualpa Yupanqui, intitulée *30 ans de chansons*. Mon père avait un vinyle de lui, que j'ai beaucoup écouté dans ma jeunesse gauchiste, j'en sais encore des bouts par cœur et je les fredonne à l'occasion, moitié pour me marrer, moitié pour les traits gracieux que l'on trouve quand même un peu partout, il faut l'admettre, y compris dans l'oeuvre des fascistes et ceux-ci fussent-ils rouges. Je vois sur la notice explicative de ce disque sans date, que l'artiste naquit il y a maintenant cent ans, le 31 janvier 1908. On ne dit pas comment s'appelait en réalité le chanteur «authentique» et «vrai», je suppose qu'il a adopté son surnom, le nom d'un ancien roi andin, pour se donner la bonne mine d'un Indien et d'un opprimé. On apprend en revanche que malgré son beau visage typé, il n'était lui-même que modérément indien et opprimé. Fils d'une Basque et d'un chef de gare métis, il avait certes tâté de la vie agreste mais a surtout connu le micro et la scène, jouissant d'un succès international dans les pays de l'Ouest comme de l'Est, bouffant d'ailleurs tranquillement à tous les râteliers, primé aussi bien dans la Tchécoslovaquie stalinienne que dans l'Espagne franquiste. Dans cette vingtaine de chansons, je retrouve sa reprise de la charmante berceuse traditionnelle antillaise raciste «*Duerme negrito*» («Fais dodo, Négrillon, car si tu ne dors pas, le diable blanc viendra dévorer ta petite jambe», je n'invente rien) et des braillements tiers-mondistes, sur le thème éculé «On est très malheureux misérables et c'est tout la faute aux autres, surtout aux vilains méchants yankees, mais nous-mêmes on a rien à se reprocher...» Parmi les titres que je ne connaissais pas, un «Hommage à Ernesto Guevara», le demi-dieu rebelle beau et con à la fois, et une «*Canción para Pablo Neruda*», le gros poète

communiste milliardaire, confirment l'ambiance lourdement politisée. Au milieu de cette verroterie engagée scintille cependant la milonga «*Campesino*», quatre minutes et demie d'une beauté vraiment qui me serre la gorge. J'avais entendu par hasard cette chanson un soir en voiture ces dernières années, je ne l'avais jamais oubliée, je suis bien content de trouver là l'occasion de l'enregistrer. «Quand tu iras aux champs, Ne sors pas du chemin, Tu foulerais le rêve Des aïeux endormis...». Il y a aussi deux courtes pièces instrumentales pour la guitare, «*El tulumano*» et «*Danza de la paloma enamorada*», qui sont deux merveilles de délicatesse. J'ai emprunté en même temps un Eno de 2001, *Drawn from life*, nullard, des chansons de Fairouz, assez jolies à entendre, même si je ne peux vraiment apprécier des chansons dont je ne comprends pas les paroles, enfin *L'art du bouzouk* (kurde), de la musique culturelle à tendance assommante.

Mardi 12 février 2008. Je n'avais pas acheté ce livre sur le moment mais son titre pétulant, *Comment chier dans les bois*, m'avait assez accroché pour que je retourne me le procurer dans la lointaine banlieue où je l'avais découvert. C'est l'œuvre d'une certaine Kathleen Meyer, américaine, et c'est paraît-il un best-seller international. L'édition originale, *How to shit in the woods*, remonte à 1989 et la traduction française, sous-titrée *Pour une approche environnementale d'un art perdu*, a paru chez Edimontagne en 2001. La question n'est pas inintéressante, faire ses besoins au grand air est problématique à divers égards (écologie, confort, hygiène, etc) et la vogue de la randonnée confronte un nombre croissant de promeneurs à cette nécessité. J'ai commencé d'être déçu en lisant l'introduction à l'édition française. En à peine trois pages, le préfacier éprouve une cinquantaine de fois le besoin de mettre des mots ou des membres de phrase entre parenthèses, entre tirets, ou en italique. Cela imprime à la lecture un rythme tressautant qui m'insupporte. Eh bien, me dis-je, cela s'explique : le rédacteur est un *trekker* professionnel, un homme d'action, il lui est difficile de rester immobile, voilà pourquoi il écrit en trépignant et ce n'est pas bien grave. Je me suis inquiété plus sérieusement quand j'ai réalisé que cet excité n'était autre que le traducteur lui-même. Il sert mal le texte, en effet, même si le corps de l'ouvrage est moins clignotant que l'avant-propos, mais on voit bien les négligences qui traînent çà et là. L'auteur s'avère elle-même décevante, bavarde et superficielle. On attendrait des considérations techniques, on trouve surtout des chapelets d'anecdotes plus ou moins pittoresques. Il n'était pas évident qu'un manuel sur l'art de chier s'avère aussi emmerdant, mais c'est le cas. Je finirai peut-être de le lire, un jour.

Mercredi 13 février 2008. Plus d'une fois je me suis amusé à considérer les traits similaires de doctrines que l'on aurait pu croire totalement opposées, ainsi le goût commun du nazisme

et du communisme pour l'architecture massive et les camps de concentration, ou la couleur également noire du drapeau anarchiste et de la chemise fasciste. Naguère, en examinant des photos dans des documents historiques, j'étais frappé d'une autre coïncidence du même ordre, à savoir le geste rituel du bras levé, par quoi se signalent les ultras de droite et de gauche. Dans les deux cas le bras peut être plus ou moins tendu, ou fléchi, la différence tient essentiellement à la position de la main. A droite elle est tendue à plat, c'est un salut, à gauche c'est un poing serré, une menace. Tels sont les gestes que font ces militants, avec leurs pattes de devant.

Jeudi 14 février 2008. Avec son air de participe présent, l'adjectif «pétulant» suggère un verbe «pétuler». Lequel verbe, avec son air de dérivé, pourrait désigner... voyons voir, une façon de péter ? Je préfère ne pas y penser, tiens.

Vendredi 15 février 2008. Libère-toi de Taschen

Le capitalisme est impitoyable, Taschen par exemple a le culot de vendre des livres d'art tout à fait présentables pour même pas 7 euros, c'est ainsi que je suis rentré de ma dernière sortie en ville porteur de deux jolis albums concernant, l'un le peintre Lucian Freud, l'autre le mouvement du Land art, alors que je n'étais pas parti pour ça.

Je ne connaissais pas du tout le petit-fils de Freud, je trouve ses peintures fascinantes, malgré sa complaisance douteuse envers les sujets choquants, son goût des corps laids étalant leur nudité. C'est aussi un bon peintre de plantes, je vois un cyclamen, un buddleia très suggestifs, des plantes grasses. Ma toile préférée est son autoportrait de 1993 en vieillard échevelé livide, à poil dans des godasses béantes, la palette dans une main et le couteau dans l'autre. Il se dégage de ses autoportraits, ainsi que des quelques photos de lui, une impression de grande énergie, et d'une certaine élégance, malgré l'accoutrement parfois grossier.

Le livre sur le Land art présente dans l'ordre alphabétique des artistes auxquels sont consacrées une, deux ou trois doubles pages. La plupart me déçoivent, je ne vois dans leurs œuvres que des réalisations démesurées, grandiloquentes, et trop coûteuses, pour un bénéfice esthétique pas terrible. Des trois dont je me sens le plus proche, je connaissais déjà Richard Long et Andy Goldsworthy, je découvre Nancy Holt, dont l'œuvre majeure est en couverture. C'est un vieux fantasme à moi que de posséder une buse en ciment assez grande pour qu'on puisse s'y tenir, elle en a fait déposer quatre bouts de 2 m 50 de diamètre dans un désert américain, on peut y rentrer debout avec les bras en l'air, j'adore.

Ces deux volumes sont bien imprimés, bien façonnés, bien illustrés et bien documentés, même si le texte a souvent tendance à s'égarer en fumeux baratin, comme c'est le risque

du genre. J'ai résisté à l'envie d'acheter un troisième volume pour la seule joie de l'énorme faute en couverture, où le titre était écrit *L'ART ROMAINE*. Peut-être une prochaine fois.

Lundi 18 février 2008. Si on pouvait mettre le nom d'Antigone au pluriel, ce serait une parfaite anagramme de Saintonge.

Mercredi 20 février 2008. Par exception j'ai passé deux soirées de suite à regarder un dvd, et à le regarder seul, sans attendre l'occasion de le faire en compagnie. Je remarque la coïncidence des points sur lesquels les deux films sont pareils ou contraires. Deux films anglo-saxons de 1992, l'un acheté en solde dans je ne sais déjà plus quel supermarché (*Romper stomper*), l'autre emprunté (*Fais comme chez toi* (*The housesitter*)). Dans le premier, une tragédie australienne en milieu skin-head, deux rivaux se disputent l'héroïne. Dans le second, une comédie américaine en milieu bourge, le protagoniste hésite entre deux épouses potentielles. Dans les deux cas le mensonge tient une grande place, trahison shakespearienne ou amusante source de quiproquos.

Vendredi 29 février 2008. BEAU ET CON A LA FOIS : LE BOUCHER GUEVARA.

Je viens de lire les deux pleines pages dans lesquelles le quotidien espagnol *El País* avait publié, le 31 juillet 2005, sous le titre «*Che Guevara : la máquina de matar*» (la machine à tuer) un ample extrait, traduit en espagnol, d'un article d'Alvaro Vargas Llosa (fils du fameux romancier péruvien), «*The killing machine*» (d'abord paru en anglais dans la revue nord-américaine *The Republic*). Je retire de ce document une impression du personnage conforme à ce que j'en avais appris à d'autres sources (notamment les quelques pages le concernant dans *Le livre noir du communisme*). Comparé aux grands bouchers de l'Histoire, et surtout aux grandes tueries communistes du XXe siècle, le boucher Guevara a la piètre figure d'un modeste artisan, à l'ombre des cocotiers. Rien à voir cependant avec l'image trompeuse du doux romantique chevelu au regard perdu dans le vague, tel qu'il apparaît sur la plus célèbre icône le représentant. C'était bel et bien le violent bourrin. Encore dans le maquis, avant la prise du pouvoir à Cuba, il commet quelques assassinats, abattant notamment des «traîtres». Il donne lui-même des détails, dans ses *Mémoires de la Sierra Maestra*, sur un type qu'il flingue d'une balle de calibre 32 «du côté droit du crâne», en janvier 1957. Il semble avoir eu de plus lourdes responsabilités lors de l'épuration qui suivit la révolution, quand il dirigea la prison de La Cabaña, où au moins plusieurs dizaines d'opposants, sinon quelques centaines, furent fusillés pendant les premiers mois de 1959. Le commandant frénétique a par ailleurs activement contribué à ruiner l'économie du pays quand, bien que n'ayant aucune compétence en économie, il fut successivement nommé directeur de la Banque Nationale! directeur de l'Institut National de la

Réforme Agraire!! puis Ministre de l'Industrie!!! Le titre de l'article n'a rien d'exagéré puisqu'il ne fait que reprendre mot à mot une formule par laquelle ce génie sud-américain a défini son idéal politique, dans son *Message à la Tricontinentale*, de 1967 (année de sa mort, donc ce n'était pas un écrit de jeunesse irréfléchi) : «La haine comme facteur de lutte, la haine intransigeante de l'ennemi, qui pousse au-delà des limites naturelles de l'être humain et le transforment en une efficace, violente, sélective et froide machine à tuer». La délicatesse et lui, ça faisait deux.

Samedi 1 mars 2008. Films vus en février :

de Luc Jacquet, *La marche de l'empereur* (2004). De très belles images sur la vie des manchots de l'Antarctique, accompagnées d'une musique douteuse et de commentaires pénibles et à peu près inutiles. A regarder en muet, ou en écoutant un bon disque. C.

de Geoffrey Wright, *Romper stomper (La mort dans le sang*, 1992). Une histoire de skin-heads australiens nazis psychotiques, dans laquelle Russell Crowe prend des airs méchants auxquels on croirait presque. C'est assez dépaysant et folklorique. En me renseignant, j'apprends que le rival amoureux de Russell Crowe, un certain Daniel Pollock, avait eu réellement une idylle avec la belle héroïne Jacqueline McKenzie, et qu'il s'était suicidé en se jetant sous un train avant même la sortie du film. C.

de Frank Oz, *Fais comme chez toi (Housesitter*, 1992). Une comédie loufoque, assez amusante et légère. C.

de Vicente Aranda, *Juana la Loca* (2001). J'ai du mal à juger ce film pendant lequel j'ai passé la plupart du temps à dormir (signe en tout cas, qu'il n'a pas su me tenir éveillé). Je me souviens que j'aimais bien les costumes et les décors, et que les transports de Jeanne et de son Jules ne me passionnaient pas. D?

Mardi 4 mars 2008. Dans mes lectures tardives du quotidien espagnol *El País*, je remarque en particulier un entretien d'une page entière, le 19 novembre 2005, avec un poète polonais que je ne connaissais pas, Adam Zagajewski, lequel manifeste des goûts assez éclectiques pour apprécier à la fois Cioran et Jean-Paul II. Bizarrement, les USA sont évoqués en deux points distants de l'entretien, en termes d'abord négatifs («je me perds dans les villes des Etats-Unis, elles n'ont pas de centre, elles sont amorphes»), puis positifs («Les classiques sont plus vivants là qu'en Europe, et les bibliothèques sont les meilleures du monde»). Je suis intéressé surtout par ses considérations sur la création poétique, dont il souligne la nature solitaire («Il y a des moments où je ne suis pas disponible pour ceux que j'aime. Le poème est pour les autres mais pas le moment où tu l'écris, c'est un moment de solitude») et passive («Au moment de plus grande activité poétique je suis passif. Quelque chose m'est

dicté... Le dogme de l'infaillibilité n'existe pas chez les poètes. Je me suis souvent trompé... Ce qui m'était dicté n'était pas bon. Cela m'était dicté par un diable, ou par un Dieu qui n'était pas à la hauteur...). Je citerai aussi cette note bien vue sur le lecteur : «Le lecteur de poésie est lui aussi un poète, c'est un poète qui a décidé de ne pas s'expliquer.» Enfin l'homme finit de se rendre sympathique à mes yeux en évoquant dans sa dernière réponse son goût pour le chant des oiseaux («surtout les merles»). En fouillant sur le net, on trouve quelques poèmes de lui traduits en anglais et peut-être en français.

Mercredi 5 mars 2008. Je n'étudierai pas la question plus avant, mais j'ai passé une bonne soirée à feuilleter la biographie de *James Kirker, el aventurero irlandés*, une cossue livrette d'un peu plus de cent pages publiée au Mexique en 1991 par le gouvernement de l'état de Chihuahua. L'auteur Salvador Alvarez avoue modestement se contenter d'y compiler à l'usage du public hispanophone de la documentation déjà existante et principalement anglophone, en premier lieu l'histoire du personnage par un certain William Cochram McGraw, parue en 1972 au Nouveau-Mexique sous le titre de *Savage scene : the life and times of mountain man Jim Kirker*. On frémit à l'évocation des agissements de cet aventurier irlandais d'origine écossaise, né en 1794 et émigré aux Etats-Unis, où il vécut principalement dans les états méridionaux riverains du Mexique. Il fut trappeur, trempa dans divers trafics, travaillant parfois comme vigile pour la protection des convois, combattant féroce les féroces Apaches, dont il a scalpé plusieurs dizaines. Il serait mort en 1853, seul et alcoolique, dans la cabane où il était retiré, à l'âge respectable de 59 ans. Le seul portrait de lui est un daguerréotype saisissant, daté de 1847, où son visage apparaît légèrement tourné, les traits tendus, le regard inquiet.

Lundi 10 mars 2008. Dans le numéro de mars-avril de *La Nouvelle Revue d'Histoire*, comme toujours très intéressante, notons en particulier une évocation bien renseignée de «René Bousquet : un homme de gauche à Vichy» par Jean-Claude Valla, quelques pages d'Oswald Spengler sur la noblesse («une paysannerie supérieure») et un bel article du directeur Dominique Venner sur le suicide comme acte aristocratique (basé sur les exemples de Drieu, Montherlant et Saint-Exupéry).

Mercredi 12 mars 2008. BEAU ET CON A LA FOIS (suite).

Lisant le long article (dans les 40 pages) de Wikipedia sur Che Guevara, j'ajoute quelques remarques à ma note de naguère sur le personnage.

Sur sa belle mine. Kikipedia fournit une photo de Guevara à l'âge de 17 ans, heureuse époque où il n'avait pas encore

cassé son peigne, ni perdu son rasoir. Je lui trouve une ressemblance avec Paul Mac Cartney.

Sur les paradoxes de l'histoire de la révolution cubaine. Les *guerrilleros* n'ont pas de mots assez forts pour dénoncer la terrible dictature de Batista, laquelle avait cependant été assez indulgente pour amnistier Castro en 1955, après sa première tentative de coup de force en 1953. Les *guerrilleros* vivent cachés dans le maquis, mais en 1958 la médiatérie internationale défile dans la Sierra Maestra pour faire des interviews du *líder máximo*. Les maquisards castristes s'emparent d'un pouvoir à la conquête duquel les *guerrilleros* urbains anti-castristes auront semble-t-il largement contribué, pour ce qui est des opérations militaires. Avant que la doctrine ne tourne à l'anti-impérialisme, les USA sont bel et bien un soutien actif de la révolution pendant les événements.

De façon assez équilibrée, Kikipedia fait état aussi bien des témoignages favorables quant aux qualités morales de Guevara (sa sincérité, son désintéressement, sa charité vis-à-vis de soldats ennemis et de prisonniers) et des témoignages accablants sur sa responsabilité directe dans des exécutions sommaires injustifiées. Et si ça se trouve, me dis-je, tous ces témoignages sont vrais.

Sur les convictions communistes primaires de Guevara, ces citations : en 1957 il écrit à son ami René Ramos Latour que «la solution des problèmes de ce monde est derrière ce que l'on appelle le Rideau de fer» ; il déclare aussi que «celui qui n'a pas lu les 14 tomes des écrits de Staline ne peut pas se considérer comme tout à fait communiste».

Sur le rôle important de l'apparence vestimentaire et photographique. Même une fois la révolution terminée, Guevara ne porte pratiquement plus que le treillis de soldat jusqu'à la fin de sa vie, y compris dans des circonstances où rien ne l'impose, comme quand il est en famille ou quand il va faire un discours à l'ONU. C'est soit parce qu'il a découvert que c'est moins salissant, soit parce qu'il veut absolument jouer au soldat, alors que lui-même, bien que généreusement nommé «commandant» par Castro, n'a pas fait que briller dans la carrière militaire : au plus fort des combats Castro l'éloigne du front pour lui confier une école d'entraînement, en 1961 il réussit l'exploit de se blesser avec sa propre arme, et toutes ses expéditions révolutionnaires à l'extérieur, que ce soit à Panama, en République Dominicaine, en Afrique et en Bolivie, seront des catastrophes pures et simples. Il y a aussi la ridicule guignolade des scènes où il se fait photographier en train de couper de la canne à sucre ou de pousser une brouette, pour jouer au prolo. Trois des photos de l'article le montrent avec des bébés sur les bras. Sur une, ce sont les siens. Sur les deux autres, ce sont des lardons trouvés dans ses maquis d'Afrique et de Bolivie. Il avait peut-être une vocation de puériculteur, qui sait, mais quand on le voit

ainsi pouponner en gardant une énorme pipe au bec, on a des doutes sur ses talents de baby-sitter.

La phrase édifiante, sur sa conception du combattant socialiste comme «machine à tuer», se trouve citée là aussi, comme elle l'est également par Régis Debray et par d'autres. Une perle du même calibre est cette déclaration devant l'Assemblée générale des Nations Unies le 11 décembre 1964 : «Nous avons fusillé, nous fusillons et nous continuerons à fusiller tant que cela sera nécessaire. Notre lutte est une lutte à mort.»

Jeudi 13 mars 2008. Feuilletant le «J'ai lu» des *Traits d'esprit de de Gaulle*, choisis par Marcel Jullian, je tombe sur cette considération de 1942, comme quoi «Le plus beau métier, finalement, c'est d'être bibliothécaire...» Ce n'est pas la première fois que cet auteur me remonte le moral, je devrais le lire plus souvent.

Lundi 17 mars 2008. Le défi ce week-end était de parvenir à acheter un magazine sans y tomber sur la tronche à Dani Boune. C'était impossible. Nous renonçâmes. Nous fûmes nous occuper de nos affaires en Dordogne, où d'autres défis nous attendaient. Malgré quelques impulsions vives et parfaitement justifiées, mais impeccablement maîtrisées, nous parvînmes encore une fois à n'étrangler notre mère à aucun moment. Nous fûmes visiter l'antique Victor, sur sa colline. Il nous reçut dans sa cuisine, qui est comme l'ancre de Shrek. Nous lui apportions une bouteille, pour le remercier de certain service, qu'il nous rendit naguère. Eh bien moi, nous dit-il, je vais vous récompenser d'une autre manière. Il nous emmena dans sa serre pour nous offrir des noix qu'il y faisait sécher, et des citrons de ses citronniers. Sa gentillesse nous émut. Au bois sans le vouloir, deux fois nous dérangerâmes un ménage de colverts, installé dans le ruisseau. Et nous levâmes d'autres bêtes, qui détalèrent au dernier moment. Nous cueillîmes pour la première fois une petite morille. Et nous nous occupâmes de nos bouts de bois, comme d'habitude.

Mardi 18 mars 2008. Sur le tard, les traits d'union commencent à me faire chier. Pourquoi s'embarrasser à en mettre à Jean-Paul, à c'est-à-dire, à je-ne-sais-quoi, et pire encore aller perdre son temps à vérifier si le dictionnaire considère qu'il en faut ou pas? Qu'apportent-ils à la correction du langage ou au sens de nos phrases, je ne sais le dire. Je les distribue au pif, en m'en passant le plus possible, ça me semble bien suffisant.

Mercredi 19 mars 2008. Esclaves nègres et maîtres indiens.

Je ne connais pas bien et j'ignore ce qu'est devenu Emilio Harth-terré, architecte, archéologue, historien, photographe et collectionneur péruvien né en 1899, dont les archives seraient déposées dans une bibliothèque de la Tulane

University, à la Nouvelle-Orléans. C'est à l'origine en étudiant l'histoire de l'architecture péruvienne, qu'il en est venu à découvrir qu'à l'époque coloniale, c'est-à-dire entre la conquête espagnole au seizième siècle et l'indépendance acquise au dix-neuvième, les Indiens du pays, non seulement d'extraction noble mais ceux du commun pourvu qu'ils en eussent les moyens, ont possédé des esclaves africains, qui rendaient un service domestique, artisanal ou agricole. Ce fait social inattendu est attesté par de nombreux documents notariaux, comme l'expose l'auteur dans un curieux petit livre, *Negros e indios : un estamento social ignorado del Perú colonial*, paru à Lima en 1973. Le sujet de cet ouvrage me rappelle celui de l'étude de R Halliburton Jr, *Red over black: black slavery among the Cherokee Indians* (Greenwood Press, 1977). Comme quoi la réalité historique ne ressemble pas toujours à la caricature que la mémoire en donne.

Jeudi 20 mars 2008. Des livres d'à peu près toutes les dates, et principalement du XXe siècle, me passent entre les mains à raison d'environ deux ou trois dizaines par journée moyenne de boulot. Je me dois de toujours vérifier leur date, autant qu'il est possible, c'est évidemment un des principaux éléments d'identification. La date de l'impression prime sur toute autre, quand plusieurs apparaissent, elle est censée attester de la parution réelle. Il arrive que la date d'impression, souvent mentionnée en fin de volume, ne soit pas la même que celle qui figure en page de titre. Dans ce cas l'écart est en général d'un an, soit que le livre ait été préparé en fin d'année, et n'ait été finalement imprimé qu'au début de l'année suivante, soit au contraire qu'il ait été imprimé en fin d'année, et qu'on le date de la suivante en trichant un peu, pour lui donner plus longtemps un air neuf. Il y a aussi le problème des rééditions, des simples réimpressions, des réimpressions abusivement indiquées comme rééditions. Parfois la date est cachée, elle se dissimule en toutes lettres au milieu d'un pavé d'explications, ou n'apparaît qu'en un point inattendu, comme sur la couverture. Et parfois il n'y a pas de date du tout. Dans certains cas des indices permettent de la restituer plus ou moins précisément, si le texte ou la préface sont datés, on peut aussi regarder la date des éléments les plus récents de la bibliographie, quand il y a une bibliographie. Et quand il n'y a rien de rien, il n'y a rien de rien. Cette confrontation permanente avec les questions de datation interfère naturellement avec ma propre mémoire. Je pense inmanquablement à mes parents quand je tombe sur des livres de 1922 ou 1933, leurs dates de naissance, à mon père en particulier avec les livres de 1981, année de sa disparition. Ceux qui sont millésimés 1956, je ne peux m'empêcher d'examiner quelque peu anxieusement leur aspect, de regarder dans quel état ils sont parvenus jusqu'aujourd'hui. Les livres comme les hommes vieillissent plus ou moins vite, plus ou moins bien.

Vendredi 21 mars 2008. Je déplorerais qu'un marchand fasse son prix à la tête du client. Mais je dois avouer que quand je vais au marché, je fais souvent mes achats à la tête du marchand. Elle ne m'importe pas moins que le prix et la qualité des produits.

Samedi 22 mars 2008. Le débat public de ces jours-ci, sur le droit de mourir dans la dignité, ne me laisse pas indifférent. Moi-même naguère je songeais à un autre cas, en apercevant sur une télévision la trogne effrayante de Jack Lang, devenue hideuse au possible, ratatinée par Dieu sait quelle maladie incurable, et je me disais que vraiment, on devrait lui accorder l'euthanasie, c'est une question d'humanité.

Dimanche 23 mars 2008. Rarement minorité aura été aussi visible que celle des pauvres Français(es) que la quasi prohibition n'a pas encore fait renoncer au tabac, et qui sont contraints de fumer sur les trottoirs, à la vue de tous. C'est une sorte de pilori soft, un pilori d'aujourd'hui où clouer les coupables du vice. Il y avait la cigarette du condamné, à présent tout fumeur l'est.

Lundi 24 mars 2008. A la différence du nettoyage ethnique, par quoi une race en zigouille abruptement une autre, le noyage ethnique se contente de diluer sans anéantir tout à fait, par submersion massive et irréversible.

Mercredi 26 mars 2008. DECOUVERTE EXCEPTIONNELLE

Ce n'est pas sans une certaine émotion que je prélève, dans les programmes de ce jour d'une université de province, la présentation d'une artiste locale, énoncé dans lequel le charabia culturel contemporain gît en quelque sorte à l'état chimiquement pur, ou du moins concentré à un point de densité rarement observé jusqu'à présent : «Photographe et performeuse bordelaise, *** inscrit son action au cœur du territoire social et urbain, entre la problématique du changement et celui de l'identité, interrogeant la place de chacun dans l'espace comme dans son histoire personnelle.» Aucun terme, dans ces lignes d'une platitude sans concession, qui ne soit un lieu commun parfaitement vaseux, rien n'y manque, jusqu'à la discrète faute de syntaxe, tout laisse à penser que nous sommes là en présence d'une authentique table de Mendeleïev de la langue de bois néo-artistique.

Jeudi 27 mars 2008. J'ai lu voilà quelque temps une bonne bandessinée de Joe Matt intitulée *Epuisé* (en anglais *Spent*), parue l'an dernier au Canada et aussitôt traduite en français au Seuil. L'auteur y met en images des souvenirs assez récents, sa vie dans une piaule austère où il consacre l'essentiel de son activité à se branler en enregistrant des morceaux choisis de films pornos, quand il ne va pas au café

se chamailler avec ses copains collectionneurs de comics. Matt est assez habile conteur pour accrocher l'attention avec cet argument pourtant ténu, on ne s'ennuie pas. Son style est certainement différent de celui du vieux Crumb, son dessin plus dépouillé, ses décors moins fournis en détails, mais je ne peux m'empêcher d'associer cet album et le recueil de Crumb dont je parlais naguère (*Mes problèmes avec les femmes*). Non seulement j'ai lu les deux en suivant les conseils avisés du même critique (l'ami Gwardeath, au goût certain) mais ce sont deux ouvrages du même ton, des autobiographies volontiers introspectives et monologantes, et en outre les auteurs se connaissent et s'estiment (Matt dédie son livre «à Robert Crumb, qui m'a montré le chemin» et celui-ci fait une allusion au «syndrome Joe Matt» dans une case où figure une boîte de Kleenex, p 29). Deux lectures que je recommande à mon tour.

Lundi 31 mars 2008. Films vus en mars.

* d'Agustín Díaz Yanes, *Alatriste* (2006). Film espagnol de cape et d'épée d'aujourd'hui, c'est-à-dire avec un peu de fesse entre les parties d'escrime. Longuet, 147 minutes, donc je n'ai pas tout regardé, je faisais d'autres choses en même temps. Cela semblait du genre édifiant, qui explique bien qui sont les bons et les méchants. Chez les chrétiens, par exemple, il y en avait pas un pour sauver l'autre. Les ignobles sbires de l'Inquisition faisaient leurs descentes habillés de cuir noir façon Gestapo, c'est tout juste s'ils n'aboyaient pas en allemand. C'était croquignolet. D.

* de Gilles Grangier, *Gas-Oil* (1955). Où l'honnête camionneur Jean Gabin courtise la belle Jeanne Moreau et se trouve en butte à de petits malfrats dont un Roger Hanin juvénile et pâlot. Comme on peut le voir aux plaques d'immatriculation en 63, l'histoire se déroule dans le Puy-de-Dôme. L'intrigue n'est pas terrible, ni les dialogues pourtant signés Audiard. Toute la joie tient à la remontée dans ce monde encore proche et déjà si lointain, imaginez, le Puy-de-Dôme dans la première moitié des années 50, la toile cirée sur la table, les petites routes de campagne, les panneaux indicateurs de l'époque, des voitures dont je connais le nom... Il y a en plein milieu une remarquable scène à peu près inutile pour l'histoire, mais délicieuse, de repas popu entre amis, avec descente à la cave pour faire le plein de Beaujolais. C+.

* d'Iciar Bollain, *Te doy mis ojos* (*Prends mes yeux*, 2003). Film espagnol féministe éducatif, ça doit être pour expliquer aux hommes que c'est vilain de taper sur les dames, et aux dames que si leur bourrin continue à leur taper dessus, il faut qu'elles se cassent (parce qu'il y en a qui n'ont pas assez d'imagination pour y penser). Ça s'en va et ça revient, ça crie, ça s'agite, c'est assez divertissant. Le couple est très contrasté, l'homme est vraiment l'extrême brutasse limite psychotique, la femme au contraire un ange de délicatesse innocente qui s'intéresse à la peinture culturelle et tout, si

bien que cet aspect caricatural fait un peu sourire. Mais les acteurs principaux jouent très bien. C-.

* de Mariano Barroso, *Extasis* (1996) avec Javier Bardem, beau gosse mais qui n'a pas le regard très inspiré. Des oediperies espagnoles surexcitées, une espèce de concours d'immoralité, avec beaucoup de mouvement et de criailerie. D.

* de Jean Becker, *Dialogue avec mon jardinier* (2006). Est-ce parce que j'avais lu le texte de Cueco, par hasard peu avant la sortie du film, que je n'arrive pas bien à aimer ce dernier? Je ne me souviens pas que le livre faisait du peintre et du jardinier deux amis d'enfance, avec des souvenirs d'espiègleries grotesques. Les scènes de ménage du peintre sont elles aussi rajoutées inutilement, parce qu'on a trouvé judicieux de mettre un peu de fesse dans cette histoire, qui n'en avait pas besoin. Et puis j'avoue que les deux acteurs, Auteuil et Darroussin, ne m'accrochent pas. C.

* de Miguel Courtois, *El Lobo* (2006). Une histoire de Basques, avec des problèmes d'argent, de cul et de pouvoir, une intrigue à suspens pas trop manichéenne, avec Patrick Bruel en indépendantiste. Pas si mal. C.

Mercredi 2 avril 2008. Une de mes impressions les plus fréquentes, depuis l'avènement de la grande sévérité automobile, c'est que dans les secteurs urbains, désormais, on ne roule plus vraiment, au sens qu'avait jadis le mot rouler, je dirais plutôt que l'on manœuvre.

Jeudi 3 avril 2008. Un de mes meilleurs souvenirs de conducteur date je crois du printemps de l'année dernière. Un soir que je montais de Bordeaux en Charente par l'autoroute, je me suis trouvé dans une situation inattendue. C'était peut-être à mi-chemin, en tout cas bien avant Saintes. Je roulais sur la file de droite, derrière un camion, et il y avait sur la file de gauche un autre camion qui se tenait au même niveau que le premier. Ils se sont mis à ralentir ensemble, jusqu'à s'arrêter, bloquant complètement la circulation. De ma place il me semblait bien voir qu'il n'y avait pas d'embouteillage au devant, seulement ces deux camions arrêtés, et moi juste derrière, avec tout le reste des véhicules qui s'agglutinaient. Je suis descendu voir ce qui se passait. Devant les camions, l'autoroute était en effet vide, mise à part une voiture accidentée qui était immobilisée à contre sens contre la glissière centrale. Les camionneurs m'ont expliqué qu'ils bloquaient la circulation pour éviter que ce véhicule ne soit à son tour percuté par d'autres, en attendant l'arrivée des secours. En quelques secondes j'ai réalisé que j'allais me retrouver coincé là dans un embouteillage pour une durée indéterminée, alors que j'avais la possibilité de me faufiler et de passer, sans gêner personne. Ce que j'ai fait, malgré les protestations des bonshommes, et je m'en suis félicité. Rouler ainsi tout seul sur une autoroute complètement déserte, à la tombée du jour, c'était luxueux.

Lundi 7 avril 2008. Un de mes pires souvenirs de conducteur date je crois du début de l'été dernier. Un soir que je venais d'arriver en Charente pour y passer le week-end, j'ai trouvé dans mon courrier une amende à payer, 135 euros parce que j'avais commis le grave délit, quelques semaines auparavant, d'entrer dans un village désert à la vitesse de 56 km / heure. Je préfère ce genre de tuile à une collision, ok, mais tout de même, je n'arrive pas à m'en remettre. Qu'un pilote prudent comme je suis, et plutôt lent, et qui n'a pas eu d'accident en trente ans, se fasse racketter de la sorte et sous un prétexte aussi foireux, ça ne passe pas. Je sais que tout le monde est à la même enseigne depuis quelque temps, depuis que l'on applique la Grande Sévérité Routière. Je vois une double anomalie dans ces nouvelles dispositions draconiennes, qui ne sont qu'en partie justifiées. D'une part, les interdictions elles-mêmes, car comme tous ceux qui conduisent tant soit peu l'ont constaté, les limitations de vitesse sont souvent excessives : combien de sorties de village, combien de virages en rase campagne où la limitation à 50 est évidemment inutile. D'autre part, que l'on soit d'accord ou pas avec ces règles, le prix exorbitant des sanctions. Dans le cas cité, où une amende de 13,50 euros m'aurait paru suffisamment déplaisante et mémorable, pourquoi précisément 135 euros ? et pourquoi pas 1350, pendant qu'on y est, puisque c'est pour «la sécurité» ? Quand la gendarmerie est aussi zélée pour tondre le conducteur, qu'elle est mesurée quand il s'agit de maîtriser la racaille, il est évident que ce que recherche l'état, ce n'est pas la sécurité, mais tout simplement le pèse. Je suis surpris que ça n'ait pas l'air de révolter grand monde. J'en vois l'indice dans le taux potentiellement élevé de participation aux élections, comme ce fut le cas aux présidentielles de l'an dernier. Car dans à peu près tous les cas, si je ne m'abuse, voter, c'est voter pour quelqu'un qui est d'accord avec ces règles, qui a peut-être même participé à leur mise en place, ou qui à l'occasion favorisera leur renforcement, alors que ce quelqu'un est souvent quelqu'un qui ne se déplace guère en voiture, ou alors avec un chauffeur, et qui dans tous les cas a largement les moyens de payer des amendes, ou tout simplement de les faire sauter. Il faut vouloir continuer de jouer à ce petit jeu. Personnellement, j'ai du mal.

Mardi 8 avril 2008. Je suis surpris de constater que le film de Geert Wilders ne trouve pas plus de monde que ça pour le défendre. J'ai même l'impression qu'il ne réussit qu'à faire l'unanimité contre lui. Certains jugent le propos outrancier, d'autres au contraire déplorent que le cinéaste hollandais ne soit pas assez radical (car il a déclaré ne pas vouloir être associé à des gens comme Le Pen etc). Comme il est difficile d'être parfait, n'est-ce pas, surtout quand on aborde certains sujets. *Fitna* est un film bref (un quart d'heure) et cinglant

comme un pamphlet. C'est un pamphlet contre l'intolérance de l'islam (on espère, naturellement, qu'il n'y a pas de croyance qu'il soit interdit de critiquer) et comme dans tout pamphlet le ton est abrupt, on n'essaie pas d'arrondir les angles. Cela dit je ne vois rien d'excessif ou d'injurieux dans cette œuvre sobre, faite d'un soigneux montage de documents, où s'exprime une protestation justifiée contre des actes et des propos inacceptables, ainsi qu'une inquiétude légitime quant à l'évolution des choses.

Mercredi 9 avril 2008. Je n'ai pas lu tous les livres de Frédéric Roux, mais je dois connaître tous les «romans» d'autofiction où il raconte des souvenirs de sa vie, maintenant que je viens de lire le dernier en date, *Et mon fils avec moi n'apprendra qu'à pleurer*, paru chez Grasset en 2005.

Le titre forme un bel alexandrin (PS - c'est un vers de Racine, m'apprend l'auteur).

Roux m'a l'air aussi dynamique que je suis neurasthénique, c'est peut-être cette différence de tempérament qui me rend curieux de le lire et l'un des mérites du livre est sans doute sa drôlerie, il a réussi à me faire rire.

Dans quelques passages toutefois le narrateur se dépeint sous des traits qui pourraient aussi bien me correspondre, comme lui je passe mon temps à éteindre les lumières que les autres ont laissées allumées, et la hantise d'être à découvert m'aide à ne jamais m'y trouver.

Davila disait je crois que pour certains personnages, «la psychologie est de trop, la sociologie suffit». Chez Roux au contraire les personnages, notamment les membres de sa famille, ne sont pas des types sociaux prévisibles mais au contraire des individus atypiques, et d'autant plus pittoresques.

Je remarque page 227 ce demi aveu : «je me suis abrité, lorsque j'étais artiste, derrière un nom grotesque censé être celui d'un groupe qui n'est, peut-être, qu'une fiction». Alors comme ça, *Présence Panchounette*, c'était que lui ? Je m'en doutais un peu mais je suis surpris quand même.

Jeudi 10 avril 2008. Voilà quelques semaines, pour la deuxième fois en deux ans, je suis allé vider la bibliothèque privée d'un professeur décédé, cela au bénéfice de l'institution publique où je travaille. C'est une mission tout à la fois passionnante et quelque peu sinistre. Comme par ailleurs une de mes tâches est de gérer au fil du temps les stocks de livres, que nous fournissent régulièrement les veuves et les orphelins des savants disparus, j'ai par moments le vague sentiment de remplir la fonction d'une sorte de croquemort intellectuel. Fort heureusement les premiers éclats du printemps apportent dans mon âme un peu de joie et de réconfort. Le temps redevenant plus clément, les oiseaux du campus n'ont plus besoin de l'aide alimentaire que je dispose

à leur intention, pendant l'hiver, sur le large bord de la fenêtre de mon bureau. Je continue cependant de les approvisionner, pour le plaisir de leur compagnie, et dans le secret espoir de revoir, un jour ou l'autre, les plus rares visiteurs, rouge-queue à front blanc ou mésange huppée. Et tout simplement parce qu'il est agréable de se sentir nourricier. De même avec les livres des morts. Pour libérer de la place, je suis chargé de vérifier dès que possible quels sont les ouvrages que nous possédons déjà et dont nous pouvons nous séparer. Le plus souvent, nous les déposons sur un rayonnage particulier, où les enseignants qui en ont besoin peuvent venir se servir. Je donne ainsi la becquée d'une main aux profs et de l'autre aux piafs.

Lundi 14 avril 2008. Peu de gens y auront accès en France, mais je voudrais signaler à toute fin l'existence d'une belle somme consacrée aux «facteurs Cheval» d'Espagne, intitulée *Escultecturas margivagantes : la arquitectura fantástica en España*, publiée sous la direction de Juan Antonio Ramírez aux éditions Siruela (Madrid, 2006). C'est un robuste volume de plus de 450 pages, de format presque carré, sous couverture rigide. Le premier mot du titre est un néologisme dont l'équivalent français serait «sculptectures», soit des œuvres hybrides de la sculpture et de l'architecture, réalisées par des naïfs sans formation artistique mais hantés par le démon de la maçonnerie ou de l'aménagement de l'espace. L'ouvrage s'ouvre sur une étude générale du phénomène, puis expose une soixantaine de cas, en autant de chapitres, rédigés par une quinzaine d'auteurs, et distribués en une dizaine de parties thématiques (les jardins pittoresques, les maisons personnelles, les bâtiments d'inspiration religieuse, etc). Les photographies sont nombreuses mais petites, plus ou moins bien disposées, et non légendées, ce qui en limite l'attrait. Les réalisations présentées sont réparties dans toutes les provinces du pays, et jusque dans ses îles. Quelques unes sont à mon sens de purs désastres, comme le véritable furoncle architectural de la maison de Can Miró à Majorque, ou certains dépotoirs à prétention artistique. Mais on est indiscutablement conquis par le charme de plusieurs constructions, au premier rang desquelles la «cathédrale inachevée» de Mejorada del Campo (à qui on fait d'ailleurs l'honneur de la couverture), le «château immense» de Terrassa (un bâtiment hétéroclite occupant tout l'espace entre quatre rues) ou encore les rochers sculptés de Buendía.

Mardi 15 avril 2008. J'ai tenté de résoudre à peu près au même moment ces deux énigmes naturalistes, le mois dernier.

D'une part, je repensais à l'espèce de petit oiseau blanc avec un peu de gris, qui se tenait sur le sol, à Rio de Janeiro, l'été dernier, et que je n'ai pas su identifier. Comme j'en ai aperçu plusieurs fois en quelques jours, je suppose que ce n'est pas une rareté, et que n'importe quel

connaisseur local en aurait une idée assez précise. J'ai donc cherché sur le net l'adresse électrique d'un ornithologue de là-bas, pour lui poser la question.

D'autre part, j'ai remarqué, au bord du sentier partant au nord-ouest du Lac Vert, à Canéjan (dans la banlieue de Bordeaux), un pied de houx hors du commun, et qui doit être assez ancien, car le tronc est si gros que je n'en fais pas le tour avec mes deux bras. Voulant m'assurer que ce spécimen était protégé, ou au moins signalé, je me suis adressé à une association spécialisée dans les arbres remarquables, à qui j'ai demandé les coordonnées d'un correspondant local, et je me suis fendu d'une lettre à ce dernier, pour lui exposer ma découverte.

Dans les deux cas, aucune réponse. J'en suis désolé, mais j'abandonne. Et c'est peut-être tant mieux : il faut bien que le monde garde un peu de mystère, non?

Jeudi 17 avril 2008. BAC BLANC.

Exercice : Transformez des blagues sur les blondes en y remplaçant le mot «blonde» par «crépue», et analysez le résultat. Expliquez pourquoi c'est raciste dans ce cas, et dans l'autre non.

Vendredi 18 avril 2008. La disparition d'Aimé Césaire me rappelle le souvenir de la seule fois où j'ai essayé de lire ses œuvres. C'était il y a un peu plus de dix ans et je rouvre aujourd'hui la *Lettre documentaire* n° 220, de janvier 1997, dans laquelle j'avais brièvement consigné mes impressions. La poésie de ce génie m'avait paru «vraiment chiatique, facile et boursoflée». Après une telle expérience, je comprends pourquoi je ne suis jamais retourné y voir. Le président de la République en fait paraît-il grand cas, mais comme j'ai déjà remarqué plusieurs fois que nous n'avions pas les mêmes goûts, ce nouveau point de désaccord ne me surprend pas.

Samedi 19 avril 2008. L'autre soir j'ai visionné *Le Schpountz*, excellente œuvre de Pagnol, où l'on a parmi cent autres la joie d'entendre l'exquis Fernandel prononcer Olivode le nom de Hollywood, ou évoquer les difficultés qui lui sont «suscitées par une influence secrète et subtile».

J'ai remarqué dans la première scène ce propos de l'oncle (Charpin), «Voilà dix francs pour tes menus plaisirs. N'écoute pas les sarcasmes de l'Inutile...», qui me rappelait le souvenir de certain chroniqueur.

Je me demande pourquoi le cinéaste nous laisse entrevoir brièvement, sur le mur latéral de l'épicerie, côté rue, le graffiti à demi effacé d'une grande faucille avec marteau. Quant aux affiches pour la «bière Marx», visibles dans certaines scènes, est-ce un autre symbole communiste, ou la marque existait-elle réellement et s'agit-il juste d'un sponsor ?

Lundi 28 avril 2008. Par une sorte de convergence inattendue, plusieurs tâches livresques me tombent dessus en même temps et occupent mes soirées. Entre autres j'aide un vieil ami à indexer et corriger un volume de ses mémoires, dont la parution est imminente. J'en profite pour m'instruire. Il parle à un moment de certain romancier espagnol qui m'est parfaitement inconnu, José María Gironella. Je me renseigne dans une bibliothèque ibérique, où j'ai mes habitudes, et naturellement j'interroge saint Google. Gironella (1917-2003) qui a combattu dans les rangs franquistes, a surtout écrit des fictions inspirées de la guerre civile, très documentées, paraît-il brillantes et non dogmatiques. Il a connu un grand succès public dans les années 60-70, y compris en traduction. Hemingway aurait salué son talent. Comme il était de droite, on tend à l'oublier aujourd'hui. J'ai l'occasion d'examiner quelques volumes de ses œuvres, que je ne lirai pas, parmi lesquels d'énormes pavés avec de beaux titres, *Los cipreses crecen en Dios*, *Un millón de muertos...* Je feuillette un peu plus lentement un volume d'essais, qui contient des récits de voyage, dont un à Cuba, puis un recueil de morceaux choisis. J'épinglé son questionnaire de Proust dans ma collec de traductions.

Pour peaufiner l'index, je recours à la fonction Rechercher, dont je ne suis pas familier. Je m'aperçois que le cas échéant, l'ordi m'indique aussi les occurrences où le nom d'un personnage est inclus dans un mot plus long. Je m'amuse ainsi à retrouver le général Lévi planqué dans la téléVISION, le baron de Spens dans indISPENSable, ou Roland Tual dans les actUALités.

Mardi 29 avril 2008. Pour quelque raison je me suis aussi engagé à relire ma thèse, du moins je la survole en rase-mottes, huit ans après la soutenance, et cela me met mal à l'aise. Non que je la renie, mais je n'arrive pas à m'en sentir pleinement satisfait. Je m'aperçois que j'éprouve envers elle exactement le même sentiment qu'envers ma cabane, dans le bois de Cunèges. Elle n'est pas mal conçue, et rend bien service, mais si elle était à refaire, je ne peux m'empêcher de penser que je m'y prendrais autrement. Ce qui n'est peut-être qu'illusion...

Mercredi 30 avril 2008. Films vus en avril :

* de Mel Gibson, *Apocalypto* (2007). C'est naïf, c'est balourd, c'est invraisemblable, mais c'est une histoire de chasse à l'homme assez prenante, après les mollasseries du début, et c'est un beau livre d'images. B.

* de Geert Wilders, *Fitna* (2008). Un pamphlet cinématographique contre l'intolérance musulmane. C'est bref (un quart d'heure), courageux, sobre mais soigneusement réalisé, et cinglant comme il convient à un pamphlet. B.

* de Martin Scorsese, *Who's that knocking at my door* (1968). Film esthétisant un peu ennuyeux, malgré le plaisir de voir Harvey Keitel tout jeune. D.

* de Marcel Pagnol, *Le Schpountz* (1938). Bon film. B.

* de Steven Spielberg, *Duel* (1971). J'avais découvert ce film à sa sortie quand j'étais encore lycéen et Spielberg peu connu, j'ai dû le revoir une deuxième fois depuis et je le retrouve encore sans ennui, cette histoire simple me plaît, même maintenant que ce n'est plus le suspens qui me retient. B.

* de Jean-Louis Trintignant, *Une journée bien remplie* (1973). C. Ayant emprunté un dvd défectueux, je n'ai pu voir en entier ce film dont l'humour noir esthétisant me laisse plutôt froid, mais il est assez agréable à découvrir et Dufilho y joue le rôle principal, ce qui est un plaisir. C.

* de Henri Verneuil, *Le boulanger de Valorgue* (1952). Encore une bonne vieille fernandellerie qui m'enchant. Indépendamment de la qualité cinématographique (en l'occurrence pas mauvaise, Verneuil a fait bien pire), je garde une nostalgie inconsolable pour la France villageoise des années 50 telle qu'elle est dépeinte, et qui semble plus révolue que jamais. B.

Mardi 6 mai 2008. Un ami, qui croit que j'ai le temps de lire, jette sur ma table un brelan de livres, l'air de rien. Les trois sont de Dutourd. J'aime bien Dutourd, je le connais mal, je ne savais pas qu'il me plaisait autant, il est du genre que je lis quand je n'ai pas le temps de lire. Je lis peu à vrai dire, j'ai plutôt feuilleté ces recueils de brièvetés, que l'on peut parcourir à sa guise car ils sont exempts du totalitarisme mental des fictions et des théories, où l'on ne pipe rien si l'on ne gobe tout dans l'ordre.

D'abord *Cinq ans chez les sauvages*, un copieux recueil de chroniques de télévision, écrites pour *France-Soir* de 1971 à 1975. Le sujet serait de peu d'intérêt, s'il n'était prétexte à aborder mille questions d'art et de politique, de goûts et de couleurs, avec le ton simple et juste de Dutourd.

Puis *L'école des jocrisses*, de 1970, le plus élaboré mais à mes yeux le moins attirant des trois ouvrages, malgré son incipit foudroyant, que j'avais déjà vu cité et qui mérite de l'être : «Toute ma vie, j'ai entendu parler de la jeunesse. Toute ma vie, ce sujet m'a ennuyé. Non que ce soit un sujet plus ennuyeux qu'un autre, mais il me semble qu'il inspire surtout les imbéciles.» C'est un pamphlet contre la jeunesse révoltée et contre la bêtise, vaste programme, suivi d'un alphabétisier d'idées reçues.

Enfin l'exquis *Carnet d'un émigré*, ce menu livre de poche est un recueil de notes rédigées de 1970 à 1972 (dont certaines se retrouvent dans les chroniques de télévision citées + haut). «Je suis beaucoup revenu de mes préjugés sur les émigrés de 1792. La Révolution les a outrageusement calomniés...» En butte à l'idéologie de gauche déjà dominante,

orphelin du Général, l'auteur se positionne en émigré de l'intérieur et vomit avec flegme des traits meurtriers, comme pour témoigner qu'il ne suffit pas d'être réac, il faut encore l'être posément. Ses notes allant de trois pages à deux lignes, ont souvent la brièveté d'aphorismes. On y remarquera des thèmes daviliens, comme une apologie des lieux communs.

Dutourd évoque çà et là le genre du journal intime, qui ne lui plaît pas beaucoup. Dans le prologue à *Cinq ans chez les sauvages*, il le décrit plaisamment («... le journal est un recours contre les tristesses de la journée, une espèce de cabane au fond de laquelle on se réfugie pour rêver, pour s'apitoyer sur soi-même. D'où, souvent, un côté geignard...») mais pour le comparer défavorablement à la correspondance, qui a sa préférence. De même dans le *Carnet d'un émigré*, il fait cette mise en garde, qu'il ne faut pas «noter beaucoup de petites idées sur beaucoup de petits papiers», car elles ne serviront pas à former une œuvre, mais au mieux seront recueillies dans un journal, alors que «L'essentiel est de faire des livres». On s'étonne un peu de trouver cette pensée au milieu de ce qui a pourtant bel et bien l'air d'un livre, qui pour être un simple foutoir n'est pas sans charme.

Né en 1920, le maître avait la cinquantaine au moment de ces écrits, il a maintenant 88 ans. Combien de temps encore pourrions-nous savourer son apparition téléphonique rituelle aux Grosses Têtes? «- Jean Dutourd, bonjour. - Bonjour, M'sieur Bouvard...»

Mercredi 7 mai 2008. Le 9 avril à l'aube je m'éveillai sur le rêve bref, que je m'adressais à deux trois personnes en leur expliquant que l'expression portugaise *levar uma marcenada*, j'appuyais bien sur les mots *levar uma marcenada*, voulait dire prendre une branlée, une raclée. Ayant retrouvé mes esprits, je songeai que la tournure *levar uma...* s'emploie en effet, dans cette langue, pour dire «en prendre une», mais je ne voyais pas d'où sortait cette *marcenada*. Était-ce la réminiscence d'un terme dont j'avais oublié la rencontre ? Au cours de la journée, je pus vérifier dans des dictionnaires que le mot n'existait nullement en portugais, ni d'ailleurs en espagnol. Ah. S'agissait-il d'un toponyme ? Non plus, l'atlas de la *Britannica* ne le mentionne pas, dans son immense index. Puis j'ai consulté saint Google, chez qui l'on trouve à peu près tout. La pêche est maigre, quelques rares occurrences, et peu claires. Il semble y avoir dans Madrid, où je n'ai jamais mis les pieds, une rue Santa Cruz de Marcenada. Un internaute hispanophone signe «le petit samouraï de la *marcenada*», un autre déplore qu'on ne le laisse pas essayer, ou goûter sa *marcenada...* Encore un mystère à la noix, dont je n'aurai jamais le cœur net.

(PS. La terminaison *-ada* signifie en effet "coup de". Le début du mot évoque le portugais *marceneiro*, *marcenaria* (ébéniste, ébénisterie) d'origine inconnue. Dans la grande *Enciclopedia universal ilustrada Espasa-Calpe* en plus de 70

volumes, on trouve mentionnés un certain Marcén, petit village des environs de Huesca, en Aragon, et une Santa Cruz de Marcenado, paroisse de la commune de Siero, dans la province d'Oviedo. La voie des anagrammes révèle dans *marcenada* un(e) énigmatique Camarade N...)

Mercredi 14 mai 2008. Impressions de la Cantabrie

Je remercie le Seigneur de m'avoir permis, avec Sa grosse volonté, de rentrer vivant de Santander, où je suis allé passer le dernier pont, un long viaduc de cinq jours, avec ma garde du corps.

En traversant les Landes, j'ai appris sur les panneaux routiers que «dépasser» un véhicule se dit en espagnol *adelantar*, soit «devancer», et en anglais *to overtake*, ce qui correspond étymologiquement à «surprendre». J'imaginai des panneaux, qui interdiraient de surprendre.

Baroja observait déjà, dans les années 30, qu'il y avait du côté français «moins d'usines, moins d'industrie, moins de politique, moins de curés et moins de communistes», que du côté espagnol du Pays Basque. Encore aujourd'hui on est frappé, en passant en voiture de l'un à l'autre, par la sauvagerie de l'urbanisme espagnol. Il reste ici et là dans le paysage quelques belles vues de mer et de montagne, rapidement dénoncées par le spectacle du salopage moderne. Il semble que pour les Espagnols, l'industrie soit une activité nullement honteuse ou importune, qu'il n'y a aucune raison de tenir à l'écart de l'habitat. Il convient au contraire d'installer juste à côté des maisons d'énormes usines fumantes et nauséabondes. Et tout n'est pas fini, le pays entier paraît au contraire saisi d'une véritable furie bétonnante, engagé dans une guerre à mort contre la beauté, la campagne et la tranquillité.

On remarque dans l'habitat la relative rareté des maisons individuelles et au contraire la présence massive d'immeubles collectifs, des plus pauvres aux plus cossus. La vue de ces empilements immenses, et qui essaient à perte de vue, présente à mes yeux une perspective effrayante. Comme lorsque je dois traverser les interminables banlieues des villes françaises, les pires étant celles de Paris, où fort heureusement je n'ai plus eu à passer depuis des années, je ne peux m'empêcher de me demander ce qu'il adviendra, le jour où le goût de l'entassement passera de mode, et où les vastes masses populaires et bourgeoises décideront d'opter à tout prix pour la maison individuelle. Que restera-t-il de la campagne, hormis quelques glaciers, dunes et marécages? Des parcs naturels étriqués, stérilisés à mort, avec aire de jeux idiots, sentiers balisés, rampes d'accès pour les handicapés, et bornes d'appel gratuit pour dénoncer les comportements déviants. Mais je m'égare.

J'ai bien aimé Santander, même s'il y a plu presque sans cesse. On lit une devise, artistement gravée sur les plaques d'égout, selon quoi cette *ciudad* est «très noble, toujours

loyale, résolue, toujours bénéfique et excellentissime». Je veux bien croire que ce n'est pas faux. La capitale de la Cantabrie est une belle ville, pas folichonne, mais sérieuse et propre, bien organisée, où le grand incendie de 1941 a eu le bon goût d'épargner la vieille cathédrale, et le cloître par où on y entre. Il y a dans Santander un côté tchèque, par l'abondance des statues publiques, et le caractère souvent froid, sinon maussade, des habitants. Ils attendent avec une incroyable discipline que les feux leur permettent de traverser, même s'il n'y a plus de voitures. Ils ne rigolent pas beaucoup, mais à tout prendre je préfère ce commerce à celui de fripouilles hilares. Il y avait quelques marginaux, où n'y en a-t-il pas? mais très rares, et on ne se sentait nulle part menacé. Un trait social frappant, du moins pour qui arrive de Bordeaux, était la quasi absence de l'immigration africaine. On notait en revanche beaucoup de visages amérindiens.

Une des statues de la ville était une statue équestre du général Franco, que des républicains zélés voudraient faire disparaître, paraît-il, comme c'est le cas un peu partout dans le pays. A quoi bon ? Cette frénésie revancharde me laisse perplexe. On peut bien cesser d'honorer ce genre d'effigies, sans forcément les enlever, ce qui coûte sans doute plus cher que de les laisser en place. Et puis franchement, si rude qu'ait été le franquisme, l'Espagne s'en est-elle plus mal portée que si les rebelles avaient perdu? Aurait-elle moins dégusté, et toute l'Europe occidentale avec elle, si le communisme avait pris le pouvoir dans la péninsule, comme il menaçait sérieusement de le faire? Il est bien malin, celui qui peut l'affirmer. Enfin, si les gens se trouvent mieux de faire comme si leur passé n'avait pas existé, et comme si leur roi était tombé du ciel, ça les regarde, après tout... Tant qu'il ne leur vient pas à l'esprit de faire des statues équestres de Zapatero, monté sur un poney!

Dans la verdure, beaucoup d'eucalyptus, aussi à l'aise que dans leur Australie originaire, beaucoup de palmiers, dont surtout de robustes *Phoenix*, des tamaris et des pittosporums, des yuccas plus gros et plus grands que je n'avais jamais vus. Dans le décor, beaucoup de couleurs. Les Cantabres ne détestent pas de peindre leur maison en jaune vif ou en violet, le remorqueur de la sécurité maritime était d'un orange flamboyant.

Moi qui n'aime pas beaucoup les bars, la faim et la pluie m'y ont fait passer pas mal de temps, nous en avons écumé un bon nombre. J'ai réussi à en trouver certains sympathiques, quelques uns étaient même assez beaux, avec leur charpente, leurs tonneaux, leur éclairage. Ayant mis provisoirement mon régime entre parenthèses, je me suis gavé de bière et d'omelette, de calmars et d'olives, et de je ne sais plus quoi.

La plupart des églises étaient dépourvues de vitraux, je n'ai vu que ceux de la cathédrale. Plusieurs vieilles églises

avaient autour ou devant elles un enclos charmant, fait d'un muret bas le long duquel courait une banquette de pierre. Nous avons vu un vieux pont à Liérganes, et deux cloîtres, celui de Santander, qui abrite trois lauriers et trois citronniers, et celui de Santillana.

Santillana, qui est sans doute le plus beau vieux village de la province, et qui doit être infestée de touristes en été, tient son nom de Santa Iuliana, sainte Julienne. Quant à Santander, dont j'ai longtemps cru que le nom venait de saint André, ce serait en fait Santo Emeterio, un saint dont la ville conserve les reliques.

Me sentant pour diverses raisons d'humeur basquise ces temps-ci, j'avais emporté avec moi un vieux manuel, pour y étudier quelque peu le vocabulaire de cette langue étrangissime. J'y ai appris que le mot «dame» se dit *ander*. Du coup, bien que la Cantabrie soit seulement voisine et non partie du Basque Pays, mais comme la sainte patronne de la capitale est une Notre-Dame de la Mer, je ne pouvais m'empêcher d'imaginer dans le nom de Santander celui d'une certaine Sainte-Dame.

Enfin ce n'était pas un mauvais voyage, que celui au cours duquel nous avons soudain vu un troupeau d'une dizaine d'éléphants, dans une verte vallée. Et j'assure que nous n'étions pas gris. Ni les éléphants, d'ailleurs, qui s'étaient roulés dans la terre ocre.

Jeudi 15 mai 2008. Dans le *Rosemary's baby* de Polanski, ma scène préférée est celle où apparaît le livre hérité de l'ami mort. Je suppose que c'est un faux, créé pour le film, mais il est assez habilement réalisé pour faire illusion, on a vraiment l'impression de voir un livre datant des années 30, avec une dédicace manuscrite sur la page de garde. En faisant des arrêts sur image, on peut lire quelques lignes de texte, de part et d'autre de celles que lit la protagoniste. Sur la couverture, le titre *All of them witches* (Tous des sorciers) est bien visible mais je n'arrive pas à distinguer l'inscription en petites lettres figurant plus bas, et qui pourrait être le nom de l'auteur, lequel n'est jamais mentionné, me semble-t-il.

Vendredi 16 mai 2008. Alexandrin.

Je n'ai rien à branler du festival de Cannes.

Samedi 17 mai 2008. Le citoyen Michel Ohl, ambassadeur des Landes auprès de mes Archives, m'avait remis jadis la photocopie d'un article paru en avril 1962 dans *Le Grelot*, revue du lycée Victor-Duruy de Mont-de-Marsan. Il s'agissait d'un compte rendu de lecture du roman de Céline, *Voyage au bout de la nuit*. Cet article de bonne tenue, mais sans grande surprise, ne retiendrait pas forcément l'attention aujourd'hui, s'il n'était signé d'un brillant condisciple un peu plus âgé que Michou, et qui devait plus tard assumer les

charges de premier ministre et maire de Bordeaux, Alain Juppé. Vers l'année dernière, j'ai pris l'initiative de transmettre cette petite curiosité à monsieur Marc Laudelout, pour le cas où cela pourrait intéresser son *Bulletin célinien*. De passage dans ma campagne ce week-end, je trouve au courrier le n° 297 du mensuel bruxellois, où paraît enfin ce mois-ci ledit document.

Par ailleurs l'estimé Michel, à qui je dois tant, me signale, après que j'eus publié certain mien désaccord esthétique avec le président de la République, que celui-ci aurait déclaré que Céline était son écrivain préféré, ce qui du coup me rapproche de l'Elysée. Prié de préciser d'où il tenait cela, monsieur l'Ambassadeur se rappelle seulement l'avoir lu dans la salle d'attente de son masseur, mais ne jurerait pas de la source (*Fig-Mag*, *Elle*, ou autre ?). Son Excellence toutefois se rappelle avec une quasi certitude le bel argument présidentiel : «On peut aimer Proust sans être homosexuel et Céline sans être antisémite». Voilà en tout cas qui ferait un sujet de discussion scolaire un peu plus excitant que la lettre ridicule de Guy Moquet.

Lundi 19 mai 2008. SONNET DES COMMUNES DE FRANCE ET D'ESPAGNE

Figueras, Bilbao, Caceres, Oviedo,
Rennes, Toulouse, Caen, Marseille, Lyon, Bordeaux,
Andorre, Valencia, Malaga, La Corogne,
Nantes, Clermont-Ferrand, Limoges, Rouen, Boulogne.

Cadix, Vigo, Murcie, Pampelune, Gijon,
Isbergues, Montpellier, Lille, Orléans, Dijon,
Avila, Santiago, Donostia, Barcelone,
Echiré, Besançon, Metz, Les Sables d'Olonne.

Santander, Ségovie, Salamanque, Séville,
Poitiers, Onesse, Amiens, Talmont, Paris, Deauville,
Alicante, Cordoue, Tarragone, Albacete,

Gazinet, Orléans, Saint-Jean d'Angély, Sète,
Nerja, Leon, Madrid, Grenade, Cadaquès,
Etauliers, Gap, Châlons, Strasbourg, La Croix-Comtesse.

Mardi 20 mai 2008. Clapotis.

La Nive serpente dans l'univers,
Dans la connivence et l'anniversaire.

Mercredi 21 mai 2008. Regardant l'autre jour dans l'index de mon atlas routier Michelin, j'ai pu vérifier qu'il existe bien, comme je m'en doutais, un certain nombre de communes françaises, dont le nom commence par un chiffre. Aucune ne commence par le chiffre Huit, mais j'ai trouvé de quoi composer ce petit poème-liste des ...

COMMUNES CHIFFREES

Unverre (Eure-et-Loir),
Deux-Jumeaux (Calvados),
Trois-Maisons (Moselle),
Quatre-Champs (Ardennes),

Cinq-Chemins (Haute-Savoie),
 Six-Fours-les-Plages (Var),
 Sept-Frères (Calvados),
 Neuffontaines (Nièvre),
 Dixmont (Yonne).

Jeudi 22 mai 2008. Je préfère la manière anglo-saxonne de placer la table des matières au début du livre. L'habitude française de la mettre à la fin me paraît aussi rationnelle, que le serait de présenter le menu quand le repas est fini.

Lundi 26 mai 2008. Les cotes des livres sont ces petites séries de chiffres et/ou de lettres qu'on leur attribue, dans les bibliothèques organisées, afin de leur fixer la place où ils doivent être rangés, et où on les retrouvera s'ils ne se sont pas égarés entre temps. Elles peuvent être uniquement numériques, ou au contraire alphabétiques, mais de nos jours la plupart des collections recourent aux cotes hybrides dites «alphanumériques», comprenant les deux types d'éléments. La cote alphabétique, ou la partie alphabétique d'une cote hybride, est souvent constituée de deux segments de trois lettres, dont le premier correspond aux trois premières lettres du nom de l'auteur, et le second aux trois premières du titre de l'ouvrage, selon un modèle que l'on peut symboliser par la formule AUT.TIT. Cette technique moderne de la cotation rend les plus grands services aux usagers des livres, par sa commodité, mais elle consterne souvent l'esthète par l'aspect ingrat des abréviations, c'est à dire des moignons de mots, dont elle fait usage. Rares sont les auteurs, comme notre ami conteur Michel Ohl, ou son défunt confrère Edgar Poe, dont le patronyme est assez bref pour subir sans dommage la mise en cote, plus rares encore les titres que l'on ne doive tronquer. Il arrive toutefois que le résultat soit assez heureux, comme j'ai pu le constater, au fil du temps, dans certaine bibliothèque espagnole où j'ai mes habitudes. Ainsi pour Carlos Larrea, dont le nom est intégralement restitué dans la cote de son ouvrage sur *La Real Audiencia de Quito* (LAR.REA). Ou bien pour José Polo, dont l'anthologie *Lengua, gente, humor* sécrète un charmant POL.LEN. Mais inévitablement, l'industrie de la cote produit aussi les plus regrettables catastrophes, comme avec le pauvre Osvaldo Salazar, dont *La Opera de los fantasmas* implique une incongrue SAL.OPE, ou encore le malheureux Juan Mera, dont l'enquête sur *La Dictadura y la Restauración* aboutit à un résultat tout à fait MER.DIC!

Mercredi 28 mai 2008. Philipperies.

J'ai un prénom d'origine grecque mais assez répandu en Europe, où l'usage des différents pays lui a donné une grande variété de formes. Je l'ai vu aussi déformé en Phlippe, par privation accidentelle ou malveillante de la première voyelle. Je le retrouve cette semaine grossi d'une consonne de trop,

dans une coquille d'un hebdomadaire pourtant soigneux, où il est écrit Philippe !

Samedi 31 mai 2008. Films vus en mai :

* de David Trueba, *Soldados de Salamina* (2002). Un film sur la guerre civile espagnole de 1936-39, dans lequel on évoque pour une fois l'existence de crimes de masse de gauche, ne peut pas être tout à fait antipathique, surtout si l'on y entend plusieurs fois la belle musique *Fratres*, d'Arvo Pärt. Ce film inspiré du roman de Javier Cercas, est basé sur une scène de charité, relatée si j'ai bien compris par l'écrivain franquiste Rafael Sánchez Mazas, lequel se terrant après avoir échappé à une fusillade, avait été découvert par un jeune milicien républicain, qui pris de pitié a fait semblant de ne pas le voir et ne l'a pas dénoncé. Belle parabole en vérité, malheureusement délayée dans une narration inutilement compliquée et pesamment sentimentale. C.

* de Manuel Pradal, *Un crime* (2006). On est un peu surpris d'y trouver un vieux Harvey Keitel tout buriné, amoureux d'une Emmanuelle Béart bien mignonne mais plus incolore que jamais, enfin c'est un divertissement potable. C.

* de Roman Polanski, *Rosemary's baby* (1968). On s'attend sans cesse à ce qu'il se passe plus qu'il n'advient en fait. Les quelques représentations du christianisme sont très antipathiques. L'image finale du berceau noir est bien trouvée, très frappante. Ma scène préférée est celle où apparaît le livre hérité de l'ami mort, je ne m'en lasse pas. B.

* de Lars von Trier, *Breaking the waves* (1996). Film intéressant mais interminable (2 heures et demie), pendant lequel j'ai dormi un bon moment. En émergeant vers la fin, j'ai vu que le mari mal parti avait l'air de se requinquer. C.

* de Henri Verneuil, *Le mouton à cinq pattes* (1954). Un festival de Fernandel, qui joue à la fois l'aïeul et chacun des fils quintuplés. C'est amusant mais cela manque un peu de caractère. C.

* de Wim Wenders, *La lettre écarlate* (1972). Film humaniste (un protagoniste explique sans rire que «les Indiens connaissent plus de choses que nous... ils sont plus humains que nous») un peu mou et guindé, servi en revanche par de beaux paysages, beaux décors façon XVIIIe, beaux acteurs et actrices. C.

* de Terence Fisher, *Le cauchemar de Dracula* (1957). Le début promet plus qu'il ne tient. La première victime de Dracula est un bibliothécaire, sosie de François Bayrou, qui arrive au château, où le comte vient de l'embaucher car il y a «a large number of volumes to be indexed». J'adore la décoration du salon d'accueil et de la chambre de l'hôte (je regarde ce genre de film un peu comme on visite un magasin d'ameublement). Hélas on voit trop peu la bibliothèque ornée de vitraux. J'aime aussi beaucoup la scène de l'arrivée du docteur à l'auberge («May I have a brandy, please ?») Mais

passé le charme des premières minutes, on s'enfonce dans une histoire macabre et ridicule, qui au mieux peut amuser au second degré. D.

* de Fernandel, *Adhémar ou Le jouet de la fatalité* (1951). Cette «adaptation d'un ouvrage inédit de Monsieur Sacha Guitry» est un film étrange, au sujet original mais d'un goût douteux, le protagoniste s'efforçant d'échapper à son destin, qui est de déclencher le rire chez les autres par son aspect physique. Occasion pour le réalisateur d'exécuter un beau numéro d'acteur, mais que l'on n'a pas envie de revoir tout de suite. C.

* de Jean Boyer, *Le couturier de ces dames* (1956). Une comédie légère, et même sexy, avec un Fernandel en pleine forme, batifolant parmi de charmantes créatures, notamment Suzy Delair et Françoise Fabian. C+.

Mardi 3 juin 2008. L'occasion se présentant, je lisais l'autre soir quelques sonnets de Du Bellay. C'était un bon moment. Au hasard de certaines strophes, où Joachim déclare ne pas rechercher de grands sujets, et préférer les humbles motifs du tout-venant, je me suis pris à l'imaginer bloguant :

« Je me plains à mon blog, si j'ai quelque regret ;
Je me ris avec lui, je lui dis mon secret,
Comme étant de mon cœur le plus sûr secrétaire... »

Jeudi 12 juin 2008. Actualité politique et agricole.

Enclin à la paresse et accablé de tourments, j'erre dans le jardin et je fais ce que je peux. Entre autres un nouvel enclos pour les deux tortues, que je vais avoir derechef en pension cet été, et un nouveau couvercle pour la prison des escargots. L'air sent la rose, le troène et le seringat, mais ce n'est pas encore cette année que je vais présenter ma junglette au concours cantonal des maisons fleuries. La grande nouvelle est que le noyer, maintenant grandet, il doit avoir dans les neuf ans, fructifie enfin.

Le jour même où je quittais le Gros Port, jeudi dernier, j'apprenais que j'y serais désormais sdf, mon logeur ayant décidé de ne plus louer. Dieu sait ce que la rentrée nous réservera.

Avant de gagner les Charentes, je suis allé passer le week-end en Dordogne. Les pluies continuelles des derniers temps avaient si bien abîmé le chemin d'accès à mon bois, qu'il était impraticable en voiture et que je n'ai donc pu emporter nulle bûche. Mais j'ai eu la paix pendant deux jours à trier mes bouts de bois et à éclaircir mes layons. Et j'ai récupéré un bon panier de pleurotes, que Madame Mère m'a préparés. Avec elle nous fûmes admirer le vitrail à Sigoulès, à Fonroque et jusqu'à Eymet. Quant au pasteur Talmont, il m'a libéralement invité à prendre un pot dans un établissement de Sainte-Foy, où il a ses habitudes.

Je me réinstalle donc pour la saison en Saintonge, au grand soulagement de la fidèle Foxy, toujours aussi menue et

vorace. Dès le premier soir elle s'est sifflé en apnée la boîte de *Nuevo Whiskas Pescado Atún*, que je lui avais rapportée d'Espagne.

J'apprends par internet que le *redneck* Jim Goad, dont la femme doit accoucher incessamment, vient en moins de huit jours de se découvrir et de se faire enlever une tumeur au cerveau de la taille d'une prune (la tumeur, bien sûr, pas le cerveau). Elle s'avère bénigne et il retrouve aussitôt sa morgue. L'épisode ne dépare pas, dans sa vie de héros bizarre (voir l'entrée "*my cool new brain tumor*", dans la section "*lounge*" de son site).

Une grande libellule entre dans la salle à manger puis se débat dans des lambeaux de toile d'araignée en émettant de gros bourdonnements de rage. Sous l'appentis une énorme abeille noire ronge le plancher du toit et m'oblige à user du *Catch*, aux microparticules très efficaces. Voici qu'arrive l'été, saison pleine d'insectitude.

Samedi 14 juin 2008. J'ai satisfait une curiosité de longue date en lisant récemment les *Réflexions sur la peine capitale* d'Arthur Koestler et Albert Camus. Contrairement à ce que le titre pourrait faire croire, il ne s'agit pas d'une œuvre écrite en commun par les deux auteurs, mais plus exactement d'un volume composite dans lequel un certain Jean Bloch-Michel a réuni un texte de Koestler et un autre de Camus, en complétant l'ensemble d'une introduction, ainsi que d'une longue étude finale sur «La peine de mort en France», elle-même suivie d'un appendice sur «L'expérience des pays étrangers» (en matière d'abolition). A défaut d'être inattaquable, cet ouvrage est indéniablement intéressant, tant sur le plan documentaire que sur le plan philosophique, et la formule est en tout cas une trouvaille commerciale excellente, puisque le livre est un best seller depuis sa parution en 1957, et toujours en vente aujourd'hui après de constantes rééditions. Je l'ai lu quant à moi dans une édition parue chez Calmann-Lévy en 1979.

Ces *Réflexions* présentent des ambiguïtés. L'organisateur Bloch-Michel, qui ne se cache pas d'être un abolitionniste militant, tâche tantôt de préserver une certaine impartialité, et tantôt balance des assertions douteuses, comme quand il affirme dans l'introduction que la peine de mort est une «injustice plus grave ... que le meurtre qu'elle prétend punir», ce qui est beaucoup dire, ou quand, dans l'étude finale, il réfute un peu hâtivement, à mon avis, l'argumentaire mesuré du juriste Pierre Bouzat, dont il a cependant l'honnêteté de faire une citation substantielle. Par ailleurs il règne quelque confusion dans les deux principaux textes, qui sont à la fois des manifestes abolitionnistes au sens large, mais en même temps portent plus précisément sur des formes particulières d'exécution, ainsi qu'en témoignent leur titre, celui de Koestler se présentant comme des «Réflexions sur la potence» (plus exactement sur la pendaison,

si l'on se réfère au titre original *Reflexions on hanging*) et celui de Camus comme des «Réflexions sur la guillotine».

Le texte d'Arthur Koestler n'est pas intégralement traduit, certaines parties ayant été supprimées et d'autres résumées en accord avec l'auteur. Ce digest indigeste est d'ailleurs suffisamment long et ennuyeux comme ça.

(Accessoirement je m'étonnerai de la persistance d'une coquille voyante, à la première ligne de la préface, p 17, où l'auteur évoque sa propre condamnation pour espionnage lors de la guerre civile espagnole, en «1947», en fait évidemment 1937, erreur toujours pas corrigée à ce que j'ai pu voir dans l'édition Folio de 2002, mais vrai est que cela ne change rien quant au fond). Koestler nous promène interminablement dans les méandres de l'histoire juridique anglaise et dans ceux de son raisonnement. La plupart de ses observations tombent comme on dit à côté de la plaque, car elles ne concernent que des abus constatés dans le passé, quand il arriva que la peine de mort fut appliquée libéralement pour des délits insuffisants comme le vol, à des délinquants parfois mineurs, et exécutée salement par des bourreaux ivres, etc. Or tous ces abus peuvent aussi bien être dénoncés par un partisan de la peine de mort. Par ailleurs l'auteur affaiblit son propos en laissant plusieurs fois transparaître ses a priori idéologiques légitimes mais discutables, comme quand il flétrit indistinctement les «puissances les plus ignorantes et les plus réactionnaires», parmi lesquelles les inévitables «sanguinaires princes de l'église» (p 58). Et n'est-ce pas caricaturer un peu facilement, que de présenter les juges du XIXe siècle comme ayant «la voix nasale encombrée de mucosités» (p 57). Le grand argument d'Arthur est celui des déterminismes psychologiques et sociologiques, qui font que le criminel n'est pas entièrement responsable de ses actes. Cela ne convainc pas bien, car si le déterminisme est en effet à considérer, au moins dans certains cas, on voit bien qu'il peut aussi conduire à ne plus pouvoir juger qui que ce soit pour quoi que ce soit.

Après les brumes koestleriennes, la limpidité camusienne reconforte, bien qu'Albert ait une tendance un peu fatigante à la grandiloquence. Son discours est moins historique, plus philosophique que celui d'Arthur. Certains de ses arguments tiennent bien. Par quelques descriptions horribles, il fait sans difficulté admettre que la «chirurgie grossière» (p 135) de la guillotine est une «dégoûtante boucherie» (p 179). De même a-t-il raison d'observer que la société de son temps ne croyait plus beaucoup à l'exemplarité de la peine capitale, puisqu'elle renonçait à ce que les exécutions soient publiques (p 129). Raison aussi de souligner que la peine de mort est irréversible, et qu'en cas d'erreur judiciaire, c'est donc une injustice irréparable (p 160 ; mais cet argument est inopérant dans les cas de crime évident, avoué, et dont l'auteur réclame lui-même la mort). J'apprécie en outre comme un témoignage d'impartialité politique, que l'auteur évoque aussi bien les

crimes de l'occupation et ceux de la libération, la peine en pays capitaliste et en pays communiste. D'autres arguments sont moins persuasifs. Ainsi Camus affirme-t-il tantôt que les honnêtes gens «fournissent le plus gros pourcentage des homicides» (p 135) et développe-t-il plus loin la théorie déterministe selon laquelle le crime est surtout le fait des marginaux, puisqu'il serait lié aux difficultés économiques (et là tout y passe, le criminel n'est pas plus responsable que la société qui offre des logements surpeuplés, les ministres qui ne construisent pas assez, les viticulteurs qui produisent des boissons alcoolisées et l'Etat qui les subventionne !) (p 154-156). Je trouve que Camus balaye un peu vite la boutade pas idiote d'Alphonse Karr, «Que messieurs les assassins commencent» (par ne pas tuer eux-mêmes, p 174) et sa tentative de démontrer que la loi du talion est injuste (p 146 sq) me paraît vaseuse. Plus vaseuse encore l'affirmation que la peine de mort est pire que la loi du talion, sous prétexte qu'elle est préméditée (p 148, 153 ; comme si les meurtriers ne préméditaient eux-mêmes jamais leurs crimes) et que le condamné vit pendant des mois ou des années dans une angoisse que ne connaît pas la victime d'homicide (p 148 ; mais il faudrait peut-être observer la petite différence de culpabilité entre la victime souvent innocente et son assassin, et par ailleurs qu'une exécution sans délai accroît le risque d'injustice). Je trouve par moments assez sordide cette défense systématique du criminel dans laquelle s'égarant souvent les abolitionnistes, prêts à n'importe quelle contorsion logique pour essayer de (se) prouver qu'ils ont raison. Les affirmations comme quoi «Seul un juge parfait aurait le droit de prononcer cette peine absolue» (p 168) ou, en d'autres termes, dire «qu'un homme doit être absolument retranché de la société parce qu'il est absolument mauvais revient à dire que celle-ci est absolument bonne», sont des sophismes qui ne tiennent pas debout. En deux points le raisonnement de Camus me semble particulièrement intéressant. Page 166, évoquant le cas extrême des grands «monstres» dont «la nature ou la grandeur de leurs crimes ne permet pas d'imaginer qu'ils puissent se repentir ou s'amender», il déclare que «sur cette frontière, et sur elle seule, la discussion autour de la peine de mort est légitime», reconnaissant ainsi que cette question n'est pas indiscutable. Il explique plus bas que c'est une sorte de pari philosophique : «Aucun raisonnement ne peut départager ceux qui pensent qu'une chance doit toujours être accordée au dernier des hommes et ceux qui estiment cette chance illusoire». Lui-même fait bien sûr partie des premiers, et il reformulera son idée ainsi page 168 : «le droit de vivre est le droit naturel de tout homme, même le pire». Mais il admet que c'est une question d'opinion, l'opinion «pour» n'ayant ni plus ni moins de poids que l'opinion «contre». Par ailleurs, dans les dernières pages de son texte, Camus s'avoue prêt à d'inattendus compromis avec ses adversaires : il demande page

178 si l'on ne pourrait pas remplacer la peine de mort par les travaux forcés à perpétuité (hypothèse que les abolitionnistes d'aujourd'hui regarderaient avec horreur, la seule perpétuité leur paraissant déjà excessive, même sans travaux forcés) et suggère page 179 qu'à défaut de supprimer la capitale peine, on remplace la guillotine par des moyens plus décents, comme des anesthésiques mortels.

Dimanche 15 juin 2008. On est à la mi-juin et je porte le pull. Il fait un temps pourri et des journalistes continuent de nous expliquer laborieusement que c'est là un effet du climatique réchauffement. Je veux bien être compréhensif, mais ce froid qui vient du chaud m'a tout l'air d'un raccourci qui rallonge.

Lundi 16 juin 2008. J'ai lu jusqu'aux trois quarts le *Court voyage équinoxial : carnets brésiliens*, de Sébastien Lapaque, dans la collection de poche de La Table Ronde (qui s'appelle «La petite vermillon» et non «La tablette rondelette») (2005 & 2008). C'est un long, à défaut de grand, reportage sur l'Amazonie, où le journaliste s'est promené aux frais du *Figaro*. Ce n'est pas que l'auteur n'ait rien à dire, mais il y a quand même des grands pans où ça sonne creux. Qui connaît quelque peu le sujet rigole dès l'Avertissement. Il ne suffit pas de faire des grands moulinets en alignant les noms de Zweig, Lévi-Strauss et Cendrars, pour avoir l'air sérieux, il faut aussi éviter de raconter des conneries. Dès la page 17, donc, Sébastien nous confie, le petit doigt en l'air : «Avec moi, je n'avais pas de caméscope, plutôt quelques livres ; je perfectionnais mon portugais en lisant des poèmes de Fernando Pessoa...» A mon avis, il n'a pas dû beaucoup s'user les yeux sur le poète portugais, s'il n'a même pas remarqué que son nom ne prend pas d'accent : Pessoa (qui se prononce comme ça s'écrit, alors que Pessoa donnerait un hideux pesson-ha). Cela produit à peu près le bon effet d'un lusophone qui assurerait avoir perfectionné son français en lisant des poèmes de Hugo et des romans de Stendalle. Content de lui, Lagaffe, je veux dire Lapaque répète la même bourde au moins cinq fois par la suite. Il est vrai que dès les pages liminaires, il avait adressé des remerciements, entre autres, à certaine dame, «professeur de portugais d'un élève peu appliqué». Il faut sans doute ajouter que l'élève était myope et dur d'oreille, car l'ouvrage abonde en transcriptions fautives qui témoignent soit d'ignorance, soit d'incurie (p 59 *em sim* o pour *em cima* do, p 70 *transamarguma* pour *transamargura*, p 137 Emilio Goledi pour Goeldi, etc). A l'occasion l'auteur montre qu'il domine le vocabulaire portugais aussi bien que l'orthographe : qu'est-ce que cette «cathédrale de la Sé», p 74, alors que Sé veut tout simplement dire «cathédrale» ? La documentation du bourlingueur est à l'avenant : le Brésil n'est pas un «pays onze fois grand comme la France» (p 56) mais seize fois, et j'ai des doutes sur le «palmier» de la p 110 où l'auteur voit

un paresseux. Les opinions qui pointent de-ci de-là laissent également perplexe. Au bord de la Transamazonienne, p 41, Sébastien rencontre un gentil rural souriant, qui croupit dans la pauvreté «entouré de ses onze enfants» et d'une quantité non chiffrée de petits-enfants. On sent que le reporter a de la sympathie pour lui, et il ne se demande pas une seconde si cet abruti prolifique n'est pas quelque peu responsable de sa situation difficile. Visitant plus loin la Guyane française, envahie de clandestins brésiliens qui salopent à tours de bras les bois et les fleuves, Lapaque ne trouve aucun motif d'inquiétude : «Le département se brésilianise tendrement, sans lenteur. Il suffit de se promener dans certains quartiers de Cayenne, le samedi et le dimanche soir, pour le vérifier. La fête est d'autant plus belle qu'elle est brésilienne.» Etc. C'est insupportable.

Mardi 17 juin 2008. Je lisais l'autre jour une des nouvelles «exemplaires» de Cervantès, *El licenciado Vidriera*, dans une traduction française déjà ancienne, celle de Raymond Foulché-Delbosc, publiée en 1892 sous le titre *Le licencié Vidriera*. C'est l'histoire amusante d'un homme d'esprit devenu fou pendant deux années au cours desquelles, se croyant de verre, il refuse tout contact et ne s'adresse plus à autrui que de loin. L'essentiel du texte est un fourre-tout égrenant les bons mots cyniques du misanthrope : on lui disait ceci, il rétorquait cela... Parmi mes préférés : «Il disait que les maîtres d'école étaient heureux, car ils avaient toujours affaire à des anges, très gentils s'ils n'étaient morveux.»

Le traducteur présente avant le texte un historique des quelques versions françaises déjà existantes, dans lequel il apparaît que le premier mot du titre a été rendu tantôt par «licencié», tantôt par «docteur», cependant que le nom du protagoniste était soit laissé tel que, soit remplacé par la formule très commode et justifiée «de verre». Foulché a lui-même conservé le nom de Vidriera, tout en signalant dans une note que c'est là un nom commun espagnol pouvant correspondre à «vitrage», «verrière» ou «verrine», j'ajouterai «vitrail». Je trouve que *Le licencié Verrière* sonnerait bien, je ne sais si la solution a déjà été adoptée.

Mercredi 18 juin 2008. Décidément Monsieur l'Ambassadeur d'Onessie est devenu ma vigie des céliniens inattendus. J'évoquais le mois dernier grâce à lui les cas de Sarkozy et de Juppé (voir au 17 mai), Son Excellence Michou me fait tenir à présent une pleine page du *Monde*, le journal des momies modernes, en date de mardi dernier le 10, selon quoi l'expert en foot de RTL, Eugène Saccomano, serait «un fou de Céline», et pour aggraver son cas grand amateur de Bloy, tout en se déclarant électeur de gauche. Eugène aurait même consacré un livre à Ferdine (PS : Il s'agit de *Goncourt 32* : roman, Flammarion, 1999) et emmené Lucette à un match ! Tout existe, tout est possible. Ce bon goût littéraire, ajouté à la visible

haine du journaliste mondain, valent du coup au commentateur sportif la sympathie que son activité professionnelle ne m'avait pas inspirée.

L'attaché des Landes, quant à lui, s'intéresse à Fourniret. Il lui consacre un conte à sa façon, *Le Faubourg des Enclos*, où il déploie une kyrielle d'anagrammes, que lui inspire le nom du criminel. Qui l'eût cru : Un mec fit rire Ohl = Michel Fourniret.

Jeudi 19 juin 2008. L'occasion se présentant, j'ai feuilleté l'autre soir l'autobiographie de Roger Hanin, *L'ours en lambeaux* (1983, Livre de Poche 1992), à la recherche improbable d'une page qui m'accroche, et finalement j'ai lu avec grand intérêt toute la première moitié du chapitre «Le sel de la terre», où l'acteur évoque la complication nationale de l'Algérie de sa jeunesse et les rapports plus ou moins faciles entre communautés (Arabes, Juifs, Français d'Algérie, Français de France, Italiens, Espagnols, Maltais). Il essaie aussi d'expliquer ses propres sentiments dans ce contexte. Jeune homme, il avait plutôt honte de sa judaïté. De son vrai nom Roger Lévy, il admirait le Français de souche, qu'il tenait pour une «race supérieure», et n'avait de plus vif désir que de s'assimiler complètement à la France française, pour laquelle il éprouvait un «amour fou». Avec l'âge, et peut-être avec le changement d'air du temps, cette passion s'est tempérée, il considère au contraire qu'être juif lui «confère une richesse plus grande», sans préciser. Il reste résolument patriote mais avoue ne pouvoir se sentir vraiment chez lui en France. «C'est vrai que nous Juifs, nous ne sommes réellement nulle part chez nous.» Le personnage n'est pas connu pour avoir toujours fait preuve de subtilité mais ces quelques pages en sont pleines, et sa sincérité est appréciable.

Lundi 23 juin 2008. Il me revient qu'une fois, il y a longtemps, je m'étais coincé la queue dans la fermeture éclair. Une fois mais pas deux, bien sûr, cela ne s'oublie pas.

Mardi 24 juin 2008. Emballage et emballement.

Plus d'une fois j'ai été déçu par le contenu d'un livre, dont la couverture joliment illustrée m'avait attiré. Certaines collections de poche, en particulier, se sont fait une spécialité du bel emballage, qui abuse. Cela me fait penser à ces boîtes de conserve, dont l'étiquette reproduit une photo appétissante, qui n'a qu'un vague rapport avec la marchandise réelle. Dans ce cas la loi oblige à mentionner, même discrètement, que l'image n'est qu'une «Suggestion de présentation». Les éditeurs, eux, ne sont pas tenus de rappeler que la couverture de leurs ouvrages est ornée d'une simple «Suggestion de représentation».

Mercredi 25 juin 2008. Coup de fil de Talmont, hier matin, pour me signaler que sur France-Culture on parlait de Ronceraille (le faux écrivain supposé être né à Saint-Jean d'Angély, en fait inventé par Claude Bonnefoy pour le n° 100 de la collection «Ecrivains de toujours», en 1978). Aaah, bonne surprise. C'était «La nouvelle fabrique de l'histoire», d'Emmanuel Laurentin. J'en ai raté des bouts, surtout que des ouvriers sont arrivés quelques minutes après pour arranger une fuite dans mes tuiles, mais maintenant le podcast résout ces problèmes (je veux dire les problèmes de radiophonie, hélas pas les problèmes de tuiles). J'ai enfin appris, dans cette émission, qui était le bonhomme qui avait posé sur les photos du prétendu Ronceraille, prises par Denis Roche. C'est un certain Philippe Morand, qui faisait d'ailleurs partie des personnes interrogées, mais qui ne disait pas grand chose, de sa voix nasale. Ce serait le neveu d'une amie de Bonnefoy, ce qui reste assez vague, mais enfin, la brume s'est quelque peu éclaircie.

Jeudi 26 juin 2008. Je viens de me décider à remplacer ma plus vieille carte «bleue» de l'IGN, la 1530 Est, celle de Saint-Jean d'Angély. L'ancienne, qui tombe en lambeaux, datait de 1980, la récente est une révision de 2008. Cette nouvelle version est très semblable, mais sensiblement améliorée sur certains points. Elle est un peu plus claire, les courbes de niveau sont renforcées par des ombrages, on y a fait des corrections, ajoutant par exemple le e manquant au hameau de chez mon copain Hermans, qui était écrit «La Petit Clie». Sur le plan topographique, les principales modifications sont l'apparition de l'autoroute A10, qui avant était juste esquissée en pointillé, et celle de la voie de contournement au Nord et à l'Est de Saint-Jean. D'autres changements ne se révèlent qu'à un examen plus appuyé : l'élargissement de la zone urbanisée à la périphérie de la ville, et dans la campagne le rognage des étendues boisées (colorées en vert) au profit des champs et des prés (figurant en blanc). On dénomme par les termes négatifs de déboisement, défrichement, etc, ce mouvement remontant au Moyen Age et qui est positivement une agriculturation. Pour être honnête, il faut avouer que l'on observe quelques parcelles nouvellement boisées, mais hélas elles sont loin de compenser les surfaces perdues par la forêt. Parmi les lieux-dits dont le vieux nom est maintenant privé de sens, je relève au Nord-Ouest de la Jarrie-Audouin «le Petit Bois», mention barrant jadis une tache verte maintenant disparue.

Vendredi 27 juin 2008. Je n'ai pas le temps d'étudier en détail *Ambivalent conquests : Maya and Spaniard in Yucatan, 1517-1570*, je me contente de feuilleter attentivement cet ouvrage d'Inga Clendinnen (Cambridge University Press, 1987). Le Yucatan est la grande péninsule qui s'avance dans la mer des Caraïbes, au sud-est du Mexique. C'est le pays des Mayas,

que l'on a parfois présentés comme les Grecs d'une antiquité méso-américaine, dont les Aztèques seraient les Romains, ces derniers plus modernes et moins raffinés que les premiers. Le livre examine ce que l'on peut savoir de la façon dont a été perçue, du côté des arrivants comme du côté indigène, l'invasion de cette terre par les Espagnols, en vagues successives d'explorateurs, de conquistadors, de colons et de missionnaires. Il semble que les Mayas aient éprouvé plus d'hostilité envers le clergé européen, qu'envers la religion nouvelle, qui n'était pas sans affinité avec le culte traditionnel : le *Popol Vuh*, soit la «Bible» maya, comportait une Genèse similaire à celle de l'Ancien Testament ; un rite local était une sorte de baptême ; les livres prophétiques de *Chilam Balam* annonçaient d'une certaine façon la conquête.

Un des personnages centraux de cette histoire est le franciscain Diego de Landa (1524-1579), resté doublement célèbre pour avoir mené une féroce répression contre l'idolâtrie persistante (férocité qui lui valut un procès) et pour être l'auteur d'une *Relación de las cosas de Yucatán*, qui reste aujourd'hui la principale source documentaire sur une nation à laquelle il a porté le plus grand tort (faisant martyriser des hommes et détruire nombre d'objets) mais pour laquelle il éprouvait en même temps une évidente sympathie, comme en témoignent des remarques dans ses longues descriptions des mœurs, des hiéroglyphes et du calendrier. Je regrette de n'avoir pu consulter l'une des deux seules versions françaises de ce texte, soit celle de l'abbé Brasseur de Bourbourg, qui découvrit le document dans une copie manuscrite et en fit en 1864 la première édition, accompagnée d'une traduction, soit celle d'un homonyme de Jean Genet, parue en 1928. Je me suis contenté de parcourir une petite édition espagnole bien faite (chez Historia 16, 1985). Landa ne cache pas non plus ce qu'il y avait de plus brutal dans les coutumes locales, notamment les sacrifices humains. L'évocation du supplicé badigeonné de bleu, renversé de dos sur l'autel de pierre et maintenu par quatre hommes pendant que le prêtre lui plonge son couteau d'obsidienne dans la poitrine pour en arracher le cœur, et aller arroser de sang frais les idoles, a sans doute inspiré Mel Gibson dans son *Apocalypso*.

Le livre de Clendinnen ne présente qu'une dizaine d'illustrations, parmi lesquelles une saisissante scène d'arrachage de cœur, provenant de Chichén Itzá. Je me suis souvent demandé dans quelle mesure, si le christianisme a si facilement conquis l'âme des Américains, malgré la rudesse de certains de ses représentants, cela n'était pas parce qu'il représentait une belle occasion d'échapper aux coutumes traditionnelles, plus rudes encore. Toujours dans le monde maya, on trouve sur le net de belles photos des scènes terribles figurant dans les fresques du site de Bonampak. Ici un vaincu est rudoyé par le vainqueur, qui le tient par les cheveux. Là des prisonniers attendent d'être suppliciés : des

gouttes s'écoulaient des doigts de ceux qui sont assis, car on vient de leur arracher les ongles, pour les mettre en condition.

PS. Un paragraphe de Landa retient mon attention car il montre que même pour de moindres misères, le prêtre européen pouvait être un recours : «Une Indienne qui devait être baptisée est venue se plaindre à moi au sujet d'un Indien déjà baptisé, qui était amoureux d'elle, car elle était jolie. Il avait attendu que le mari s'absente, pour aller la trouver un soir chez elle, où après avoir manifesté en vain ses désirs, avec beaucoup de galanteries, il avait entrepris de lui offrir des cadeaux, qu'il avait apportés dans cette intention, et comme cela ne donnait aucun résultat, il avait essayé de la forcer. Or, bien que ce fût un grand gaillard et qu'il eût poursuivi ses tentatives toute la nuit, il n'avait réussi qu'à susciter en elle une telle colère, qu'elle était venue se plaindre à moi de la méchanceté de l'Indien, tels étaient ses termes.»

Samedi 28 juin 2008. Après avoir été retenu captif pendant trois années, de 1985 à 1988, par des sauvages du Liban, le journaliste Jean-Paul Kauffmann a pu regagner la France libre où, dès 1989, il s'est payé une jolie maison dans les Landes, pour se consoler de ses misères. Il raconte dans *La maison du retour* (NiL 2007, repris en Folio) cette opération immobilière, en commentant les aspects matériels et psychologiques de l'affaire. Le livre est divisé en 41 brefs chapitres, dont les 32 premiers rapportent les événements du printemps et du début de l'été 1989, et les neuf derniers dressent une sorte de bilan quinze ans après, soit probablement en 2004. C'est agréable à lire. Il y a quelque chose du journalisme dans la narration au présent, en phrases courtes, mais il s'agit d'une œuvre littéraire autrement élaborée qu'un simple reportage. Le texte abonde en subtiles notations acoustiques et olfactives, et le récit tisse habilement différents fils thématiques récurrents : les visites régulières de l'agent immobilier, de l'ami architecte et de l'épouse, la lecture d'un livre de Virgile découvert par hasard, les échos radiophoniques de l'affaire Salman Rushdie, les observations sur la faune et la flore...

Ne connaissant pas l'auteur personnellement, et pas beaucoup plus impersonnellement, j'ignore s'il est de famille, s'il a gagné au loto, ou s'il doit sa prospérité à l'habileté de son industrie, mais le fait est qu'il a des moyens. Il achète sans lésiner une bicoque de quinze pièces avec 5000 mètres carrés de terrain, fait tout remettre à neuf au prix de plusieurs mois de travaux, hausse les épaules quand on lui fait remarquer que les ouvriers le pigeonnent en faisant traîner (chapitre 22) et se retrouve quinze ans après propriétaire des sept hectares environnants (33), tout en consacrant apparemment l'essentiel de son activité à tirer sur le cigare, allongé dans un hamac, tout en sifflant des

bouteilles dont je ne peux même pas rêver pour les jours de fête. Avec cela il murmure nonchalamment qu'il n'a pas «l'instinct de propriété» (25), soit en d'autres termes «la pulsion possédante» (33). Eh bien, me dis-je, il y en a qui savent comment s'y prendre.

Je me demande si Jean-Paul ne se fait pas des illusions, dans le chapitre 10, au sujet d'un buis qu'il juge centenaire parce qu'il a plus d'un mètre de haut. Le buis pousse en effet lentement mais je doute qu'il ait besoin d'aussi longtemps pour atteindre cette taille. «C'est un vrai *buxus sempervirens*», s'exclame le néo-Landais, en omettant de pourvoir *Buxus* d'une majuscule, et sans réaliser que c'est là l'espèce de buis la plus banale, dont le nom botanique est précisément Buis commun.

Au chapitre 16, rentrant chez lui de nuit, l'auteur entend des oiseaux qui «vocalisent à tue-tête comme en plein jour». Ils réapparaissent au chapitre 24, et il se demande alors s'il peut s'agir de rossignols. Mais oui, Jean-Paul, ça ne peut pas être autre chose.

Comme il est mentionné quelque part que nous sommes là dans une partie des Landes assez proche de la Gironde, et située à une trentaine de kilomètres de l'océan, je suppose que le «marché de P» auquel il est fait allusion au chapitre 19 est celui de Pissos.

Les évocations de Jacques Delamain (ch 21 et autres) me rappellent de bons souvenirs de lecture, d'autant que l'on se réfère en particulier au seul texte de l'ornithologue charentais qui m'avait vraiment frappé, le fascinant *Journal de guerre* dans lequel il notait l'activité des oiseaux, indifférents à la furie des combats de 14-18.

Kauffmann n'a pas l'air de se méfier, au début, de la présence de bambous et d'acacias dans l'airial qui entoure la maison. Ces plantes sont envahissantes et très difficiles à éradiquer une fois en place. Il commence à s'inquiéter pour les bambous au chapitre 26 et à réagir au 27. Mais au 39, il se contente encore de couper les nouvelles pousses, ce qui est insuffisant. Et bizarrement, il ne reparle pas des acacias.

Je trouve regrettable d'allumer des bougies à l'extérieur, comme au repas des chapitres 28-29. Bien évidemment le vent les éteint sans arrêt, le moindre souffle d'air suffit, et les efforts de l'aimable voisine, qui les rallume à chaque fois, sont inutiles. A la fin du repas, elles ne sont plus que des coulées de cire incrustées dans la nappe. C'est du gâchis.

Au chapitre 34, l'auteur confie qu'il a perdu le goût de lire. Comme il rappelle, par contraste, que c'était un boulimique de lecture avant et durant sa captivité, il semble suggérer que ce dégoût fait partie du syndrome post-libération. Il a maintenant la soixantaine, mais ne se demande à aucun moment si cela n'est pas un effet de l'âge, tout simplement.

Un des traits de Kauffmann qui me le rendent le plus sympathique est évidemment sa marotte de planter des arbres,

qui l'a pris sur le tard. Il donne à la fin du chapitre 35 une liste de ceux qu'il a acclimatés chez lui : orme de Sibérie, plaqueminier, pavier, savonnier, micocoulier, tout cela est rare et chic. J'en ai un petit, micocoulier, en pot depuis des années, je ne sais pas où le mettre, il faudrait que j'achète un bout de terre vide, moi avec.

Dimanche 29 juin 2008. Pour qui vit et travaille comme moi dans la banlieue d'une ville de province, et se trouve encore mieux à sa place parmi ses arbres de Cunèges ou dans son jardin de La Croix-Comtesse, c'est à dire dans des anfractuosités du bas monde, la communication avec les demi-dieux de la capitale n'est pas forcément impossible, mais toujours improbable. Pire encore, naturellement, avec les demi-dieux de la lointaine Amérique. Internet abolit quelque peu la distance, et instaure une sorte de proximité, en permettant de se tenir plus ou moins informé. Je vais ainsi de temps en temps voir s'il y a du nouveau sur le site de Jim Goad, le visage pâle au cou rouge. Il semble avoir abandonné depuis l'automne dernier ses «notes», soit le blog du site, mais reste très actif au «lounge», le salon dans lequel il s'entretient de diverses questions avec un cercle d'interlocuteurs choisis. C'est là que j'ai appris naguère qu'il venait de se faire opérer d'une tumeur au cerveau, heureusement B-9 (prononcer *benign*), le 5 de ce mois. Le vigoureux yankee s'en est vite remis et a repris ses activités, inaugurant le 19 un nouveau sujet de discussion, «*Screamingly retarded copyediting 101*», au sujet de l'incompétence orthographique et syntactique de ses contemporains en général, et des correcteurs de l'édition en particulier. Passant par là avant-hier vendredi 27, je remarque ce qui m'a l'air d'une erreur. Dans son intervention # 26, l'administrateur Jim cite une phrase en anglais dans laquelle il relève l'expression française «femme fatales», qu'il croit devoir corriger en «femmes fatale». J'hésite à essayer de rétablir la vérité de la syntaxe française. C'est que jusqu'à présent mes rares tentatives de contact avec le polémiste m'ont plutôt refroidi. L'e-mail que je lui ai adressé l'an dernier pour lui demander s'il accepterait que je publie quelques unes de ses notes en traduction française dans mes Archives documentaires est resté sans réponse aucune, de même que le second adressé quelque temps plus tard afin de signaler le fait accompli. Intervenir directement dans le lounge est impossible : tout essai se voit imposer l'injonction de s'inscrire d'abord, or on ne peut s'inscrire que sur invitation. Reste la voie peu encourageante de l'e-mail. Je décide d'envoyer par ce biais un communiqué laconique, établissant que les deux mots «femme fatale» prenaient un s au pluriel mais pas au singulier. Or voilà qu'à ma grande surprise, dans l'heure qui suivait, l'administrateur se fendait d'une intervention # 27, déclarant avec bonne humeur qu'il venait de se faire taper sur les doigts par

«quelqu'un, doté d'un e-mail en -fr et d'un accent aigu», et reproduisant le message : «*Someone with an ".fr" email extension and an accent aigu in his name slaps me on my partially French hand: Sorry, but in French we cannot have "femmes fatale" or "femme fatales". We can only have "femme fatale" in singular or "femmes fatales" in plural.*» Cette réaction me laisse perplexe. L'auteur semble indiquer une ascendance française, dont je ne suis pas au courant. Et je me demande si seulement Lord Jim réalise que l'homme à l'accent aigu est le même qui a francisé en ligne une douzaine de ses textes à la fin de l'année dernière. Mais je me dis qu'au moins toute communication n'est pas définitivement impossible. Et qu'importe, après tout...

Lundi 30 juin 2008. Films vus en juin :

* de Maurice Dugowson, *F comme Fairbanks* (1976). Film crispant par certains aspects, comme sa nunucherie psychologique (une certaine tendance à l'infantilisme dans les relations amoureuses) et sa niaiserie sociologique (les bourgeois sont vilains, le cinéma est formidable). Toute la fascination tient au jeu extraordinaire de Patrick Dewaere, qui est par ailleurs co-auteur de la musique. Curiosité accessoire, l'apparition d'un Thierry Lhermitte juvénile. B.

* de Peter Yates, *Bullitt* (1968). Malgré toute ma sympathie pour Steve McQueen, bel animal agréable à regarder, je dois avouer que je me suis ennuyé tout au long de ce film, si creusé d'ellipses que je n'ai pas compris grand chose à l'histoire, ni éprouvé l'envie d'essayer d'en comprendre plus. D.

* de Michel Blanc, *Embrassez qui vous voudrez* (2002). Le réalisateur est en même temps scénariste, dialoguiste et acteur. Petites histoires de coucheries tous azimuts, très vulgaires dans l'ensemble, mais assez amusantes par moments. Le duo Carole Bouquet / Charlotte Rampling est très bien. C.

Mardi 1 juillet 2008. Dans le coton du réveil, ce matin, rêve que j'entrouvrais un livre intitulé *La colère et ses morts*. La journée commence bien, me dis-je. Pas eu le temps de voir le nom de l'auteur, encore moins de savoir si de l'ire les morts étaient la cause ou l'effet.

Mercredi 2 juillet 2008. Vers le tout début des années 90 ou la toute fin des années 80, je suis venu à m'intéresser à l'astronomie, par le hasard de recherches documentaires entreprises pour un projet artistique, qui devait ne jamais aboutir, et par le hasard supplémentaire d'un premier manuel de base (le *Guide de l'amateur*, de chez Gründ) offert par des amis chez qui je passais. Je crois que quiconque approche ce domaine est bientôt happé par la fascination de données extraordinaires. Ce genre de chiffres circulait : le soleil n'est qu'une étoile et notre galaxie, à laquelle appartiennent toutes les étoiles visibles dans le ciel, en compterait au

moins cent milliards. Or il y aurait dans l'espace au moins cent milliards de galaxies. Si la nôtre est de taille moyenne, cela permet de supposer l'existence dans tout l'univers de peut-être $100 \times 100 = 10.000$ milliards d'étoiles? Le nombre, la dimension des astres, leur distance, sont autant de sujets de vertige, qui retiennent l'attention.

Personnellement, je ne voulais pas étudier l'astronomie en profondeur, je souhaitais juste me familiariser avec le beau spectacle du ciel nocturne, acquérir le minimum de connaissance qui permette de s'y orienter. En fait c'est peu de chose, il n'y a pas besoin d'une longue formation pour être capable, en toute circonstance, de repérer immédiatement le Nord et le Sud, les principales constellations, notamment le bandeau constitué par celles dites du Zodiaque, dans lequel circulent les planètes. Je pense que jadis, à la campagne, c'était là un savoir commun, de même que sans être experts en géographie nous reconnaissons tout de suite, devant un planisphère, où se trouvent les océans, les continents et les principaux pays.

J'ai bientôt pu me procurer d'occasion un second manuel, plus précis et très commode, *The Observer's book of astronomy*, dans une vieille édition de 1974. Je possédais par ailleurs une excellente paire de jumelles russes de grossissement $\times 12$, lourdes mais solides, avec un bel étui en cuir marron odorant, fourré de feutrine bleu foncé. Le grossissement $\times 10$ ou $\times 12$ est ce qu'il faut pour voir les choses vraiment différemment, en deçà c'est trop pauvre, au-delà ça bouge trop, il faut alors des lunettes sur pied. Muni de mes deux instruments, le bouquin et les jumelles, j'ai entrepris d'observer les unes après les autres un certain nombre de constellations et les objets remarquables qu'elles contenaient, je n'en ai d'ailleurs jamais fait tout le tour. J'ai découvert aussi les petites contraintes de l'astronome, ennemi des nuages et de la lumière. Je ne bénéficiais pas souvent du ciel pur de la campagne et je me contentais de celui du centre de Bordeaux, où j'habitais, quartier Saint-Pierre, cela suffisait à distinguer les étoiles principales.

Pendant un temps je procédais en allant méthodiquement de la documentation à la réalité, décidant chaque fois de me mettre à la recherche de tel ou tel secteur d'abord vu sur les cartes. A partir d'un certain moment, je me suis mis à opérer à l'inverse. Certains soirs, je décidais de me caler le plus confortablement possible, par exemple assis contre un pied de lit juste en face d'une fenêtre ouverte, les coudes appuyés sur les genoux, et je regardais dans les jumelles au hasard droit devant moi, puis j'essayais de retrouver sur les cartes le coin de ciel que j'avais sous les yeux. Lors d'une des premières occasions, au début de l'été 1990, je suis tombé sur un objet, dont l'aspect inattendu me surprenait. C'était un alignement de six étoiles, assez régulier pour donner l'impression d'une formation artificielle, comme une réplique plus petite mais plus complète des trois étoiles du baudrier

d'Orion, que tout le monde (ou presque) a vues. Je ne savais de quoi il s'agissait, mes guides n'en disaient rien, je n'arrivais pas même à localiser à l'intérieur de quelle constellation se trouvait la menue figure, quelque part aux confins de la Flèche et du Renard. C'était typiquement le genre d'objet invisible à l'œil nu, mais tout à fait *conspicuous* dans les jumelles.

A défaut de mieux, j'ai décidé de baptiser «hexastre» ce rang de six étoiles, et je suis retourné le contempler assez souvent pour établir l'itinéraire visuel me permettant de le retrouver à volonté. Je l'indiquerai ici à l'intention de qui aurait la curiosité de s'y rendre. Il faut pour cela étudier les cartes un minimum, ou se faire aider par un connaisseur. Il est commode, pour s'orienter, de repérer d'abord un grand triangle, facilement visible dans le ciel des soirs d'été. Il est formé par les alphas, c'est à dire les étoiles principales, celles de plus grosse magnitude apparente, de trois constellations : Deneb (l'alpha du Cygne), Altaïr (l'alpha de l'Aigle) et Vega (l'alpha de la Lyre). C'est en descendant en ligne à peu près droite de Vega vers Altaïr que l'on rencontre le bel hexastre. Si l'on atteint la petite silhouette très reconnaissable de la Flèche, c'est qu'on est allé trop bas, il faut remonter quelque peu.

En voyage à Paris, au mois d'août 1990, j'ai pu acheter à la Maison de l'Astronomie, rue de Rivoli, le premier volume, consacré à l'hémisphère Nord, du sublime atlas du ciel *Uranometria 2000.0* (par Tirion, Rappaport et Lovi, publié à Richmond, Virginie, en 1989). J'y ai appris que ma petite curiosité se trouvait bel et bien dans la constellation du Renard et constituait, avec quelques étoiles voisines, le *Brocchi's cluster*, soit l'amas de Brocchi, enregistré sous le numéro Cr 399, et surnommé à cause de sa forme *the Coat Hanger*, le Porte-Manteau ou le Cintre (bien qu'il apparaisse le plus souvent avec la boucle placée en dessous de la barre).

Il m'a été beaucoup plus long de savoir pourquoi cet amas était dit de Brocchi, et qui était le Brocchi en question. Nulle part dans les bibliothèques je n'ai trouvé l'explication. J'ai voulu me renseigner auprès des éditeurs de l'atlas, mais ma lettre est restée sans réponse. Pensant la trouver auprès d'experts, je me suis inscrit pour l'année 1991-1992 à la Société Astronomique de Bordeaux, en vain. L'activité principale consistait en l'assistance à une conférence hebdomadaire, parfois passionnante, parfois au contraire très ennuyeuse, mais aucun des savants que j'ai interrogés n'a pu m'éclairer. Il y avait une petite bibliothèque spécialisée, qui ne m'a été d'aucun secours. Il m'a fallu attendre de découvrir, des années plus tard, l'usage d'internet et des moteurs de recherche, pour apprendre que le petit amas portait simplement le nom de l'astronome américain amateur Dalmero Francis Brocchi (1871-1955) qui l'avait cartographié dans les années 1920.

Et si un de ces soirs vous vous mettez à la recherche du bel hexastre, tâchez aussi de trouver, ou faites-vous indiquer, de l'autre côté du grand triangle, la jolie courbe du Dauphin, elle aussi pleine de grâce, et visible à l'œil nu.

Vendredi 4 juillet 2008. En considérant ces deux tendances dominantes de mon caractère, que sont le goût du rangement et celui de la traduction, je finis par me demander si ce ne sont pas deux versants de la même passion. En effet traduire un texte suppose en général de commencer par produire un document intermédiaire chaotique, fait d'approximations, d'hypothèses incertaines, de tâtonnements mot à mot, et il s'agit de mettre en ordre ce fatras. Traduire, c'est réorganiser, et dans les moindres détails.

Samedi 5 juillet 2008. Je regretterai toujours cette bancalerie du calendrier, avec les mois en -bre qui ne sont pas tout à fait à la place numérique indiquée par leur nom. Depuis que mars n'est plus le premier mois mais le troisième, fatalement septembre n'est plus le septième mais le neuvième et ainsi de suite. Il est curieux que seuls quatre mois soient dénommés de la sorte et que ce soient quatre mois consécutifs. Du coup la terminaison en -bre a une connotation frisquette de fin d'année. Alors en ce début de juillet, où le temps reste maussade, on pourrait bien dire qu'on est au mois de quintembre.

Lundi 7 juillet 2008. Je n'ai pas bien suivi tous les développements de l'actualité mais il me semble qu'après la libération d'Ingrid Betancourt, qui était déjà une bonne nouvelle, le bruit a couru que l'ex-otage était en parfaite santé, pour ne pas dire qu'elle pétait la forme. Or il me revient qu'il y a quelques mois les médias nous avaient appris qu'elle souffrait d'une hépatite B, ainsi que d'autres maladies graves, difficiles à soigner au fin fond des jungles pourries. Qu'en est-il finalement? J'espère que l'on n'a pas bâclé le check-up...

Mardi 8 juillet 2008. Depuis quelques années, je ne faisais plus qu'une pellicule par an, toujours des diapos, et j'ai décidé d'arrêter l'été dernier. J'ai même essayé de vendre mon reflex, à l'automne, en vain. Je passerai peut-être au numérique, ou à rien, peu importe.

Or un beau jour, ce printemps, j'ai reçu un recommandé inattendu. En l'ouvrant, j'ai compris que c'était une erreur. Un négociant en matériel photo, qui avait mon adresse, a fait une fausse manœuvre et m'a envoyé une commande destinée à un client de Strasbourg, à ce que j'ai vu sur la facture. Quant à la marchandise, c'étaient... deux pellicules de diapos. J'ai eu la tentation de les utiliser, de reprendre du service, et puis non. J'ai signalé le fait et j'ai même renvoyé le matos à mes frais (oui, je fais ce genre de truc).

Et l'autre jour, en inventoriant ma dernière pellicule, terminée il y a un an et laissée de côté depuis, je constate qu'une de mes dernières diapositives est la n° 3333. C'est une belle somme, on peut arrêter là.

Jeudi 10 juillet 2008. Quelques réflexions sur la peine de mort.

J'aurais tendance à croire qu'il est des questions philosophiques telles que celles posées par la peine de mort (est-il acceptable de l'appliquer, dans quelle mesure, dans quels cas, dans quelles conditions, etc) qui ne sont dans le fond jamais résolues et dont on peut toujours discuter. L'idéologie dominante d'aujourd'hui ne voit pas les choses ainsi et considère ce problème éthique comme réglé une fois pour toutes : la peine de mort est absolument mauvaise, il faut absolument la refuser, et maintenant que la loi française a elle-même pris ce parti, il n'est plus question d'y revenir, ni même d'en reparler. Ce que le Pouvoir interdit par sa loi, il l'anéantit aussi par ses médias et il paraît aujourd'hui impensable d'évoquer publiquement le problème, aucun débat ne l'aborde, et toute personne qui viendrait à remettre la question sur la table se verrait regarder d'un sale œil et couper le micro. Réfléchir sur la peine de mort aujourd'hui, c'est d'abord vouloir faire l'effort d'y réfléchir, rien n'y incite, tout est fait au contraire pour étouffer tout questionnement dans ce domaine, autre que : comment parvenir à ce que la peine de mort soit éradiquée des pays où elle est encore en vigueur.

Malgré ce qu'affirme la propagande abolitionniste, je ne suis pas sûr que la peine de mort ne soit pas dissuasive. Elle ne peut évidemment empêcher que le crime existe, mais je crois que plus la peine encourue est lourde, plus elle est de nature à faire réfléchir le malfaiteur. Et s'il était avéré que la sévérité ne décourage pas la malveillance, je continuerais de penser en général que le laxisme l'encourage. De toute façon, ce point me paraît secondaire dans l'évaluation éthique de la peine de mort.

On a raison de faire observer que la peine de mort est d'une extrême gravité car elle est irrémédiable, et que l'on ne peut rendre la vie à un exécuté dont on réalise après coup qu'il a été condamné par erreur. Mais cet argument reste muet dans les cas de crime prouvé et avoué, plus encore quand le criminel réclame lui-même la mort, comme il arrive. Cette extrême gravité exige donc sans doute une extrême prudence, mais pas forcément l'abolition.

Le point central, il me semble, est de savoir si la peine de mort peut être méritée ou pas. Les abolitionnistes pensent qu'elle est toujours excessive car la vie humaine est sacrée, tout homme y a droit et même les plus mauvais. Ce n'est pas mon avis. J'estime que la vie des pires ordures humaines n'a aucune valeur, que leur disparition est au contraire un bien. Je pense en particulier aux assassins et aux tortionnaires

d'enfants, ou aux auteurs d'attentats terroristes. Celui qui place une bombe dans la foule, et à cause de qui un certain nombre d'innocents vont trouver la mort, ou vivre le reste de leur vie amputés, aveugles, ou encore estropiés de diverses façons, celui-là mériterait vraiment de vivre car sa vie est sacrée? Je laisse à qui veut cette croyance, elle n'est pas la mienne.

Un autre point digne de considération est que la mort, même juste, est toujours atroce. Une âme civilisée exclut naturellement les longs supplices, et les formes de boucherie les plus odieuses, comme la guillotine. Mais même dans les formes les plus sobres, comme la fusillade ou l'injection, la mise à mort est toujours sale et repoussante.

Je ne sais pas aller plus loin, mon opinion sur ce problème tient dans cette contradiction : je trouve laid de donner la mort, sans trouver injuste qu'elle soit donnée.

Fort bien, me direz-vous, ce paradoxe est bien gentil, mais concrètement, que fait-on ? Si j'étais malicieux, je suggèrerais que l'on s'en remette au référendum, qui est une forme de démocratie plus démocratique que la représentation parlementaire, mais qui donne parfois des résultats opposés, comme on l'a vu lors de l'abolition française en 1981, votée par la majorité d'un parlement censé représenter une population en majorité favorable au maintien de la peine de mort. Les prétendus «démocrates» montraient à cette occasion comme en d'autres, que quand la démocratie ne produit pas les résultats qu'ils attendaient, ils sont prêts à s'asseoir dessus.

Vendredi 11 juillet 2008. Ce n'est peut-être pas comme ça qu'elle se présenterait, mais l'Assemblée Nationale est quand même une sorte d'aristocratie.

Samedi 12 juillet 2008. Ma sympathie pour la peinture animalière ne tient pas seulement à mon intérêt pour la zoologie, mais aussi au fait que c'est un des rares domaines de la peinture où se soit réfugiée la virtuosité, depuis qu'il est permis de barbouiller sans talent. En pensant à ça, je me demande s'il existe une formule équivalente, pour les peintres de plantes, parle-t-on de peinture plantière?

Dimanche 13 juillet 2008. Souvenir de Dominique Autié (1949-2008).

J'ai appris en retard, en juin déjà bien avancé, la mort fin mai de Dominique Autié, des suites d'une maladie foudroyante dont j'ignore la nature. J'ai retrouvé dans mes archives cinq e-mails datant de mars 2005, qui résument à peu près ce que furent nos brèves relations.

J'étais arrivé sur son site par hasard, en naviguant de lien en lien, à l'époque où je découvrais la bloguerie. Ne sachant retrouver quelques jours plus tard une page de lui que je voulais revoir, où il disait son exaspération d'avoir été

bousculé par un abruti à roulettes, je l'avais appelé à l'aide et il m'avait aimablement aiguillé. Puis j'avais exploré plus attentivement ses écrits. C'est alors que nous avons quelque peu papoté par courrier. Je lui avais signalé des coquilles repérées dans ses chroniques pourtant méticuleuses, je lui avais demandé si un certain Authier du Sud-Ouest, mentionné dans les journaux de Jacques d'A, pouvait être son parent, je l'avais averti de la difficulté de lire son intéressant *Journal de l'automne 2001 (Mais qu'est-ce qu'on va devenir?)*, divisé en plusieurs parties que l'ordre du blog disposait à l'envers, je l'avais informé de l'existence de mon propre blog. Il m'a chaque fois remercié chaleureusement pour les corrections («Cher Monsieur, vous ne me casserez JAMAIS les pieds avec ce genre de détails») et m'a détrompé au sujet d'Authier, me confiant par ailleurs être le petit-fils d'un prêtre. Il m'a promis un exemplaire d'une édition sur papier du texte de 2001 et m'a annoncé qu'il allait visiter mon blog. Et dès lors je n'en ai plus eu de nouvelles. J'ignore encore, sans doute à jamais, ce qui a pu l'épouvanter dans la rudesse de mon style ou dans celle de mes idées, au point qu'il ait soudain décidé de briser là. De mon côté, on admettra qu'il n'y avait pas besoin d'être bien susceptible pour se sentir froissé du faux bond et, le net offrant de vastes possibilités, je décidai d'aller désormais lire ailleurs que chez lui. A vrai dire il m'a récrit une fois, quelques jours seulement après cet incident, pour me renvoyer poliment, et non sans humour, un e-mail que je lui avais envoyé par erreur, destiné en fait à un copain de Sainte-Foy possédant la même initiale, auquel je m'adressais sans gêne sur un ton familier («T'étais encore fourré au café? ...»). Nous nous sommes aussi croisés froidement dans les commentaires à une note de Constantin Copronyme, au sujet de corbeaux (le 16 mars de l'an dernier). Je regrette que notre rencontre ait échoué si abruptement, mais je finis par être rodé à ce genre de déconvenue. Malgré tout je conserve de l'estime envers le personnage, et la nouvelle de sa disparition m'a attristé.

Il avait un petit côté bibliophile intégriste. Il lui fallait des cahiers cousus (que j'apprécie également, mais je possède aussi quelques volumes charmants sans cela) et du papier cristal (que j'ai du mal à supporter). Dans une de ses lettres, il avait abordé la question du coupe-papier : «je consacrerai sans doute une chronique, un jour, à cet étrange objet qui, à ma connaissance, n'est JAMAIS adapté à son usage ! d'où le vieux couteau à dessert, à pointe arrondie qui ne blesse pas le papier...» Je lui avais alors exposé la théorie que j'avais moi-même entendu formuler à la radio par un expert, et dont j'avais mille fois depuis vérifié l'exactitude : il convient, pour couper les feuilles d'un livre, d'employer un outil ni trop tranchant (comme un cutter, qui coupe si bien qu'il a tôt fait de partir en biais), ni trop peu (c'est en général le cas des coupe-papier, qui ne coupent guère mais déchirent le papier en créant des barbelures), l'instrument

idoine étant le banal canif (je me dis maintenant : qu'importe la lame pointue, si l'on prend garde ?). Autié avait acquiescé, et reparlé de son projet : «La description du bibliophile est strictement rigoureuse. Avec ce même matériau, modeste mais bien réel, j'essaierai de faire une petite chronique légère (c'est le charme du blog de pouvoir écrire sur des thèmes "incassables" dans tout autre contexte).» Grâce à l'index bien fait de son blog, on peut retrouver en effet cette chronique, parue le 14 octobre de la même année 2005, et toutes les autres.

Mercredi 16 juillet 2008. Comme à peu près chaque été ces dernières années, et pour la première fois depuis qu'il n'est plus, je tombe par hasard sur un livre de Pascal Sevrin, cette fois-ci dans une brocante la reprise en poche de *Lentement, place de l'église*, quatrième tome de son Journal. Cela porte essentiellement sur l'année 2002, occasion de noter que le chanteur a fait partie de ceux qui ont trouvé «distrayante au possible» la soirée électorale du 22 avril, lors de laquelle le candidat Jospin fut mis en échec par Jean-Marie Le Pen. Cet aveu, avec l'étalage de son goût pour les écrivains réacs, fait sans doute partie des raisons pour quoi la médiatérie l'a bien accablé et peu soutenu quand il s'est mis dans les ennuis, fin 2006, en faisant remarquer que les Africains prolifiques avaient des responsabilités dans leurs difficultés économiques. Et des raisons pour lesquelles sa mort, voilà deux mois, n'a pas fait beaucoup de bruit. Ce volume, comme ceux que j'ai déjà parcourus, est un curieux mélange de rhétorique sentimentale à laquelle je ne peux m'intéresser, et de réflexions et portraits d'une grande justesse. Je profite de l'occasion pour signaler aux amateurs de listes et de bibliographie, la «Liste des livres qui m'ont marqué» encore en ligne sur son site à la date du 21 janvier (PS – disparue depuis).

Lundi 21 juillet 2008. «Le comble de l'inélégance : avoir une signature illisible», lis-je dans l'*Opium* de Cocteau. Je suis assez d'accord, pour ce qui est des signatures sur le papier, mais je pense aussi aux tags, qui salopent les murs et les carrosseries. Ils m'agacent, en partie parce qu'ils sont illisibles, et donc insignifiants. Mais au fond, je préfère ne pas savoir ce qu'ils veulent dire. Il ne faut pas chercher à comprendre leurs auteurs, mais à les neutraliser.

Mardi 22 juillet 2008. Deux couleurs du drapeau français sont aussi des couleurs de vin : le blanc et le rouge. Le bleu complète la trilogie du drapeau, le rosé celle du vin. Ces deux dernières sont aussi les couleurs conventionnelles du sexe des nouveaux-nés. Les symboles imbriqués de la sorte associent drôlement Pinard, Famille, Patrie.

Mercredi 23 juillet 2008. Dimanche dernier, je m'étais inscrit à la brocante de Nachamps. Comme je n'en avais fait aucune l'an dernier, c'était la première à laquelle je participais depuis deux ans, et depuis que j'ai arrêté de fumer. Je dis ça parce que la brocante est un milieu popu, donc un milieu où l'on fume pas mal, ça se remarque tout de suite. Excellentes conditions : deux euros l'emplacement, bien situé, et ciel bleu avec suffisamment de nuages blancs pour que le Gros Blond ne nous assomme jamais trop longtemps. Ce ne fut pas une mauvaise journée. J'ai vendu assez de livres de poche, de cartes postales, de timbres-poste et d'autres menues babioles à quatre sous pour empocher la somme de 57,20 euros. Ce petit jeu ne me rapporte jamais grand chose mais j'y gagne toujours plus ou moins, pas seulement de l'argent. C'est une sorte de loisir para-sportif comme la pêche, une épreuve fatigante que je suis content d'avoir affrontée. Et puis j'adore jouer au marchand, je bavarde avec des inconnus et j'ai la satisfaction de me défaire de ce dont je n'ai pas besoin au profit de ceux qui en ont envie, ça n'est pas rien.

Jeudi 24 juillet 2008. L'expression «lunettes de soleil» a un drôle d'air, quand on songe que les lunettes sont de «petites lunes». Elles m'étaient nécessaires quand j'étais jeune, jusque loin dans la trentaine, sans elles j'étais pris de migraine dès qu'il y avait un peu trop de lumière. Je ne sais comment je me suis endurci en vieillissant et maintenant il est rarissime que j'éprouve le besoin de recourir aux verres teintés. Je le fais à l'occasion, plus par curiosité, c'est un petit mystère de l'esthétique. Il y a un plaisir à regarder le monde bizarrement coloré en vert, en gris, en bleu, il a donc meilleure mine quand on ne le voit pas tout à fait tel qu'il est. Sans compter qu'en tamisant le jour, lesdites lunettes donnent aussi un plus bel aspect aux nuages.

Vendredi 25 juillet 2008. Un virus papyrophile m'a repris et en mai-juin je me suis remis à produire une série de bulletins minimaux imprimés, intitulés *Discreto*. Le modèle est une photocopie recto-verso pliée en quatre pour former un opuscule de 8 pages au format A6, la dimension d'une carte postale. Pour le fun, comme on dit, sans autre ambition que le vague plaisir de manipuler ce genre de papillon, du bout des doigts. Pas de prix, pas d'abonnement, pas de pub, juste un bout de papier qu'on se passe de la main à la poche. «Discréto» est un adjectif familier à mon goût, dans sa forme et dans ce qu'il évoque. Sans accent c'est un adjectif espagnol, qui jadis voulait dire doué de discernement (c'est avantageux, n'est-ce pas). J'en ai sorti trois numéros, de moi-même, de M Ohl et de B Richard, d'autres pourraient suivre à l'automne, saison des feuilles.

Samedi 26 juillet 2008. J'espère avoir prochainement le temps de lire un livre attirant que j'ai trouvé le mois dernier dans

une brocante, et que de toute façon je n'ai plus sous la main pour le moment, l'ayant prêté, mais comme je ne déteste pas parler de ceux que je n'ai pas lus, je dirai quelques mots de celui-ci. Il s'agit de *Survivants*, la traduction française de l'ouvrage de Piers Paul Read, *Alive*, consacré à l'affaire de ces gens dont l'avion s'est écrasé dans les Andes, les rescapés ayant dû pour survivre manger leurs compagnons morts.

En attendant je lis dans Wikipedia un bon résumé des faits. L'avion se rendait de Montevideo à Santiago du Chili, transportant 45 personnes dont une équipe de rugby uruguayenne et ses accompagnateurs, plus quelques passagers qui profitaient du vol et un équipage de cinq membres. Après avoir survolé l'Argentine et fait escale à Mendoza, l'appareil s'est écrasé haut dans la cordillère, quelque part sur la frontière entre ce pays et le Chili. Plusieurs personnes sont mortes sur le coup, d'autres le lendemain, des suites de leurs blessures, d'autres ultérieurement, notamment à cause d'une avalanche qui roula sur l'épave, si bien qu'au bout des 72 jours que dura la tragédie, il n'y avait plus que 16 survivants, soit un tiers des voyageurs. Les naufragés ne disposaient que de quelques barres de chocolat, autres friandises et bouteilles de vin. La radio du bord ne leur permettait pas d'émettre des messages mais recevait les nouvelles du monde, si bien qu'ils furent informés de l'abandon des recherches au bout de huit jours, l'avion blanc couché dans la neige étant d'ailleurs à peu près introuvable. Les rescapés, qui pour tenir ont fait preuve de patience, d'ingéniosité et de ténacité, ont dû leur salut aux deux plus vigoureux d'entre eux, partis sur les versants chiliens à la recherche de secours, qu'ils parvinrent à trouver au terme d'un trek épuisant d'une dizaine de jours.

L'évocation de cette aventure fabuleuse me rappelle l'époque de mes dernières années de lycée. Je me souviens que dans l'actualité d'alors, le coup d'état militaire chilien de septembre 1973 avait été en quelque sorte encadré chronologiquement par ce fait divers strictement apolitique, survenu fin 1972, et revenu au premier plan lors de la parution du livre de Read en 1974. En outre, sur les photos que j'ai vues dans le livre et sur le net, je trouve au héros principal Fernando (Nando) Parrado, avec ses cheveux mi-longs et ses lunettes de soleil, un air de Julio Cortazar, dont l'image reste pour moi liée aux années 70.

Du peu que j'en connais, il se dégage du drame l'impression d'une affaire très chrétienne : le club de rugby s'appelait les «*Old Christians*», les voyageurs étaient d'ailleurs tous chrétiens, ils ont subsisté notamment par le vin et la chair, et le narrateur Piers Paul Read copréside lui-même une société d'écrivains catholiques britanniques. J'ignore pourquoi et comment il a échoué à cet Anglais de rédiger la relation. J'apprends qu'il est l'auteur d'une quinzaine de volumes de fiction et de quelques ouvrages documentaires, dont une étude sur l'accident de Tchernobyl et une biographie de l'acteur Alec Guinness. Son best seller

Alive : the story of the Andes survivors, a donné lieu à une adaptation filmée en 1993 et à une réédition augmentée en 2005.

Naturellement, cette histoire me fait aussi penser aux récits de naufrage de jadis, que j'ai beaucoup étudiés, et qui furent écrits tantôt par un rédacteur informé par les rescapés (en l'occurrence Read), tantôt par un survivant (comme a fait Parrado dans un témoignage publié en 2006, traduit chez Grasset : *Miracle dans les Andes*).

Lundi 28 juillet 2008. Je cherchais une bonne action à faire, l'autre matin, pour bien commencer la journée, j'ai foutu au feu un exemplaire du *Manifeste communiste*, qui traînait dans le chai. Une édition vintage, publiée par les camarades parisiens en 1944. Je ne me souviens plus si j'ai déjà réussi à lire l'ouvrage en entier. Peut-être quand j'étais jeune, il faut avoir la forme, pour supporter ces divagations de fous furieux. Auparavant je l'ai feuilleté un peu, voir si je n'y trouverais pas au moins une phrase qui me convienne, mais en vain. Il y aurait à la limite les deux octosyllabes «Parfois les ouvriers triomphent : mais c'est un triomphe éphémère.» Et je ne déteste pas certaines formules, comme quand Karl et Frédo parlent des «nations barbares ou demi-barbares» (est-ce qu'un exégète a précisé la distinction qu'ils faisaient?), ou de «la canaille des grandes villes, cette vermine passive». Ça fait quand même un peu léger, sur l'ensemble.

Mardi 29 juillet 2008. Insensible aux nouveaux génies du style Grand Porc Malade et compagnie, j'ai en revanche quelque sympathie pour les initiatives comme celle d'un certain Ridan, qui a mis en musique l'*Ulysse* de Du Bellay. J'entendais cette chanson hier matin en voiture, et par coïncidence je suis tombé hier soir sur un blog où Michael Gilleland, latiniste du Minnesota, compare des traductions anglaises du même poème. Pour compléter la coïncidence, j'apprends que Ridan est l'inversion du nom original de Nadir, et je découvre dans la foulée le site où Jim Kalb, juriste catholique et traditionaliste de Brooklyn (tout existe), arbore sa passion des anagrammes et des palindromes. Il a même composé une saynète dont toutes les répliques sont des palindromes.

Mercredi 30 juillet 2008. En tant que Charentais maritime, j'éprouve un léger complexe d'infériorité vis-à-vis des Deux-Sèvres, où les moellons des murs me semblent avoir un aspect plus parfait, plus précis, et être alignés de façon plus rectiligne. Cela tient peut-être simplement à un type de calcaire plus facile à travailler, en tout cas cela me frappe dès que je franchis la frontière de ce territoire tout proche, qui commence juste derrière Villeneuve-la-Comtesse, à deux ou trois kilomètres de chez moi. «Un département à découvrir», annonce un panneau sur le bord de la nationale 150, et en effet je n'en finis pas. J'étais monté à Niort, hier après-

midi, pour me faire une tournée des excellentes jardinerie et bricoleries que l'on trouve au long de la route de La Rochelle : Mr Bricolage (six planches rainurées), Réseau Pro (deux parpaings et un rouleau de géotextile), Jardiland (un panier à nénuphars, un boîte de granulés pour les poissons, cinq poteaux), Gamm Vert (un pot de daphnies, les poissons ne pourront pas se plaindre, et un pied de persil). Je dois être encore sous l'effet euphorisant des antibiotiques pris pour mon angine de la semaine dernière, ça me donne l'énergie de terminer divers petits travaux dans le jardin. Comme le dernier magasin était situé assez loin en dehors de la ville, je n'ai pas voulu revenir en arrière pour retrouver ma route et j'ai coupé à travers la campagne. Songeant que la conduite risque d'être bientôt un luxe inaccessible, je savourais d'autant mon plaisir à musarder à 40 à l'heure sur les petites départementales désertes, bordées de frênes et de saules. Cela m'a valu de traverser le village de Saint-Symphorien (enfin, un des 25 villages de France portant ce nom, d'après Michelin), où je n'étais jamais passé. Aubaine, la vieille église était ouverte, et précédée d'arbres sous lesquels j'ai pu me garer à l'ombre. C'était intéressant, la verrerie variée, les huit vitraux datant d'entre 1891 (l'omniprésent Dagrant) et les années 1950. C'est une des rares églises à être elle-même représentée sur un de ses vitraux. Il y a un des plus délicats chemins de croix que j'aie vu, fait de petites sculptures en bois détourées, les chiffres des stations étant eux-mêmes d'encore plus petites sculptures en bois détourées. Ces œuvres doivent être assez récentes car en partant j'ai vu que l'ancien chemin de croix en médiocres panneaux de plâtre était encore stocké par terre dans un coin. Et quelle paix, Seigneur, personne dedans, ni même dehors, il y a quand même des moments comme ça.

Jeudi 31 juillet 2008. Films vus en juillet (des films d'une collection de lauréats de Cannes, sélectionnés par *Téléblabla*):

* de Bob Fosse, *Que le spectacle commence* (*All that jazz*, 1979). C'est amusant, quand on sait comment les mœurs ont tourné depuis, de voir le chorégraphe avec sans cesse la clope au bec pour diriger ses danseurs. Amusant aussi de constater que Roy Scheider ne fait visiblement que jouer le fumeur sans en être, car a aucun moment on ne le voit aspirer ni souffler de la fumée. A part ça, grand ennui, j'ai arrêté au bout de 40 mn (soit un tiers du film). D.

* de Steven Soderbergh, *Sexe, mensonges et vidéo* (1989). Une histoire de cul assez simple, avec de jeunes acteurs en bonne santé, dont celui qui joue le rôle de l'ami en visite donne au film la meilleure part de son charme, avec son air de doux dingue. Ensemble plutôt joli et distrayant. C.

* de Mike Leigh, *Secrets et mensonges* (*Secrets & lies*, 1996). C'est l'histoire d'une fille abandonnée qui retrouve sa mère à Londres. Il y a un côté humaniste agaçant, genre «La joie des

«races», du fait que la fille revenue est une métisse de Noir. Pendant un moment, j'ai cru que j'allais m'ennuyer, puis ça devient très prenant. L'acteur jouant l'oncle (Timothy Spall) et plus encore l'actrice jouant la mère (Brenda Blethyn) sont remarquables. B.

* d'Abbas Kiarostami, *Le goût de la cerise (Taste of Sherry, 1997)*. Film d'auteur. Un Iranien tourne en voiture dans les faubourgs de Téhéran à la recherche de quelqu'un qui l'aide à se suicider. Il rencontre successivement un soldat kurde, un séminariste afghan et un employé de musée turc. Cette fable minimaliste a sans doute un sens qui m'échappe. Il reste un récit agréablement dépouillé, et les quatre acteurs principaux ont tous des têtes sympathiques. B.

* de Lars von Trier, *Dancer in the dark (2000)*. Tragédie culturelle de gauche, invraisemblable et lacrymale, où l'héroïne (la chanteuse Björk, également auteur de la musique) est une jeune ouvrière oligophrène qui a fui la Tchécoslovaquie pour les USA mais préfère le communisme, devient progressivement aveugle, est fan de comédie musicale, et fait tout pour se laisser accuser d'un crime crapuleux. Le principal salaud de l'histoire est un flic, comme par hasard. Elle est mimi, la Björkette, avec sa petite frimousse, tellement juvénile qu'elle a l'air d'être la sœur, plutôt que la mère de son lardon. La Catherine Deneuve en ouvrière, par contre, ça me fait un pincement, comme toujours quand on voit ces grands acteurs bourgeois qui jouent aux ouvriers en faisant des mines, avec un foulard à la con sur la tête. Bon, ça prouve au moins qu'ils ont de la bonne volonté. Mais le film est divertissant, avec de belles images, et à mon grand étonnement, j'ai supporté la plupart des scènes chantées-dansées. C.

Vendredi 1 août 2008. Le tam-tam est-il l'instrument de musique le plus con du monde? A priori, j'aurais plutôt tendance à répondre par l'affirmative, mais après tout qui sait, le monde est tellement plein de mystère.

Samedi 2 août 2008. Jacques n'a pas aimé la façon dont Bruno avait débroussaillé, en laissant une grande houle d'herbes entortillées: «O l'est tout rollé.» Il ne faut pas laisser le désordre s'installer dans le jardin, sans quoi «o défait toute une maison». Lui-même est revenu avec sa tondeuse, a tout mis à ras. «Comme ça, o s'ra prop.»

Lundi 4 août 2008. Il n'y a plus aucun magasin dans La Croix depuis des dizaines d'années, et pour en trouver il faut aller soit à Villeneuve-la-Comtesse, 2 km au Nord, soit à Loulay, 4 km au sud. Ainsi placés de part et d'autre de mon village, ces deux voisins l'encadrent comme deux figures tutélaires vers lesquelles on se tourne en cas de besoin, et l'on hésite parfois à prendre une direction ou l'autre. Loulay se situe donc deux fois plus loin mais c'est un bourg plus important,

c'est d'ailleurs le chef-lieu du canton, il y a deux fois plus de magasins qu'à Villeneuve, et un marché hebdomadaire. Dans les moments favorables, on se rend à Villeneuve en vélo, Loulay demande la voiture. L'opposition entre Villeneuve la nordique et Loulay la méridionale est renforcée par leurs dispositions contraires : toutes deux sont traversées par la même route nationale, mais la première s'étend principalement à l'Ouest de cet axe, la seconde à l'Est. Le dynamisme commercial de Loulay et son statut administratif m'ont longtemps donné l'impression que c'était une commune bien plus peuplée que Villeneuve. Je viens de découvrir en me renseignant qu'il n'en était rien, Loulay comptant 759 habitants, soit à peine 40 de plus que Villeneuve. La différence entre leurs deux églises est donc moins paradoxale qu'il ne me paraissait jusqu'alors. En effet l'opulente Loulay n'est dotée que d'une chétive église du XIXe siècle qui ne paie pas de mine, fourrée en contrebas dans un coin à l'écart. Celle de l'austère Villeneuve au contraire est une robuste construction médiévale, couronnée d'un large clocher central, et s'étale majestueusement sur tout un côté de la place Charles de Gaulle. Il se dégage de sa masse trapue, laissée intacte par les guerres civiles, une impression de plénitude. Son ambiance intérieure est également sereine et j'aime aller m'y recueillir, elle est presque toujours ouverte. La décoration est très simple, sans ostentation et quasi sans trace de mauvais goût, pour l'essentiel un chemin de croix fait de bas-reliefs taillés dans de petites planches carrées, une Vierge à l'Enfant sculptée dans un morceau de tronc d'arbre. Je compte dans le charme du lieu les petites taches de moisissure verte qui apparaissent sur la chaux blanche entre les pierres, au bas des murs.

Mardi 5 août 2008. J'ai regardé chez Google des photos de la «clôture de sécurité» que les Israéliens construisent le long de la Cisjordanie. En fait une muraille en blocs de béton énormes, plusieurs mètres de haut, c'est impressionnant, et d'ailleurs intéressant, ça me donne des idées. Je remplacerais bien les murets de mon jardin par ce genre de rempart. Tout ce qui peut renforcer l'apartheid entre moi et le monde extérieur m'est sympathique, il faudrait que je me fasse faire un devis. Je blague, mais dans le fond tout ça n'est pas bien encourageant. Enfin je garde espoir, pour la solution des conflits du Proche-Orient, je suis sûr que tout va s'arranger, d'ici 4 ou 5000 ans.

Mercredi 6 août 2008. Ce que j'ai trouvé (En réponse à Bruno Richard).

J'ai trouvé un billet de 100 francs une fois sur une pelouse, dans un jardin public me semble-t-il.

J'ai trouvé un billet de 20 euros dans le caniveau heureusement sec de la rue de Suzon, en juin.

J'ai trouvé un beau stylo noir avec une bague dorée sur un

trottoir, et un stylo doré mince mais lourd a une caisse de supermarché, excellents stylos que j'ai beaucoup aimés pendant des années, puis je les ai perdus à mon tour.

Dans mon bois j'ai trouvé une fois de petits œufs ronds blancs à peine plus gros que des grains de semoule, et une autre fois une belle crotte sèche, comme un suppositoire avec deux bouts pointus, des années après j'ai appris que c'étaient des œufs d'escargot et une crotte de ragondin.

Au bord d'une route j'ai trouvé une canne légère et ferme avec le bout ferré pointu, je l'ai toujours dans ma voiture.

J'ai trouvé une petite écharpe jaune en tricot, que j'ai longtemps portée, était-ce à la fac ou encore au lycée ?

J'ai trouvé un oiseau mort bizarre au bout du campus, je n'ai jamais su ce que c'était, un engoulevent, un torcol ?

J'ai trouvé un oiseau mort bizarre au bord d'une rue à Villeneuve, il m'a fallu plusieurs jours pour réaliser que ça devait être une marouette, si je me rappelle bien.

J'ai trouvé comme un petit pion d'échec à tête de cheval, en bois, dans un trou du mur de mon hangar.

A la cave quand j'étais rue Sainte-Cathe j'ai trouvé une petite plaque photographique négative en verre. Un jour j'en ai fait faire un tirage sur papier chez un artisan, ça représentait un homme assis sur une chaise devant le tronc d'un arbre, les côtés de l'image étaient flous.

Ce sont les douze premières trouvailles qui me reviennent en mémoire, il y en aurait d'autres.

Samedi 9 août 2008. Mon jardin de La Croix s'étend à l'Est de la maison. Il est coupé en deux par une haie. J'ai pris l'habitude d'appeler la partie touchant la maison «le jardin de devant», et l'autre «le jardin du fond». Il me semble que du temps de mes grands-parents, pour la partie du fond, on disait «le jardin potager». En effet ce secteur était voué aux cultures alimentaires, surtout des légumes, probablement un prunier, et je crois me rappeler qu'il y a eu un rang de petits poiriers. Dans la partie de devant, au contraire, on ne faisait pousser que des fleurs et arbustes d'agrément. Moi-même je n'ai guère le talent, ni seulement le temps de m'occuper de légumes, n'étant pas assez souvent ici, et je n'ai pas le goût de séparer les plantes utiles et les décoratives. J'aurais même plutôt le goût de les mélanger, si bien que la distinction entre mes «deux» jardins est moins fonctionnelle que simplement topographique.

En discutant avec Jacques, l'autre jour, j'ai remarqué qu'il disait «dans le jardin» pour désigner à l'évidence la partie du fond. Ah. Comme il n'a pas trop le genre philologique, je n'ai pas osé lui poser la question mais je me suis demandé comment il désignerait la partie de devant. Peut-être la cour, tout simplement. Il est vrai que c'est en quelque sorte la partie centrale de la propriété, et celle par où accèdent piétons et voitures, par le portail ou le portillon. (Je lis dans l'encyclopédie qu'au théâtre le côté

jardin, vu du public, est à gauche de la scène, le côté cour à droite. De sorte que si mon double jardin-cour était une scène de théâtre, placé comme il est, le public serait le village et l'arrière les champs.) Je n'ai pas posé la question et Dieu sait ce que Jacques aurait dit. A un moment on s'est trouvé à parler de la bouillie bordelaise et je lui ai demandé quand est-ce qu'il fallait en mettre. «Ah ben, quand o l'est le moment.» Est-ce à cause de mon air sidéré, qu'il a ajouté : «I te l'dirai, moi, quand o sra l'moment.»

Dimanche 10 août 2008. Heureux les jours où je suis trop occupé à d'autres activités pour avoir le temps d'écrire, ou au contraire assez paisible pour ne pas en éprouver le besoin, et où a fortiori je n'écris pas de conneries.

Lundi 11 août 2008. Le «roman con, nul et chiant de Costes», dit Costes lui-même de et dans (page 131) son roman *Un bunker en banlieue*, paru ce printemps. Du coup on comprend mieux pourquoi quarante éditeurs, paraît-il, l'auraient refusé, avant qu'Eretic ne se dévoue pour le publier. Car il est vrai que l'histoire, bien dans la manière costésienne, soit pleine à ras bord de sang, de sperme, de pisse et de caca, n'est pas d'une réception facile. L'ouvrage se présente à la façon d'un journal s'étendant sur une semaine, du 8 au 14 septembre, durant laquelle un certain Jean-Louis, petit blanc de cinquante ans, craque, mure avec des parpaings la fenêtre de sa piaule de la cité Lénine, et part en guerre contre les «waffen-racailles», l'Assedic, la municipalité communiste et le reste du monde.

On peut trouver lassantes les provocations de cette narration d'un mauvais goût systématique et délibéré. On peut aussi s'amuser des bons mots semés par le romancier, de ses «Vade retro, salope», de ses «Bunker, sweet bunker», de ses réflexions méchantes sur les filles («Tu les chasses par la porte, elles reviennent par le net»). Il y a du Don Quichotte, ou faudrait-il dire du Don Quichie, dans le combat contre la corruption du protagoniste, dont le chat est le Sancho, et dont les cris de guerre sont Rwanda! et Saint-Denis Montjoie! Et il faut avouer que dans le contexte si bien-pensant d'aujourd'hui, c'est à dire si fliqué, la misogynie, la xénophobie, la misanthropie générale de l'auteur, ont quelque chose de rafraîchissant. Voilà quand même un grincheux grinçant de première catégorie, pas avare de satire sociale, raillant ici la «pirogue de sans-papiers qui fait la manche avant même d'avoir accosté», bousculant ailleurs l'*Internationale* ainsi reprise : «C'est la lutte finale, branlons-nous et demain, la matière fécale sera le genre humain.»

Il ne m'a pas échappé qu'un des points sur lesquels Costes exerce sa verve critique est précisément la bloguerie : «L'internet, tout ça, c'est de la merde ! Ils nous font croire qu'on est libres. Libres comme des poissons dans l'aquarium,

oui ! On fait des bulles et on appelle ça *liberté d'expression* ! On se branle contre la vitre, et ils comptent le fric en ricanant de notre connerie. C'est pas la gloire sur un blog qui va m'apporter le pouvoir. *Moi, je suis star sur mon site... Moi, je dis ce que je pense sur mon blog...* Bande de pauvres mythos ! Un mot de trop, et le Big Boss avec la Big Bombe, il le coupe ton blog. Quand il veut, le bel aquarium frétilant devient une flaque puante de nuoc-mam. Branleurs des blogs, stars de Youtube, copains crétins de Myspace...» Hm, du coup je m'interroge. N'ai-je donc tant bloqué que pour cette infamie ? Trop tard, «y a pas de touche rewind dans le film de la vie.»

Jeudi 14 août 2008. En 1989, quatre ans avant sa mort, Jean Cau avait fait une tentative unique et malheureuse d'admission à l'Académie française. Il a raconté cette expérience dans un texte d'une petite centaine de pages, *Le candidat*, récemment paru chez Xenia. Je viens de le lire, c'est très drôle du début à la fin, et très instructif par la série de portraits que l'on y trouve. Du coup je comprends mieux l'élection ce printemps de Jean-Loup Dabadie, en apprenant qu'il était déjà candidat en même temps, voilà presque vingt ans, il a donc au moins le mérite de la ténacité.

Samedi 16 août 2008. Lisant de la documentation sur le linguiste et polémiste Noam Chomsky, lequel aura quatre-vingts ans à la fin de l'année, je me dis que peu de ses idées m'intéressent ou me convainquent, mise à part sa prise de position très critiquée sur le révisionnisme historique. Il a estimé que Robert Faurisson avait le droit de mener ses recherches et de publier ses conclusions, quelque déplaisantes ou peu convaincantes qu'elles puissent paraître. Il a également fait observer que défendre le droit à l'expression d'idées ne signifie pas que l'on défend ces idées. Je trouve cela juste.

Dimanche 17 août 2008. Quand on m'a prêté *Nous sommes tous comédiens*, de Michel Balfort, j'ai d'abord pensé que j'allais me contenter de feuilleter, pour en prendre vaguement connaissance, ce livre paru au Lérot en 1981. Et puis ça m'a tellement plu, que je m'en suis délecté phrase après phrase sans en perdre une miette. C'est un recueil de souvenirs dans lequel l'auteur évoque les artistes qu'il a fréquentés dans le Montmartre de la Belle Epoque. On voit ainsi défiler des gens comme Sarah Bernhardt, Mounet-Sully, Maeterlinck, Copeau, Dullin, Jouvet, Léautaud, Apollinaire etc. Dans les pages touchant Max Jacob, je relève cette phrase au calibre alexandrin : «Notre longue amitié ne connut jamais d'ombre.» Non seulement les anecdotes sont savoureuses, mais racontées sur un ton intelligent, posé, en petits paragraphes calmement séparés d'une ligne blanche. Pas de doute, un bon livre.

(Michel Balfort, alias Roger Karl, alias Roger Trouvé, 1882-1984!)

Vendredi 22 août 2008.

Le temps passe.

Le temps pète.

Le temps pisse.

Le temps pond.

Le temps pue.

Samedi 23 août 2008. Victime de l'immigration sauvage, je suis confronté au voisinage ingrat d'une colonie de Grands-Bretons. Ces gens ne sont pas foncièrement mauvais, mais démontrent à l'occasion, notamment quand ils reçoivent, qu'ils n'ont qu'une idée très approximative de la bienséance : stationnement envahissant, éclats de rire tonitruants, etc. Songeant à leur enseigner quelques rudiments de civilisation, je réfléchis à la meilleure façon de tourner quelques phrases édifiantes, dans leur dialecte. A cette occasion, je réalise qu'il n'est pas facile de traduire en anglais la notion de «sans-gêne». Tout s'explique, me dis-je, ce qui manque à leur langue manque aussi à leurs mœurs, ou réciproquement. Peut-être finirai-je par découvrir quelque périphrase assez éloquente, sans quoi il faudra me contenter de prêcher par l'exemple.

Dimanche 24 août 2008. Je signale à mes nombreux admirateurs la parution dans le dernier numéro de la revue *Plein Chant*, qui vient de me parvenir, d'un article assez favorable et en tout cas très attentif de Pierre Ziegelmeier, touchant mes écrits et publications de ces vingt dernières années. (*Plein Chant* n° 83-84, "Choses graves et moins graves", printemps-été 2008, pages 196-200.)

Lundi 25 août 2008. Je ne sais pas qui sera le prochain président des Etats-Unis, mais ce qui me paraît certain, c'est que si le score devait être proportionnel à l'attention que les journalistes français accordent aux candidats, Obama serait élu avec environ 95 % des voix, contre 5 % à McCain.

Mardi 26 août 2008. Un copain me donnait du Fulub, l'autre jour, dans une lettre (oui, figurez-vous, j'ai un copain dandy qui m'écrit encore des vraies lettres en papier, il est maintenant à peu près le seul et je lui répons de même, c'est un luxe qui nous convient). J'ajoute cette forme bretonne à ma collection mentale de variations sur mon prénom, je ne m'en lasse pas. Et ça me rappelle mon père m'appelant Filim, dans de rares moments de bonne humeur, Seigneur, que ceci est loin.

Mercredi 27 août 2008. Je m'aperçois que si l'on range les quatre points cardinaux dans l'ordre alphabétique de leur nom français (Est, Nord, Ouest, Sud, qui est probablement le même dans les autres langues romanes), on obtient un tour d'horizon

continu, qui s'opère dans le sens inverse des aiguilles de l'horloge. (J'observe accessoirement que les initiales forment le joli nom d'Enos, qui a quelques significations obscures, mais probablement sans rapport).

Vendredi 29 août 2008. Nul n'est sis par ici, tous sont établis plus ou moins loin, dans le Cher, dans la Nièvre, dans le Val-de-Marne et jusqu'en Amérique. Et pourtant, s'ils s'appellent comme ça, je suppose que les Charenton sont les petits de la Charente...

Samedi 30 août 2008. ANIMALERIES DE CET ETE.

Je suis tombé deux fois sur un hérisson, des soirs de juin, dans le jardin. Je ne l'ai plus revu après que l'herbe eut été coupée.

Comme il a peu plu et qu'il n'a pas fait très chaud, je n'ai pas beaucoup arrosé, je n'ai donc pas épuisé mes réserves d'eau récupérée pendant l'hiver, occasion que j'attends d'ordinaire pour changer celle du bassin, car je peux ainsi remplir mes bidons et tonneaux avec sa vieille eau. Mais l'été n'ayant pas été assez estival, je n'ai encore pas vidé le bassin cette année, ça doit maintenant faire deux ou trois ans, ni procédé à l'inventaire de la poiscaille rendu alors possible, pour savoir combien ils sont, et décider lesquels je garde ici ou remets dans une rivière. La situation semble être la suivante : le plus grand poisson est la seule carpe, une carpe koï bariolée orange et noir d'au moins 25 cm de long, il y a six poissons «rouges» (dont deux vraiment rouges, trois jaunes et un noir), une douzaine de poissons gris de dix centimètres de long (qui doivent être d'anciens alevins de poissons rouges ayant repris leur teinte naturelle), et un nombre indéterminé, peut-être une vingtaine de gambusies péchées en juillet dans un canal à côté de Saint-Savinien (les femelles font peut-être 4 cm de long, les mâles la moitié, leurs petits sont vraiment minuscules).

J'ai sauvé in extremis la vie de deux des poissons, qui avaient sauté hors du bassin et que j'ai retrouvés sur la pelouse alors que je sortais par hasard dans le jardin quelques secondes ou minutes après. Le premier, un matin de juin, était le plus grand des poissons rouges, il doit faire dans les 15 à 20 cm, il ne bougeait déjà plus, et il n'a réapparu à la surface que de longues minutes après que je l'eus remis à l'eau. Il a l'air vieux, ce doit être le doyen du banc et je pense qu'il est maintenant aveugle, il vient manger quand il sent que tous les autres sont agités parce que je distribue, mais il gobe au hasard ce qui se présente devant lui et passe à côté de parcelles d'aliments qu'il ne voit évidemment pas. L'autre rescapé fut la carpe koï, plus tard dans l'été. Elle gigotait encore mollement dans l'herbe, la chatte Foxy était assise à côté et regardait ce spectacle qui la fascinait.

Ce bassin sert d'abreuvoir et de baignoire aux oiseaux.

Les merles y viennent en groupe, le matin et le soir, parfois six ou sept en même temps, je suppose que c'est une famille, la plupart sont des merleaux aux plumes encore brun roux. Les tourterelles du quartier aussi, font une descente de temps en temps, depuis le perchoir des fils électriques. Plusieurs fois j'ai vu, à la place des tourterelles turques habituelles, une tourterelle des bois, au plumage plus sombre et ocellé, et au cou orné de petites griffures noires au lieu d'un collier. Dans les moments de chance, j'examine ce petit monde à la jumelle, depuis ma table à manger.

Un matin Foxy a failli me faire gerber mon café en arrivant avec dans la gueule pire qu'un chardonneret mort, un chardonneret moribond, qui avait encore des soubresauts. Rien de tel que le spectacle de la nature, pour s'en déguster. Ou pour réfléchir, au moins.

Lundi 8 septembre 2008. UN OUTSIDER A SURVEILLER. Bien qu'il ait émigré au Canada en 1973, l'écrivain Crad Kilodney, né à New York en 1948, a conservé la nationalité américaine. C'est donc de plein droit qu'il s'était présenté à l'élection présidentielle des USA en l'an 2000, et qu'il s'y représente en 2008, conforté par la certitude qu'il n'y a dans son passé «rien de particulièrement répréhensible sur quoi l'on puisse encore trouver des preuves». «L'Amérique a besoin d'un fils de pute comme moi à la Maison Blanche», affirme-t-il avec le franc-parler qui le caractérise. Il est impossible de révéler ici toute sa plateforme électorale mais on pourra la consulter sur son site, où l'on trouvera le détail des mesures de bon sens qu'il préconise, comme de retenir la beauté physique individuelle pour seul critère raisonnable de l'immigration. Si l'on compare son programme de 2008 avec celui de l'an 2000, on remarquera que cette suggestion y figurait déjà, de même que la décision de renoncer à toute aide financière au Tiers-Monde, inutile puisque l'argent est toujours détourné par des mains malhonnêtes. Le programme de 2000 contenait en outre cette option, qui semble maintenant écartée : «Tout pays qui continue de croupir dans la misère après des décennies d'aide étrangère a évidemment besoin d'être mieux gouverné, et sera invité à devenir colonie américaine». L'on pourra regretter également la disparition de certains autres points, touchant notamment l'éducation («Tout étudiant incapable de prouver qu'il sait lire et écrire sera fusillé») ou encore les sans-abris : «Les gens de gauche se verront offrir un crédit d'impôt pour héberger chez eux un sdf pendant un an. Inévitablement, l'un des deux finira par trucider l'autre, ce qui sera tout bénéfice.»

Jeudi 11 septembre 2008. On me prie de dévoiler six trucs et cela me rappelle une chaîne déjà passée quand était-ce, l'an dernier peut-être. Si l'on accepte de répondre à ce genre de question, il ne faut pas trop attendre.

1. Je publie certaines notes de ce blog le jour même où j'en ai l'idée, d'autres me traînent dans la tête pendant des années avant que je les saisisse et que je les fixe. La plupart mûrissent quelques jours ou quelques semaines dans un fichier d'ordi que j'avais baptisé «arial» pour me souvenir que cette police passe bien à l'écran, et qui a gardé le nom jusqu'aujourd'hui.
 2. Je n'arrive jamais à me souvenir que j'ai du sang A négatif, il faut que je regarde une carte dans mon portefeuille pour le vérifier.
 3. Par contre j'ai l'impression que je n'arriverai jamais à oublier que j'ai passé le permis de conduire le 4 novembre 1976 et que c'était un jeudi. J'avais fait ma première rentrée d'étudiant en langues le mardi précédent et je tenais pour mauvais présage de devoir m'absenter déjà. Finalement tout s'est bien passé.
 4. J'ai écrit au moins un article sous le pseudonyme de Jérôme Daunis.
 5. Le mois dernier j'ai passé un compromis pour acheter quatre parcelles de bois au nord de mon village et je saurai le mois prochain si rien ne s'y oppose. En attendant cela nourrit mes inquiétudes.
 6. J'ai passé l'été à me prendre le chou pour décider si j'allais rempiler à mon boulot sympathique et minable, ou si je me foutais enfin au RMI à La Croix, peinard à m'occuper de mes arbres et de mes papiers. Finalement, par prudence ou lâcheté je suis revenu bosser en ville, où je n'ai plus de crèche, j'en cherche une «proximité campus», si vous avez des plans.
- Bon, voyons voir à qui repasser la patate...

Lundi 15 septembre 2008. Ces jours-ci ont fleuri un peu partout en ville des affiches de belle taille où se lit en grosses lettres cette affirmation passionnante: «Le Conseil Général de la Gironde donne du ressort aux jeunes», suivie de quelques paroles incantatoires (Culture, Initiative, Grigri, etc). L'affiche est en outre illustrée de la photo d'une jeune personne en train de bondir, montrant par là quelque entrain, à défaut d'avoir de l'allure. Et comme si la conception, la réalisation et l'affichage de cet in-plano ne coûtait déjà pas assez cher, j'imagine, on en a produit différents modèles. A qui, à quoi cela sert-il, sinon à engraisser les gros malins qui se sont fait attribuer la tâche de concevoir, de réaliser et d'afficher cette bouse graphique ostensible ? Je ne vois pas. Je pense en revanche que ce serait un bon petit progrès, si dans ces cas la loi obligeait l'annonceur à mentionner, ne fût-ce que sur une discrète ligne marginale, quelque chose comme : «Chers contribuables, soyez informés que la somme de X milliers, millions ou milliasses, prélevée sur vos impôts, a été claquée pour la production de ce chef d'œuvre particulièrement utile.» Il ne serait pas nécessaire d'ajouter

«Et si vous n'êtes pas heureux, allez vous foutre», puisque naturellement cela va de soi.

Mardi 16 septembre 2008. Je ne peux réécouter un disque de Léo Ferré sans être agacé de-ci de-là par telle pointe de gauchisme haineux, tel accès de surréalisme fumeux, et pourtant j'aime toujours l'entendre. C'était tout de même un artiste assez inspiré, tout en restant loin d'atteindre la perfection formelle d'un Brassens. Et puis il m'est resté familier, je l'ai tellement écouté, autrefois, il me rappelle ma jeunesse enthousiaste et ce qui allait avec. Mais surtout, quoi qu'il chante, je crois que j'admire d'abord sa belle voix puissante et subtile, tour à tour âpre et veloutée. Je me suis souvent dit que j'aurais aimé l'entendre lire, par exemple du Céline.

Ecrivant ces lignes, il me revient tout à coup ce souvenir peu commun (pour moi), que Ferré est un des très rares artistes que j'aie vu sur scène. Surmontant ma phobie des spectacles publics, j'étais allé assister à un récital qu'il donnait à Mérignac, me semble-t-il, au tout début des années 80. Je m'y étais rendu avec un copain pédé mais fan de Léo lui aussi, Jean-Jacques, qu'hélas le sida devait emporter quelques années plus tard.

Mercredi 17 septembre 2008. J'ai lu dans une réédition en poche (Points) assortie d'une postface de 2003, un recueil de chroniques d'abord paru en 1999, *Jours tranquilles à Belleville*, de Thierry Jonquet. Celui-ci y présente différents aspects de la vie publique dans ce quartier de Paris où il réside, principalement la vie des rues, marquée par une présence étrangère massive et croissante. Dans le climat idéologique actuel, faisant qu'il est pratiquement interdit, et en tout cas extrêmement périlleux, de trouver dans l'immigration autre chose que des sujets d'extase, les reportages de Jonquet détonnent par la relative hardiesse de l'auteur, qui a simplement l'honnêteté de décrire les désastres dont il est témoin. Tout n'est d'ailleurs pas déplorable à ses yeux, et sous bien des aspects le spectacle de cette population cosmopolite et pittoresque éveille sa sympathie. Le bât blesse naturellement, pour les bien-pensants, dès qu'il s'agit de relater aussi les aspects fâcheux, comme la saleté et l'insécurité que font régner diverses catégories de trafiquants et de bons à rien. Jonquet a beau brandir plusieurs certificats d'humanisme, comme ses attaches gauchistes, son mariage avec une dame juive, et sa terreur du péril fasciste, cela n'a pas suffi à empêcher quelques chiens de garde humanistes de lui aboyer après, comme il le déplore dans sa préface, et l'on trouve encore sur le net, sans chercher beaucoup, des attaques d'une grande bassesse contre lui. Pensez donc : il raconte ingénument comment il a dénoncé à la police un cinglé qui balançait des seringues vérolées dans le jardin d'enfants, il confie les

bouffées de haine que lui inspirent les crétins qui s'amuse à terroriser les passants avec leurs chiens dangereux, il analyse le ressentiment des jeunes Africains vis-à-vis des Asiatiques plus habiles qu'eux à s'intégrer, etc. Simples propos de bon sens, mais que d'aucuns ne peuvent lire sans s'étrangler. Moi-même, j'y arrive, mais j'ai l'esprit si mal tourné.

Jeudi 18 septembre 2008. Le petit livre de Jacobo Machover sur *La face cachée du Che*, paru l'an dernier chez Buchet/Chastel, fait honnêtement le tour des aspects les plus regrettables de l'action et de la pensée d'Ernesto Guevara, le révolutionnaire qui rêvait d'une société «où il n'y avait pas de place pour les hésitants ni pour les opposants», ce qu'est à peu près devenu Cuba, où un roi communiste sévit depuis un demi-siècle. Je découvre que figurait dans cet ouvrage, aux pages 185-186, une bonne part de la lettre ouverte de Paquito D'Rivera à Carlos Santana, dont j'ai donné en mars la traduction complète dans ma *Lettre documentaire* 421.

Lundi 22 septembre 2008. De passage chez Mollat l'autre jour, j'ai acheté deux catalogues consacrés à deux artistes bordelais, un vivant et un mort, Detot et Chaval. Publiés par Le Festin pour des institutions différentes, les deux ouvrages ont le même format 18 x 24 cm et la même facture soignée, rappelant la collection populaire de chez Taschen, mais en plus cher. Les deux livres présentent des reproductions de qualité, mais accordent au portrait des artistes un traitement différent, remarqué-je, Detot apparaissant dans une dizaine de photos sur moins de 50 pages, Chaval dans une seule sur presque le triple.

Je me souviens que j'avais rencontré le taciturne Luc Detot quelquefois, dans la fin des années 80 ou le début des années 90, parce que nous avions des amis communs, et qu'alors je sortais plus souvent. L'étude rédigée par Dominique Dussol (*Luc Detot : l'image à l'épreuve*) a été éditée à l'occasion d'une exposition qui s'est tenue cette année à Mérignac et que je n'ai pu visiter. Je retrouve au fil des pages des images provenant de séries que j'avais déjà vues à l'époque. J'en découvre aussi dont j'ignorais tout. Les plus frappantes sont une série de portraits réalisés à la mine de plomb dans la seconde moitié des années 90, dont un orne la couverture. Ces dessins de grand format, rarement moins d'un mètre carré, calqués sur des projections photographiques, frappent évidemment par leur maîtrise technique, mais aussi par leur sujet bizarre, ce sont tous des visages crispés aux yeux fermés. C'est une trouvaille thématique assez efficace, la crispation des traits induisant naturellement quelque tension chez le spectateur, tandis que les paupières fermement closes lui présentent une attitude exactement inverse à la sienne, en traduisant un violent désir de ne pas voir. Le paradoxe visuel se complète du fait que ces personnages sans regard sont ainsi

rendus plus énigmatiques par l'absence de l'élément habituellement le plus expressif du visage.

Acheter le catalogue de l'exposition *Chaval : humour libre* me rappelait et me consolait d'un méchant souvenir vieux de trente ans. Je possédais alors deux volumes jumeaux de dessins du maître, parus en livre de poche et intitulés *L'homme* et *L'animal*, ou quelque chose du genre. Une copine les avait emportés un après-midi à la plage et me les avait rendus scrupuleusement mais tout gondolés, remplis de sable et bons à jeter. Ce livre tout frais les remplace honnêtement. J'y trouve quelques imperfections, comme d'annoncer page 115 une «biographie» qui brille par son absence, mais c'est dans l'ensemble un bon ouvrage, agréable et charnu, abondamment illustré. On y désigne sobrement l'art de Chaval comme «humour graphique absurde». On signale qu'Ivan Le Louarn, qui n'avait pas encore adopté son pseudonyme, aurait publié sous l'Occupation des caricatures qui ne seraient «pas à la gloire du dessinateur», mais comme on a bien pris soin de m'en épargner la vue, en ne les montrant ni dans le catalogue, ni dans l'expo, je ne suis pas en mesure de confirmer à quel point elles sont «ignobles». Examinant une à une les œuvres reproduites, je constate leur inégalité d'inspiration, c'est fatal, certaines sont d'une potacherie un peu trop légère, mais on aime un auteur pour ce qu'il a de meilleur, pour ce qui nous rend indulgent envers ce qui est moins bon. Je m'aperçois que je ne raffole pas non plus de certains dessins à caractère plus «métaphysique» comme la série des «oiseaux». Si je devais citer mes trois préférés dans cet ensemble, je dirais «La dernière note» (un technicien armé d'un maillet guette l'heure d'arrêter la prestation d'une cantatrice), «Plus près de toi, mon ciel» (un astronome monté sur une chaise pour mieux observer), et «Il faut tenir compte du fait que l'architecte n'a que 4 ans». Dans un des articles est reproduit un assez sinistre mais beau texte de Chaval intitulé *Vive la mort* («J'ai la conviction que les morts sont les gagnants...»). J'apprends aussi de bizarres détails de sa vie, dont j'ignorais tout, comme son mariage à 21 ans à une peintre bergeracoise avec laquelle il n'avait aucun rapport sexuel, sa découverte de l'amour physique à 50 ans avec une maîtresse, puis le suicide de sa femme et enfin le sien en janvier 1968, à l'âge de 52 ans, qui est aussi, hm, le mien en ce moment. Résidant à Bordeaux ces temps-ci et tout près de la maison natale de l'artiste, je suis passé devant le 2 de la rue Porte-Cailhau en pensant à lui. Je suis aussi allé visiter son exposition au Musée des Beaux-Arts, intéressante mais aux conditions plutôt ingrates : cela tenait quasi dans une seule salle, l'entrée coûtait quand même 5 euros pour les gens qui comme moi ne sont ni étudiants ni opprimés pistonnés ragnagna, et pour regarder les 50 minutes de documents vidéo on disposait royalement d'une banquette de trois places, sans dossier, et naturellement déjà occupée.

Mardi 23 septembre 2008. Mes maîtres m'obligeant à faire certifier par la médecine, que mon état de santé me permet bel et bien de pratiquer le métier que j'exerce déjà depuis quinze ans, je fus l'autre jour consulter. Quelle épreuve, Seigneur. Quand on a vu ce qui traîne dans les rues de Saint-Pierre, on peut se faire quelque idée de ce que l'on trouvera dans une salle d'attente. Ici une métisse aux yeux mi-clos, assise à même le sol, plongée dans la lecture de *Voici*, cependant que de ses écouteurs filtre un hymne guévariste. Là une droguée blême, arpentant lentement la pièce et de temps en temps prenant la parole, le regard perdu dans le vague. Enfin toute une ménagerie d'avortons interlopes, à différents degrés d'hébétude ou d'hallucination, parmi lesquels il m'a fallu patienter près de deux heures. Fort heureusement pour moi j'avais dans la main *Avec moi-même*, un volume de pensées de Michel Balfort. L'ouvrir fut comme ôter le couvercle de quelque amphore magique, d'où se fût échappé un génie parfumé. La compagnie de ce maître à la sagesse pénétrante fut un réconfort, c'est un ami intelligent qui nous parle à voix basse. A mesure que je cheminai intérieurement, au gré de ses réflexions sur la condition humaine, j'étais de plus en plus intrigué de songer qu'un écrivain aussi accompli, et d'une telle hauteur de vue, ait pu humblement subsister en jouant la comédie, au théâtre et au cinéma, profession que je n'ai jamais réussi à prendre au sérieux. Et du coup j'éprouvais le désir de me procurer l'un ou l'autre des films où il s'est produit, pour voir un peu de quoi le bonhomme avait l'air, cela doit bien se trouver.

Mercredi 24 septembre 2008. Orpailage. Cette coquille, relevée dans un courrier professionnel, où l'absence d'une simple lettre suffit à réduire l'université à une pauvre «univerité».

Cet éclat de rêve, pas même une scène, juste la vision de mes mains séparant horizontalement les deux moitiés d'une coquille d'œuf, la lettre G s'inscrivant dans l'arrondi de la moitié gauche, la lettre D dans celui de la droite, et au milieu apparaissant le O du jaune. (Des rêves mystiques en anglais, à présent, il ne manquait plus que ça...)

Jeudi 25 septembre 2008. Je vois les jeunes gens consulter leur téléphone si souvent, et si attentivement, que je me demande si l'on n'aurait pas intérêt à leur transmettre leurs leçons par ce moyen. Ou même à créer une discipline appliquée, un diplôme de téléphonie pratique, au point où en est l'enseignement...

Mardi 30 septembre 2008. J'écoute un humaniste m'expliquer que l'on ne doit pas se fier aux apparences, tellement trompeuses, car on pourrait en conclure à la hâte que les hommes ne sont pas égaux. Or en vérité, il n'en est rien. Les hommes ne sont point inégaux, mais juste dif-fé-rents. Simplement, chacun a

son genre d'excellence particulier, qu'il faut savoir distinguer. Ah. Si je comprends bien, certains excellent à obtenir le prix Nobel, et d'autres excellent à jouer au ballon, mais il n'y a là aucune inégalité. C'est seulement une différence, pas vrai ?

Jeudi 2 octobre 2008. J'avais déjà remarqué, je repense en ce moment à cette bizarrerie du *Dictionnaire illustré Latin-Français* de Félix Gaffiot, dans lequel seuls deux des signes du Zodiaque sont illustrés, et très différemment. L'un d'eux est le Sagittaire, que représente une figure mythologique en bas-relief, reproduite on ne sait d'où. L'autre est le Cancer, qui bénéficie d'un double dessin où apparaissent les mêmes étoiles, reliées dans celui de droite par des segments, et dans celui de gauche intégrées en une silhouette de crabe. Qu'est-ce qui peut valoir au Cancer le zèle didactique particulier de ce diptyque, lui qui est sans doute la constellation la plus terne, la moins visible des douze du Zodiaque, et par ailleurs la seule dont le nom français soit la simple reprise du mot latin ? Pourquoi ces deux seules constellations sont-elles figurées, à l'exclusion de toutes les autres, y compris les plus connues des non zodiacales, comme Orion ou les Ourses, et pourquoi de façon si diverse ? Mystères. Il semble en tout cas que le lexicographe n'y soit lui-même pour rien. Dans la Préface qu'il rédige en février 1934 pour la première édition du dico, après plus d'une décennie de «gros travail» et trois ans avant de se tuer en voiture, Gaffiot signale que «L'idée d'illustrer l'ouvrage et sa réalisation reviennent aux Editeurs ; (son) rôle s'est borné à émettre des avis.» Ce qui ne fait que déplacer l'énigme, sans l'éclaircir.

Vendredi 3 octobre 2008. Je me moque déjà du Sport en général et des Jeux olympiques en particulier, mais alors s'il est quelque chose dont je me contrefous plus encore, s'il se peut, c'est bien des Jeux para-olympiques, malgré les efforts désespérés des journalistes pour m'y intéresser. N'insistez pas, les gars, ça ne peut pas marcher. J'ai peine à le dire, mais une activité grotesque ne cesse pas d'être grotesque quand elle est pratiquée par des infirmes. Y a-t-il un handicapé qui, pour sauver l'honneur des handicapés, proteste publiquement contre ces conneries ? Si oui, les journalistes ont dû oublier de lui tendre un micro. Dans le genre, je trouverais plus marrant qu'on institue un prix Nobel des handicapés mentaux, il y aurait plein de concurrents. Je ne serais pas étonné qu'une quelconque entreprise de crétinisation nous prépare un coup de ce genre.

Lundi 6 octobre 2008. L'on attire mon attention sur les malheurs d'un certain Monsieur M, théatreaux suisse et «passionné par la culture africaine», qui s'est mis dans les ennuis un beau jour de l'été dernier, au festival d'Avignon.

Deux innocents Africains jouaient paisiblement du tam-tam sur la place publique (on apprend dans son rapport qu'ils appartiennent à l'ethnie Bobo, c'est trop beau, c'est trop bobo!), quand de très méchants CRS sont ignoblement venus contrôler leur identité. Soulevé d'indignation à la vue de ce terrible crime contre l'humanité, Monsieur M est allé souffler dans le nez des agents. Mal lui en a pris, car il s'est fait rudement remettre à sa place, a passé la nuit au poste, et se retrouve avec un procès au cul pour outrage à l'autorité publique. Il nous assure qu'il n'a rien fait pour mériter ça et recherche des témoins qui confirment sa version des faits. Je ne peux rien pour lui, je n'y étais pas. J'ai d'ailleurs passé toute ma vie à tâcher de me tenir sans cesse le plus loin possible des gens de théâtre et des joueurs de tam-tam. Désolé, donc. Mais je relève que Monsieur M, qui se proclame non violent et se plaint d'avoir été brutalisé, a l'air parfaitement indifférent à la violence que représente le fait de jouer du tam-tam dans la rue. Il m'est arrivé de subir cela, je ne l'oublierai jamais et tous ceux qui ont eu à le subir le savent : l'abruti qui a le sans-gêne de jouer du tam-tam dans la rue rend impossibles, dans un rayon de plusieurs centaines de mètres, des activités comme lire, écrire, méditer ou murmurer. C'est un ennemi de l'esprit, un ennemi de la civilisation, un ennemi de la tranquillité. Qu'il soit par la race noir, blanc, ou vert à pois rouges, le rôle de la force publique, qu'elle ne remplit que trop rarement, doit être de l'empêcher immédiatement de nuire, et de le taxer d'une amende assez salée pour lui faire passer l'envie de recommencer. Voilà ce qui me paraît le plus important de dire sur la question.

Jeudi 9 octobre 2008. Le nom du bel arbuste fuchsia se prononce d'ordinaire en français «fuchia» ou «fouchia», alors qu'on devrait plutôt dire «fouxia», puisqu'il a été baptisé d'après le botaniste bavarois Fuchs, soit Renard, cousin de l'anglais Fox. Je découvre dans une encyclopédie que nos voisins espagnols ont résolu le problème en écrivant *fucsia*.

Vendredi 10 octobre 2008. Les grandes énigmes de la culture française. Après avoir fait chier combien de générations d'usagers le Petit Robert se préoccupera-t-il enfin d'avoir une typographie lisible ?

Dimanche 12 octobre 2008. J'ai eu le temps de relire plus attentivement des chapitres remarquables et parcourus l'an dernier, ceux que Salvador de Madariaga a consacrés, dans son savant ouvrage sur *Le déclin de l'empire espagnol d'Amérique* (1955, version française 1958), à ce qu'il a appelé «Les trois confréries», à savoir les Juifs, les francs-maçons et les Jésuites, forces pour diverses raisons hostiles à la couronne d'Espagne, et favorables au courant séparatiste qui devait aboutir à l'indépendance de la plupart des pays latino-

américains au XIXe siècle. J'étais intéressé en particulier par ce que j'apprenais sur les persécutions dont la Compagnie a fait l'objet vers le milieu du XVIIIe siècle, et dont j'étais largement ignorant, bien que j'aie souvent fréquenté les écrits jésuitiques portugais et brésiliens des XVIIe et XVIIIe siècles, aussi bien pour l'art du sermon (Vieira) que pour le contenu documentaire des lettres et rapports (Nobrega, Anchieta, Cardim, Betendorf). Je ne sais que penser de Madariaga, qui semble honnête, exposant impartialement les reproches qui pouvaient être adressés aux Jésuites, concernant la fraude fiscale ou certains aspects dictatoriaux de leurs colonies indigènes, mais rappelant aussi leur oeuvre civilisatrice considérable. Dans le récit on est frappé par la fourberie des intrigues ourdies contre les Jèses, et la rudesse des coups qui leur furent portés, non seulement au Portugal et en Espagne, mais également en France. Du coup, je repense au pauvre Nentuig, missionnaire au Mexique, dont j'ai traduit dernièrement quelques pages touchant les Indiens du Sonora, et qui mourut de faim et d'épuisement lors de la déportation de 1767.

Lundi 13 octobre 2008. Un copain, qui croit que j'ai le temps de lire, et qui ne se trompe qu'à moitié, puisque je m'arrange, m'a offert ce printemps, pour mon anniversaire, et par plaisanterie, un gros livre léger, de pure beauferie, paru l'année dernière, et que je viens enfin de lire. Je n'y étais pas obligé, mais une fois que je l'eus ouvert (je parle du livre, pas du copain !), je n'ai eu de cesse que de l'avoir dévoré jusqu'au bout. Au point où en est ma réputation, je peux avouer qu'il s'agissait du *Grand livre des Grosses Têtes*, un choix des meilleurs moments de l'émission, sélectionnés par Philippe Bouvard et transcrits sur papier à l'occasion du trentième anniversaire. Cela va de brèves reparties d'allure aphoristique, à des dialogues s'étendant sur deux ou trois pages. Tout n'y est pas du meilleur goût, certes, mais on a au moins celui de ne pas ennuyer, l'ensemble est assez drôle. Je me suis aperçu que ma sympathie envers les différents orateurs, fatalement inégale, allait surtout au regretté Jean Yanne. C'est une voix qui nous manque.

Lundi 20 octobre 2008. Une grande quantité d'imbéciles ignares sert mieux la démocratie, qu'une frange de lettrés soupçonneux. Les premiers ont pour eux le nombre, c'est-à-dire le poids électoral, et sont plus faciles à manipuler par les maîtres de la démocratie. De ce point de vue l'hégémonie du sport, la crétinisation publicitaire, la stupidité des divertissements collectifs et la décadence de l'enseignement, ne sont pas des anomalies fonctionnelles de la société moderne. Ce sont au contraire des éléments-clés, qui jouent pleinement leur rôle.

Jeudi 23 octobre 2008. Les doigts de pied, à ma connaissance, n'ont pas de nom particulier, comme ceux des mains, du moins dans le langage courant. A la rigueur on dit que le gros orteil est un pouce. Mais il n'y aurait pas grand sens à parler ensuite d'un index, d'un majeur, d'un annulaire, et moins encore d'un auriculaire.

Vendredi 24 octobre 2008. Avec leurs longs cheveux, leurs grandes barbes et leurs grosses idées, Marx et Engels avaient tout à fait les tronches qui conviennent aux fondateurs d'une religion robuste et durable. Et en effet, quelle vitalité, que celle du marxisme. Certaines tendances virulentes ont beau tomber en désuétude, comme le marxisme-léninisme, qui n'intéresse plus que quelques arriérés, cela n'empêche que sans arrêt jaillissent de nouveaux surgeons, et parfois des plus inattendus (on observe par exemple ici et là d'improbables poussées de marxisme-lepénisme, qui l'eût cru). Cependant la grande victoire du marxisme est sans doute d'avoir assez largement incrusté dans les âmes un certain marxisme-crétinisme rampant, fait d'un tissu de croyances bancales. Au premier rang des préjugés marxistes-crétinistes se trouve le déterminisme socio-éthique, soit par exemple l'idée que la pauvreté engendre le vice (le délit, le crime, le mal etc). S'il en était ainsi, on ne voit pas comment il se pourrait qu'existent des pauvres vertueux. Or il n'est pas besoin d'examiner la réalité pendant longtemps pour s'apercevoir qu'il existe des pauvres vertueux, et qu'ils ne sont pas si rares, quiconque a vécu parmi des pauvres le sait. Par ailleurs, si c'était la pauvreté qui engendre le vice, à l'inverse la richesse engendrerait la vertu, or là encore, pas besoin de longue enquête pour constater que cela ne colle pas. Les marxistes-crétinistes sont d'ailleurs les premiers à affirmer que les riches sont tous pourris, croyance inepte elle aussi, et contradictoire avec la précédente.

Samedi 25 octobre 2008. Mes affaires me ramènent quelques jours à la campagne, où je dois m'occuper de la voiture et des arbres, la mobile et les immobiles. J'aime bien délivrer la boîte à lettres archi pleine après quatre semaines d'absence, même si les prospectus ont la plus grande part. Dans le courrier ce signe double, deux livres me sont offerts, venant l'un du Nord et l'autre du Sud, à la couverture ornée d'une brouette, et au titre parent, *Mort d'un jardinier, L'année du jardinier*. J'oublie la ville comme je peux, hier jour de marché j'ai déjeuné de longues huitres ouvertes sur le feu et j'ai dîné d'une casserole de moules devant la cheminée, en buvant du mousseux à même la bouteille. J'ai passé l'après-midi au soleil, à ranger des branches et à regarder autour de moi. Je me suis demandé ce que pouvaient ressentir nos très grands parents de la préhistoire, devant la beauté inutile et tardive des fruits du fusain. Dans les rêves cette nuit j'ai rencontré Antonio sur un quai de gare, puis d'autres

Brésiliens plus jeunes, dans une salle à manger. Il y avait aussi Constantin, que je croyais reconnaître. A un autre moment j'étais perdu et je me répétais: «je n'ai nulle part où aller, ce voyage est mal préparé» (ce sont là deux octosyllabes).

Dimanche 26 octobre 2008. En quittant Talence cet été, je mettais fin à quelque huit années de résidence à peu près régulière dans cette banlieue tranquille. J'ai dû passer environ quatre ans rue Saint-Joseph, deux rue Blanqui et deux autres rue Jules Vallès, hormis mes longs séjours estivaux à la campagne. Au printemps dernier, quand je ne savais pas encore que j'allais devoir décamper, j'avais commencé à prendre quelques notes en vue d'établir une liste de «Dix belles choses à voir dans Talence», des curiosités pour promeneur à pied, liste à laquelle je dois maintenant renoncer. J'y aurais peut-être signalé les vieux puits mitoyens, comme on en aperçoit encore depuis le trottoir, insérés dans la clôture entre deux jardins, rue de la République et cours de la Libération. Mais mon souvenir le plus attachant restera sans doute la drôlement dite rue des Sports, étroite et brève, et généralement déserte, mais bondée d'une vingtaine de gros platanes, qui donnent une impression étrange.

Lundi 27 octobre 2008. Tout le mois de septembre, j'ai été hébergé à Bordeaux, où je n'habitais plus et où je ne mettais quasiment plus les pieds depuis le début du XXI^e siècle. J'ai trouvé un Bordeaux transfiguré en bien des points. Le processus de terrassisation du monde, soit la tendance de l'espace public à se transformer en terrasse de café ou de restaurant, processus déjà bien engagé dans la fin du XX^e siècle, s'est nettement amplifié. Certains espaces ont cependant été préservés, parfois même assez bien aménagés, comme la promenade des quais, d'accès commode, et jolie. Malgré tous les efforts visibles d'amélioration urbanistique, il est un équipement dont l'absence totale se fait cruellement sentir (on la sent même à plein nez), ce sont les latrines. Bordeaux ayant son lot de citoyens sans gêne, il règne dans le centre-ville une ambiance de gigantesque urinoir à ciel ouvert, qui n'est pas son aspect le plus attirant. Plus d'une fois le passé m'a rejoint, j'ai retrouvé des gens que je ne voyais plus, ce n'est pas désagréable. J'ai aussi eu la satisfaction de constater la survie de deux antiques magasins qui ont ma sympathie, la Quincaillerie Fougère, au bout de la rue Honoré Tessier, près de la synagogue, et Au Sanglier de Russie, 67 cours Alsace-Lorraine, boutique fondée paraît-il en 1814, où l'on vend des blaireaux, des pinceaux et des brosses.

Mardi 28 octobre 2008. Depuis le temps que la médiaterie réunie nous pompe l'air chaque année avec la perte immense que représenterait pour le pays la disparition de Ziyed et Bouna,

je me demande ce qu'elle attend pour exiger carrément le transfert au Panthéon de leurs illustres cendres. Tant qu'à faire.

Vendredi 31 octobre 2008. Du temps où je croyais, raisonnablement mais à tort, que je ne possèderais jamais de maison, j'avais eu l'idée d'orienter mes appétits fonciers vers l'achat de terre agricole sans grande valeur marchande. C'est ainsi que j'ai acquis le petit bois de Dordogne, où j'ai appris à connaître les arbres. Il est très typé, c'est une frênaie humide, étendue au fond d'un vallon, le long d'un ruisseau. J'envisageais de meubler mes loisirs, et d'assouvir mes penchants bucoliques, en rassemblant peu à peu une petite collection de quelques autres pièces de terre, de nature aussi différente que possible. Pour qui en a le goût, ce sont là des équipements qui ne coûtent pas plus qu'un nouvel ordinateur, et sont plus durables. Le destin a mis fin à cette chimère, en me fourrant dans les mains le jardin de Charente, situé à 200 kilomètres de là, et encombré d'une volumineuse maison, qui monopolisait mes tracas et mes ressources. Mais enfin, les choses s'arrangeant, le démon m'a repris, et depuis quelque temps je songeais à me procurer un autre bois, qui soit plus proche de mes remises. La chose n'allait pas de soi, car la campagne par ici est très occupée, mais cette année le sort a bien voulu me présenter une occasion. Je viens donc de racheter à un héritier orphelin, un assortiment de quatre parcelles boisées, situées assez près, au nord du village. L'ensemble est peu de chose, la surface totale (dans les 6600 mètres carrés) dépassant à peine celle du bois périgourdin (6300 et quelques mètres carrés). Trois de ces pièces, éparpillées dans divers massifs sur les collines, sont pour l'essentiel des chênaies, mêlées d'érables, d'alisiers, et de je ne sais quoi, n'en ayant pas encore bien fait le tour. La quatrième est une petite ormaie triangulaire, bordée de broussaille et isolée au milieu des champs, à un jet de pierre de la dernière maison. J'explore ces pauvres merveilles avec la joie impatiente d'un enfant qui découvre de nouveaux jouets. Ces bosquets, laissés sans entretien depuis longtemps, sont par endroits si buissonneux et impénétrables, qu'il me faudra du temps pour tout examiner. C'est aussi bien comme ça.

Mercredi 5 novembre 2008. Ca y est! Les journalistes ont remporté les élections américaines. On sent déjà que tout va aller mieux. Les problèmes du monde n'ont qu'à bien se tenir.

Jeudi 6 novembre 2008. Je savais Lucien Suel grand lecteur, y compris de romans, mais je me demandais quelle sorte de «roman» il pouvait avoir composé avec la *Mort d'un jardinier*, que publie La Table Ronde. Je découvre une œuvre bien à sa façon, peu balzacienne, dans laquelle il n'y a pas vraiment d'intrigue à proprement parler, car la part narrative est réduite au minimum : alors qu'il fend des bûches dans son

jardin, un jardinier s'écroule, victime d'une crise cardiaque. A part cette entrée en matière et la mise en scène finale, où les âmes des disparus viennent rejoindre celle du mourant, pratiquement tout l'ouvrage n'est qu'une immense collection de souvenirs, de sensations, d'observations et de confidences, à travers quoi le jardinier évoque ce que fut son existence. On ne peut dire qu'il revoit défiler sa vie comme en un film, car les réminiscences se succèdent sans ordre chronologique, mélangeant sans cesse enfance, jeunesse et âge mûr. Le propos du livre est donc moins de raconter une histoire, que de dresser un vaste autoportrait, composé d'une multitude de petits éléments juxtaposés à la façon d'une mosaïque. Dans cette mesure, le découpage en 23 chapitres ne répond guère aux progrès logiques d'un déroulement narratif, mais plus sûrement à la volonté de l'auteur de mimer une structure romanesque, et au bon plaisir de jouer avec son nombre fétiche, lequel apparaît d'ailleurs à deux trois reprises dans le corps du texte. De même que le «narrateur» s'observe plusieurs fois dans un reflet extérieur, il s'adresse aussi à lui-même comme à un interlocuteur, qu'il tutoie. Le portrait composite ainsi dressé n'est pas seulement celui d'un jardinier, mais aussi bien celui d'un écrivain, d'un écolier, d'un voyageur, d'un amant, d'un ami, d'un père et d'un fils, d'un amateur de musique et de bière, bref de toutes les identités particulières, qui réunies constituent la personnalité de Lucien. L'autodérision n'est pas absente du tableau, et l'avant-dernier chapitre s'ouvre sur un vigoureux auto-étrillage. Je reconnais dans la disposition des lieux celle du jardin de Lucien, que j'ai eu l'occasion de visiter, je capte ici ou là telle allusion à demi-mot. Un exégète aurait du pain sur la planche, pour identifier ou dater toutes les évocations identifiables ou datables. Mais cela n'est nullement nécessaire à l'appréciation d'une écriture lumineuse, précise et simple, qui envoûte par l'enchaînement des images et le ton proche parfois de l'incantation chamanique. Du beau travail, vraiment.

(P.S. Je m'inquiétais, me demandant si cette histoire de malaise cardiaque était inspirée par de réels soucis de santé. Interrogé sur ce point, l'auteur me rassure : «Dans ce livre, tout est vécu sauf la maladie et la mort du "héros".»)

Lundi 10 novembre 2008. Rêve de rêve. Ce week-end, j'ai rêvé que j'avais rêvé, je ne me rappelle pas que ça me soit déjà arrivé auparavant. J'étais redevenu lycéen des classes terminales, et j'avais rêvé de... Xavier Bertrand ! (formidable univers du rêve, où vraiment tout est possible). Puis je me trouvais dans un couloir du lycée, en train de discuter avec une condisciple, à qui je voulais raconter que j'avais eu ce songe incongru. Mais sur le coup un trou de mémoire m'empêchait de retrouver le nom du ministre (il valait peut-être mieux). Voilà, je ne sais plus s'il y avait une suite. En repensant à ce médiocre rêve, je m'amuse de

constater qu'il contient deux anachronismes. Le premier, c'est qu'à l'époque lointaine où j'étais lycéen, Monsieur Bertrand n'était lui-même qu'à la petite école. Le second, c'est qu'en ce temps béni, je ne perdais guère la mémoire comme aujourd'hui. Mais maintenant, au moins, j'ai un petit carnet sur ma table de nuit, pour pouvoir ensuite raconter mes conneries aux copains.

Mercredi 12 novembre 2008. Suite à ma note philologique du 23 octobre, un lecteur attentionné, Monsieur Alain Sem, m'a envoyé cette lettre pleine de bon sens et de bonne volonté : *«Monsieur, je pense que l'anonymat des doigts de pied est une bonne chose ! Parce que chaque possesseur de pieds peut personnaliser ses orteils, en leur donnant de petits noms de son invention. J'ai choisi pour votre pied droit 5 noms qui fleurent bon la France de Fernandel, et dont les initiales forment votre nom. (Mon correspondant présente ici un croquis figurant cinq orteils sur lesquels sont tracés les prénoms suivants, à commencer par le pouce : Barnabé, Ignace, Léonard, Lucien, Emile). Pour le pied gauche, je suggère des noms qui commencent par F, U, L, U et B. Ainsi, en cas de trou de mémoire, il vous suffira de regarder vos pieds (nus, bien entendu !) pour vous rappeler votre identité nationale.»* Je remercie ce correspondant, dont les cogitations joignent l'agréable à l'utile. Il faudra donc que je songe à nommer les doigts de mon pied gauche. Pour le premier, François s'impose. Pour les autres, je vais prendre le temps de réfléchir. Je veux bien prendre mon pied à la lettre, mais pas à la légère.

Jeudi 13 novembre 2008. Pas si tristes tropiques. Après quelques années de tentatives infructueuses, je conclus qu'il n'est pas facile d'acheter ou de faire acheter en France l'ouvrage de l'historien brésilien Eduardo França Paiva, *Escravidão e universo cultural na colônia : Minas Gerais 1716-1789*, qui a pourtant été réédité en 2006 par l'Universidade Federal de Minas Gerais, après une première publication par la même institution en 2001. J'y parviendrai peut-être un jour, mais en attendant c'est ainsi sans l'avoir ouvert (une fois de plus) que j'évoquerai ce livre, dont je ne sais que ce qu'en a dit un compte rendu paru dans l'hebdomadaire *Veja* (du 28 novembre 2001). En se basant sur des témoignages d'époque et sur des documents, notamment un corpus de plusieurs centaines de testaments et d'inventaires après décès, l'auteur a donc étudié l'esclavage au XVIIIe siècle dans l'Etat des «Mines Générales». Ses recherches le conduisent à des conclusions assez inattendues sur deux points. D'une part, il semble que l'extrême violence exercée par les Blancs contre les Noirs, si elle a parfois réellement existé, a sans doute été amplifiée par la propagande abolitionniste. «Il y a aussi eu beaucoup de coexistence pacifique, de relations commerciales et de compréhension spontanée», déclare Paiva. D'autre part, il apparaît que le statut d'esclave n'empêchait pas

l'enrichissement, et quelques uns ont été en mesure de prêter de l'argent à leur maître. Nombre d'esclaves ont pu racheter leur liberté, et nombre d'affranchis sont devenus à leur tour propriétaires d'esclaves noirs. Certains, enrichis dans le commerce ou la recherche d'or, transmettaient des biens considérables à leurs héritiers.

Sur un sujet voisin, j'apprends dans le numéro de mai 2005 de la revue pauliste *Nossa História*, qu'au moment de la Loi Dorée d'abolition de l'esclavage au Brésil, en 1888, 95 % des Noirs du pays étaient déjà libres, soit par affranchissement, soit par désertion.

Samedi 15 novembre 2008. Je vois se multiplier, dans les revues et les rubriques consacrées à l'habitat et aux jardins, les articles portant sur des thèmes du genre : aménagez vos combles (qui n'ont pas été faits pour ça, et peu importe si l'on y est l'hiver comme dans une glacière et l'été comme dans un four, malgré l'isolation), gagnez de l'espace en installant des lits superposés ou escamotables, jardinez même de petites surfaces, comme une terrasse, ou quelques pots de fleurs sur le bord de la fenêtre. J'y lis le même discours général : entassez-vous et serrez-vous, contentez-vous de peu et dites-vous bien que la place va manquer de plus en plus.

Dimanche 16 novembre 2008. Courte rêverie l'autre matin, en découvrant dans le catalogue que certain livre portugais aurait été publié en 1950 par une Junta Central das Asas do Povo, c'est à dire un Conseil Central des Ailes du Peuple. Ces ailes du peuple me transportaient, quelle belle image. Vérification faite, ça n'était qu'une coquille, il ne s'agissait point des Asas mais des Casas, les Maisons du Peuple. On retombait sur terre.

Mardi 18 novembre 2008. L'autre jour vendredi 7, lors d'une tournée d'inspection dans mon bois de Dordogne, où je n'étais pas revenu depuis le début de l'été, j'ai fait une petite découverte, dont je n'ai pas mesuré toute la singularité sur le moment. En m'accroupissant pour vérifier l'état du sol au pied d'une jeune pousse de buis, que j'ai plantée au printemps dans la partie sud-ouest, près du ruisseau, j'ai dérangé une grenouille, qui a sauté un peu plus loin. Tout en m'occupant du buis, je l'ai examinée un moment. Elle se tenait sans bouger, me tournant le dos, au pied d'une touffe de grandes herbes, à un mètre de moi. Au bout de quelques instants, quand j'en eus fini avec la plante, je me suis amusé à ramasser une baguette, avec laquelle j'ai touché la bestiole. Au début elle est restée immobile, sans doute pétrifiée de peur, et soudain elle a sauté de nouveau, disparaissant dans la végétation, où je n'ai pas cherché à la suivre. J'avais tout de suite remarqué qu'elle semblait différente des deux espèces d'amphibiens anoures que je rencontre d'ordinaire dans ce lieu : elle n'avait pas la peau verruqueuse des crapauds communs,

que j'ai parfois trouvés, et ne ressemblait pas non plus aux grenouilles rousses, que je vois plus souvent. Je peux me tromper, mais son corps me semblait légèrement plus lisse, moins anguleux que celui des grenouilles habituelles, et m'évoquait plus la catégorie particulière des rainettes. Ce qui est certain, en tout cas, c'est que cet animal se singularisait par sa peau d'aspect très lisse et surtout uniformément noire, ou d'un marron très foncé. Connaissant mal les amphibiens, j'imaginai qu'il s'agissait là de quelque espèce banale, que je repèrerais bientôt dans un guide. Les circonstances ont fait que je suis resté plusieurs jours sans avoir la possibilité de consulter une documentation suffisamment complète et fiable pour en avoir le cœur net. Je sais maintenant que c'était un cas énigmatique, car il n'existe en Europe aucune espèce de grenouille noire. Comme je ne crois pas avoir eu affaire à un improbable spécimen exotique égaré dans ce fin fond du Périgord, ni à un tout aussi improbable effet Obama sur les populations locales d'amphibiens, j'en viens à me demander si je ne suis pas tombé sur un individu sujet au mélanisme. Je n'avais jusqu'alors entendu parler de ce phénomène qu'au sujet des grands fauves, et je savais que les panthères et jaguars noirs ne sont pas des espèces à part, mais des individus singulièrement noirs (le phénomène inverse est le leucisme, et non l'albinisme). J'apprends que des cas de mélanisme ont été observés chez d'autres mammifères, comme les écureuils, mais aussi dans d'autres classes de vertébrés, comme les oiseaux (moineaux), ou les reptiles (vipères aspic des Pyrénées), alors pourquoi pas chez quelque espèce de grenouille? Je ne reverrai probablement jamais cette petite négresse, ni ne m'assurerai de son identité. Et je regrette une fois de plus de ne pas avoir eu d'appareil photo avec moi pour documenter la trouvaille.

Vendredi 21 novembre 2008. J'ai remarqué que l'expression «caisse d'épargne» est un bon exemple du sort étymologique très variable des différents mots, y compris dans une même famille linguistique. Alors que les équivalents de «caisse», dans les langues romanes, sont tous d'évidents cousins sortis du même moule, «épargne» en revanche a des traductions très diverses. Je l'avais noté tout d'abord dans la zone ibérique, où «caisse d'épargne» se dit *caja de ahorros* en espagnol, *caixa de poupança* en portugais. A l'occasion d'un voyage transalpin, il y a quelques années, j'ai relevé l'expression italienne *cassa di risparmio*. Et je viens d'apprendre par hasard que l'on dit en catalan *caixa d'estalvis*. Du coup, je serais curieux de connaître la traduction roumaine, que je n'arrive pas à trouver (PS : ce serait *banca de economii*).

Lundi 24 novembre 2008. Parabole du ressentiment. Le très inconsolable Syndicat des très bouleversés arrière-arrière Petits-Fils, arrière-arrière Petites-Filles et autres très

lointains Descendants des très particulières Victimes de très inoubliables Persécutions, fait savoir aux très culpabilisés Citoyens de la très redevable Société présente, qu'il exige, pour son très légitime Dédommagement, le très renouvelable Versement de très juteuses Indemnités. Et il veut voir le Pognon bien à plat sur la Table.

Mardi 25 novembre 2008. Croyant de moins en moins à la démocratie, je réfléchis parfois aux réformes qui seraient susceptibles de lui redonner du crédit à mes yeux. La limitation du droit de vote me semblerait une des meilleures solutions. Je serais pour que l'on n'accorde plus le droit de vote, par exemple, aux mineurs de moins de 20 ans, aux chômeurs (sauf autorisation spéciale pour mérite particulier), aux personnes ayant une autre nationalité en plus de la française (ce qui leur confère déjà le droit de voter ailleurs, il faudrait choisir), aux assistés pour endettement, aux assistés en général, aux géniteurs ayant enfanté plus de lardons qu'ils n'ont de chambres pour les loger individuellement, aux personnes ayant été emprisonnées pour violence ou fourberie depuis moins de cinq ans, aux possesseurs d'une bande dessinée de Titeuf (ou présentant tout autre indice de crétinisme indiscutable). On y verrait déjà plus clair.

Jeudi 27 novembre 2008. Je ne sais pas pourquoi tout d'un coup j'ai rêvé de Frédéric Roux, cette nuit. Il me donnait du fric à pleines poignées, par liasses. Et je suis tellement con, même en rêve, que je lui disais non, Fred, il ne faut pas...

Vendredi 28 novembre 2008. Il y avait un Victor excellent poète, il y avait aussi un Hugo les Gros-Sabots, c'est ce dernier qui a pondu les cent pages d'emmerdement ridicule que compte *Le dernier jour d'un condamné*. L'ouvrage est parvenu à moi précédé de sa grosse réputation, c'est donc sans grande surprise que j'en ai pris connaissance (en Folio). Ce petit livre lugubre est non seulement d'un ennui mortel, mais d'une mauvaise foi grotesque. Le protagoniste passe son temps à se lamenter sur son triste sort, sans avoir l'honnêteté d'indiquer clairement ce pour quoi il a été jugé, sans exprimer non plus un seul regret vis-à-vis de la personne qu'il a vraisemblablement estourbie. Avec une impudeur de cochon, il essaie de nous avoir aux sentiments, nous expliquant que sa petite fille va être bien malheureuse de se retrouver orpheline etc. Avec moi ça ne marche pas, je trouve ses raisonnements foireux, j'ai bien l'impression de lire *Le dernier jour d'un con* tout court, et qui n'éveille nullement ma pitié, pourtant Dieu sait si j'ai bon coeur. Dans une préface de 1832, l'auteur présentait cette bouse comme une «plaidoirie générale et permanente pour tous les accusés présents et à venir», ouvrant en effet la voie à l'humanisme fanatique moderne, dont l'idéal est de prendre

systématiquement la défense des criminels, en se souciant fort peu des victimes.

Samedi 29 novembre 2008. Ce que je serais capable de payer pour savoir, si c'était possible : Où et quand me suis-je trouvé sans le voir ou le savoir, le plus près d'un serpent venimeux? d'un excellent champignon? d'un assassin ou futur assassin? d'une somme d'argent perdue? Bref, de quelque trésor ou de quelque horreur.

Dimanche 30 novembre 2008. Films vus en novembre :

Est-Ouest, de Régis Wargnier (2000). Avec Sandrine Bonnaire et Oleg Menshikov, supportables, et sur la fin Catherine Deneuve insupportable, en grande bourge humaniste dévouée frémissante. Un film sur le communisme irrespirable, c'est plutôt rare. Qui plus est, pas mal fait. C.

Revu *The Shining*, de Stanley Kubrick (1980). L'anecdote de l'écrivain raté embauché comme gardien d'hiver dans un grand hôtel au fin fond du Colorado est bien trouvée mais le scénario tourne au grand guignol. L'actrice qui joue l'épouse a une telle tête de dinde, qu'en fait on a envie de lui défoncer la gueule à grands coups de hache dès ses premières apparitions. Les images qui se veulent effrayantes sont surtout dégoûtantes. Le film captive par la présence extraordinaire de Jack Nicholson, par les prises de vue (paysages en vue aérienne, couloirs filmés à hauteur de tricycle) et par la beauté somptueuse des décors (pièces de l'hôtel, labyrinthe). B.

Mad Max, de George Miller (1979). N'ayant pas vu à sa sortie ce film à la fois violent et puéril, je découvre presque trente ans après que je n'avais pas raté grand chose. L'action est si trépidante, que l'on ne s'ennuie pas, même si on se rend bien compte qu'on est en train de perdre son temps. Curiosité de trouver un Mel Gibson tout jeunot, à peine sorti de l'adolescence. D.

Furyo, de Nagisa Oshima (1983). Ca n'avait pas l'air inintéressant, mais les deux fois où j'ai essayé de le regarder, j'ai passé une bonne part du temps à dormir, donc je ne peux pas bien juger. David Bowie est assez agréable à regarder, malgré ses yeux de deux couleurs, mais je ne le trouve pas très bon acteur, (ni d'ailleurs bon chanteur). Le protagoniste japonais R Sakamoto me fait la même impression, Takeshi Kitano est facilement meilleur. C ?

Mardi 3 décembre 2008. Après avoir été hébergé tout au long de septembre au coeur du quartier Saint-Pierre, je ne suis plus qu'un Bordelais du week-end, depuis que j'ai trouvé un appartement à sous-louer dans la banlieue de Pessac, pour quelques mois. Ce qui m'arrange, c'est que ça ne me revient pas cher, que je suis assez près du boulot pour y aller à pied, et que j'échappe au grouillement estudiantin et commercial de Bordeaux, ainsi qu'à l'ignoble bétailière du

tramway. Ce qui me dérange, c'est que ce nouveau biotope n'est pas non plus tout à fait à mon goût. Grand ensemble, tours de dix-huit étages, je suis à un huitième. Dès que le temps le permet, des groupes de jeunes feignants traînent çà et là et vous dévisagent, d'un air aussi aimable que si vous veniez de leur marcher sur les pieds. Les ascenseurs sont régulièrement aspergés d'urine, je n'ai pas encore compris si cela venait d'animaux ou de leurs maîtres, les plus bêtes n'étant pas toujours ceux qu'on croit. Le ménage pourtant fait chaque matin ne parvient qu'à additionner l'odeur elle-même redoutable du détergent aux relents de la pisse qui reste incrustée dans les rainures. Dans les rues de Bordeaux en cette saison le froid et la pluie dissipent les puanteurs, mais dans les ascenseurs de Pessac, évidemment, on reste à l'abri des intempéries. Un charme supplémentaire des ascenseurs est qu'ils sont sonorisés par de la musique diffusée en sourdine, pour détendre l'atmosphère. C'est assez varié, on a le choix entre musique noire, musique arabe, musique africaine, musique métisse et musique des Iles. C'est la conception locale de la diversité. Sinon, c'est assez bien isolé, je n'ai pas de bruits de voisinage, et la hauteur me donne de jolies vues du ciel (vous savez, les merveilleux nuages, là-bas).

Dimanche 14 décembre 2008. Le poids des mots. La «racaille» de Sarkozy, comme la «chienlit» de de Gaulle, restera pour avoir fait mouche. Dans les deux cas, quoi que l'on puisse penser par ailleurs du personnage, si la flèche a tant fait jaser, c'est qu'elle était le mot juste. Ni trop, ni trop peu.

Lundi 15 décembre 2008. Parce que nous avons parlé de feu Caradec, et que je surveille un peu le résultat de mes rêves, Michou m'a prêté une verte brochure préfacée par le défunt, les *Hypnagogies* de son collaborateur sud-américain Albano Rodríguez, lui aussi disparu si j'ai bien compris. Dans ce mince ouvrage publié par le Cymbalum Pataphysicum en 1987, Albano ne raconte pas ses rêves, il se contente de livrer son *Tesoro de frases soñadas*, une collection de 205 phrases recueillies directement dans les rêves et transcrites laconiquement, le plus souvent sans explication sur le contexte. Des bizarreries comme : «Ca fait un quart et demi d'œuf». Ou encore : «Je m'en irai avec un végétateur de Dieu». Le préfacier fait remarquer la particularité, que ces énoncés ne procèdent ni du langage littéraire, ni du langage parlé ordinaire.

J'observe rétrospectivement que j'ai moi-même cité quelquefois des paroles entendues dans mes rêves. Je repense maintenant à deux cas que je ne crois pas avoir relatés, mais dont j'ai gardé le souvenir.

Quant j'étais étudiant au cours d'été de Coïmbre, dans la fin des années 70, j'ai rêvé cette phrase en portugais, sans verbe : «*Piedade, batatas, pão*» (c'est à dire : piété,

patates, pain). Cette trilogie ressemblait à une devise grotesque, j'avais amusé Antônio en la lui rapportant.

Plus tard, dans les années 80, ou peut-être déjà 90, j'ai rêvé la phrase : «Le détail attend, volumineux». Cet oracle mystérieux m'enchantait quelques jours, puis m'inquiéta : l'annonce d'une grosseur tapie, était-ce pas quelque funeste présage ? Puis le temps a passé et l'énigme est restée.

Les deux fois, c'était en quelque sorte une voix off qui parlait, ou bien ma propre voix qui prononçait ces phrases intérieurement, dirais-je, et non dans un dialogue.

Tout récemment, peu après avoir lu l'opuscule vert, et peut-être sous son influence, j'ai vu en rêve une dame d'un certain âge, qui réprimandait deux ou trois jeunes femmes, cependant qu'une voix là encore non identifiée commentait la scène par ces mots en espagnol : «*les da una guitarra*» (mot à mot : elle leur donne une guitare) ce qui alors voulait dire «elle leur passe un savon».

Revenons au plan physique et considérons un instant la svelte brochure de format A5, simplement faite de feuilles A4 pliées en deux et agrafées. Je continue de trouver séduisante cette belle forme archétypique des livrettes A5 pliées. J'en ai publié plus d'une de la sorte, dont une part du tirage à cent exemplaires seulement moisit encore dans mon chai, ce qui ne m'encourage pas à recommencer. Celle-ci est tirée à 799 exemplaires. Je lisais l'autre jour un entretien où Caradec estimait qu'il y a en France quelque «3000 personnes qui aiment la littérature et qui ont le temps de lire». Encore faut-il savoir les toucher.

Mardi 16 décembre 2008. J'entendais dire du bien ici et là des *Notes d'un souterrain* de Dostoïevski, j'ai voulu les lire et pas moyen. Ce petit livre ne me tombe pas des mains, il en gicle et s'enfuit. Je réessaierai peut-être à un autre moment, à moins que je ne revende l'ouvrage. Bon état, peu servi.

Mercredi 17 décembre 2008. La plaquette de Rodolphe Töpffer, *Du progrès dans ses rapports avec le petit bourgeois et avec les maîtres d'école*, parue au Temps qu'il fait en 1983, effraye quelque peu par la lourdeur sociologique du titre, dont on se demande après lecture s'il est vraiment celui que l'auteur avait donné à ce petit texte de 1836, modèle de rythme, d'entrain et de légèreté, critique amusante et précoce du progrès, progrès dont l'instituteur suisse, et paraît-il précurseur de la bande dessinée, se consolait par des excursions dominicales en Savoie, pays archaïque où il allait fumer sous les châtaigniers. «Voisin, ces lieux sont pleins d'un aimable silence ...»

Jeudi 18 décembre 2008. Michel Ots est presque l'homonyme du gentilhomme qui me prête son petit livre technique, *Plaire aux vaches*, paru à l'Atelier du Gué en 1994, réimprimé encore cette année. C'est un ouvrage documentaire doté d'une

bibliographie, et divisé en autant de chapitres qu'il était nécessaire pour aborder sous tous les angles la question de l'élevage des bovins. Il se termine par un conte pas terrible, qui l'affaiblit plus qu'il ne le couronne, mais pour le reste il est d'un charme qui surprend, car il n'est pas habituel qu'un vacher sache écrire un livre, et déjà qu'il écrive bien, ce qui est encore un autre métier. Je crois volontiers que ce manuel, à ce qu'on dit, a du succès, et pas seulement auprès de ceux qui se destinent prochainement à l'art de traire. «Se sont-elles échappées ... inutile de battre la campagne en plein midi. C'est l'heure où elles ruminent, silencieuses, immobiles, invisibles.»

Vendredi 19 décembre 2008. (Mes déconvenues). «Mon cher Jean-Louis, j'ai le pénible devoir de t'annoncer que l'homme qui voulait t'inviter à Bordeaux pour une causerie le 3 mars a changé d'avis et y renonce. Pour quelles raisons réelles, je l'ignore. Il m'a expliqué au téléphone qu'en lisant le *Bunker en banlieue*, que je lui avais prêté à sa demande, il s'est senti en somme trop choqué. Cette décision me peine, parce que même si je n'étais pas à l'origine du projet, je l'avais adopté, je servais volontiers d'intermédiaire et je me faisais d'avance une joie. Je suis consterné de ce revirement, d'autant que tu avais aimablement accueilli la proposition. J'espère que nous aurons une autre fois l'occasion de nous rencontrer dans de meilleures circonstances. Reçois le témoignage de mon amitié sincère et désolée.»

Samedi 20 décembre 2008. Perquisition au domicile d'un député socialiste : les parrains de SOS Racisme sont soupçonnés de blanchiment, c'est trop beau! On en a pas tous les jours des comme ça, mais là c'est Noël, hein...

Samedi 27 décembre 2008. Les jouets idiots sont légion, il est cependant rare qu'ils atteignent au comble de laideur et de stupidité de cette horreur, dont j'ai eu connaissance en feuilletant un catalogue. Je reproduis le texte de présentation, qui vaut déjà son pesant : «*La tondeuse à gazon Boys & Girls** (ici un astérisque pour faire savoir que Boys & Girls signifie Garçons et Filles) *Gardena. Elle imite le ronronnement d'une véritable tondeuse* (ça doit donc être un plaisir pour l'oreille autant que pour l'œil) *et le mouvement de l'herbe dans le réservoir grâce à un système de propulsion d'air. Grâce à ce jouet aussi ludique que rigolo, les enfants pourront découvrir l'univers du jardinage. Alimentation 4 piles LR20 non fournies.*» Je frémis de penser que certains de mes concitoyens ont réellement dépensé 29,90 euros + le prix des piles pour offrir cette monstruosité à leurs avortons, que ces crétins ont le droit de vote, et que leurs lardons tout aussi abrutis l'auront bientôt.

Le gentil animateur du journal vespéral de RTL, Nicolas Poincaré, a mis au point une nouvelle forme de débat, de type

consensuel, dans lequel les deux débatteurs sont parfaitement d'accord. J'ai pu écouter hier soir, pour la troisième fois en peu de temps, un de ces étranges «débats». Il était cette fois question de faire le point sur ce qu'avait été la présidence de George Bush Junior, et les deux interlocuteurs exprimaient le même soulagement, que ce président désastreux doive bientôt céder la place au formidable Obama. Il se dégage de ces «débats» tout en ronronnements une atmosphère très apaisante, il faudrait que j'en podcaste pour me les repasser pendant mes insomnies.

Pendant l'hiver, l'eau de mon bassin se purifie et devient assez limpide pour que l'on voie parfaitement jusqu'au fond. Aussi ai-je tout de suite remarqué, en arrivant à La Croix avant-hier après-midi, ce spectacle sans précédent : tous mes poissons avaient disparu. Adieu grande carpe koï, jolis carassins et gentils carpeaux. A vrai dire, je ne crois pas qu'on les ait volés. En constatant leur absence, j'ai aussitôt repensé à cette vision fugace et elle aussi sans précédent, que j'avais eue naguère, et qui fournit probablement l'explication. Lors de mon dernier passage dans les lieux, il y a un mois, ouvrant à un moment la porte de la maison pour sortir dans le jardin, j'ai fait s'envoler un beau Héron cendré, qui était posé près du bassin. Les hérons sont plus ou moins présents dans les environs, selon les années, et ils sont assez nombreux ces temps-ci, il n'est pas rare d'en lever deux ou trois à la fois en passant le long de certains prés, y compris des prés sans eau, d'ailleurs, mais je n'en avais encore jamais vu dans les jardins. J'imagine que l'animal «au long bec emmanché d'un long cou» avait repéré le vivier et qu'il est revenu se gober les poissons l'un après l'autre. Il faudra maintenant penser à ce danger. (PS. J'ai ensuite aperçu quelques survivants furtifs, qui avaient dû se faufiler dans les coins).

Il y a de beaux moments de soleil, que l'on paie d'un grand froid, et de la morsure du vent de nord-est. Certains champs sont constellés de vanneaux, je trouve cet oiseau vraiment joli. Son nom officiel est le Vanneau huppé, ce qui n'est pas faux, mais si j'étais en charge de retoucher la nomenclature ornithologique française, je le rebaptiserais volontiers le Vanneau élégant. L'adjectif est déjà pris par le chardonneret, que l'on devrait plutôt appeler le Chardonneret coquet, avec son petit plumage si voyant. Je ne me lasse pas d'aller traficoter parmi mes nouveaux arbres. Seigneur, je voudrais qu'on m'accorde un congé sabbatique de cent mille ans, pour pouvoir y passer tout mon temps. Ou à peu près.

Dimanche 4 janvier 2009. Ce pays où les voitures brûlent de plus en plus et où la racaille pérore, ce pays où les «forces» de «l'ordre» s'occupent à racketter les gens du commun au lieu d'inquiéter la vermine, ce pays me dégoûte.

Mais je ne vais pas commencer tout de suite à être désagréable, parlons d'autre chose. Alors, bonne année, les gars. Et bien du plaisir, hein. La santé, surtout.

Mardi 6 janvier 2009. Je ne connais guère que de son excellente réputation le grand Jean-Henri Fabre (1823-1915), dont je n'ai dû lire que quelques chapitres sur les insectes. J'apprends par hasard qu'il s'occupait à planter des arbres, ce qui me le rend plus proche, même si je suppose qu'il s'y prenait plus sérieusement que moi. Je tiens ce détail de la préface d'une plaquette de l'Atelier du Gué, que l'on m'a offerte, *L'air, nécessaire à la vie*. C'est le texte probable d'une conférence, estime le préfacier américain, qui a acheté le manuscrit. En tout cas, une belle leçon.

Mercredi 7 janvier 2009. Le hasard d'un courrier me ramène un portrait de moi, travaillé à la photocopie par Jean-François Robic, circa 1996. L'image ne reproduit guère la beauté naturelle de mes véritables traits, mais elle traduit assez justement l'état de mon âme attentive et inquiète.

Lundi 19 janvier 2009. La bloguerie, comme café du commerce équitabile.

Mardi 20 janvier 2009. On divisait jadis un livre, une composition, un exposé, en parties grand I, II, etc, qui pouvaient à leur tour être divisées en grand A, B, etc, puis en petit 1), 2), etc, et/ou en petit a), b), etc, en variant ainsi à chaque niveau de subdivision. Un beau jour, des rationalistes se sont avisés que l'on pouvait faire plus rationnel et la mode s'est répandue de diviser simplement par 1, 2, etc, puis par 1.1, 1.2, puis 1.1.1, puis 1.1.1.1, etc. Ensuite on s'est aperçu que ce procédé faussement intelligent convenait peut-être fort bien au cerveau d'un ordinateur mais assez mal à celui des hommes, auquel il apportait plus de confusion que de clarté, et les gens de bon sens sont revenus aux façons traditionnelles, qui sont plus commodes. Mais d'après ce que je vois de temps en temps, il y a encore des fous furieux qui restent accrochés à la manie monotone. Et si ça les amuse, après tout...

Mercredi 21 janvier 2009. L'écrivain charentais Pierre Véry (1900-1960) est connu surtout pour ses romans, dont certains furent adaptés au cinéma (*Les disparus de Saint-Agil*, *Goupi Mains Rouges*). Un charitable «pharmacien de l'esprit», qui sait que je ne lis guère de fiction, m'a prêté de lui un charmant ouvrage, *Léonard ou les délices du bouquiniste*, écrit en 1928, publié en 1946, reparu en 1975 dans la collection Les

Introuvables, des Editions d'Aujourd'hui. C'est un petit essai plein d'humour sur les joies et les peines d'une profession que l'auteur exerça quelques années, de 1925 à 1932, dans la capitale. Avec des observations, des anecdotes, par exemple sur les voleurs («ceux qui lui volent ses livres» & «ceux qui lui vendent des livres volés»), les visiteurs étranges, les achats en province, etc. Je crois lire le portrait d'un alter ego dans quelques lignes touchant les mœurs et coutumes : «Si frais, si exactement cotés que soient ses volumes, il lui faut découvrir sur une page une tache, un trait de crayon, et il les efface ; une corne, et il la déplie ; un prix qui soudain lui semble exorbitant ou dérisoire, et il le change. ... A-t-il tout nettoyé ? Il faut aussitôt qu'il range. Sans fin, il classe ; il invente des combinaisons à l'infini...»

Vendredi 23 janvier 2009. Le nouveau président américain, je veux dire le président Obama-qui-fait-naître-en-nous-un-immense-espoir-et-grâce-à-qui-tout-va-aller-mieux, et qui certes a oublié d'être sot, annonce parmi ses premières mesures son intention de se débarrasser des innocents inoffensifs parqués sans raison aucune à Guantanamo. C'est une bonne nouvelle pour eux, ce n'est pas forcément un cadeau pour ceux qui vont devoir se dévouer pour les accueillir et vivre avec. Mais en France, où il est bien connu qu'on ne manque pas de place, et où l'on n'est plus à quelques égorgeurs près, on va bien faire un petit effort, hein...

Samedi 24 janvier 2009. Pour un rêve mémorable à quelque titre, dont on a la grâce de temps à autre, combien de pauvres lambeaux psychiques, où l'on ne trouve guère que la parodie de nos petites misères, et dont l'oubli nous délivre.

Mardi 27 janvier 2009. On a sans doute déjà remarqué, je viens seulement de m'aviser de l'extrême analogie des verbes oublier et publier, que seule distingue l'initiale, les lettres p et o étant d'ailleurs contiguës dans l'alphabet. La ressemblance est d'autant plus frappante que les deux verbes sont en quelque sorte de sens inverse, publier étant une façon, ou une tentative, de ne pas oublier. Au contraire, les noms directement liés à ces verbes s'opposent par leur forme, brève pour oubli, deux fois plus longue pour publication. Quelle nuance, quelle autre saveur auraient l'oublication, le publi? J'observe qu'un dérivé, les oubliettes, est sans équivalent. Les publiettes pourraient être de minimes publications, façon *Discréto*. De même un autre mot de la famille, publicité, me fait penser que nous n'avons pas d'oublicité. Que serait une agence d'oublicité? Si ça se trouve, cela nous manque.

Samedi 31 janvier 2009. Considérations sur l'exactitude et la paternité. Peu après la mort de mon père, en 1981, j'ai hérité de lui, ou plus exactement j'ai fait main basse sur un objet qui lui avait appartenu, un pèse-lettre en forme de sextant.

Ce peson, qui permet d'évaluer des poids jusqu'à cent grammes, m'a rendu service mille fois, notamment à l'époque où j'avais beaucoup de courrier. Il m'évite de passer par le guichet de la Poste pour la plupart de mes envois, qui entrent dans les premiers tarifs, fixés comme on le sait pour 20, 50 et 100 grammes. J'ai toujours prisé cet instrument, non seulement à cause de son utilité, mais comme souvenir emblématique d'un homme au caractère millimétrique, qui aimait la précision. Lui n'écrivait guère, mais s'en était servi, je crois, pour peser ses produits photographiques, jadis, et n'en faisait plus rien depuis des années. Le temps a si bien passé, que l'ustensile a maintenant été en ma possession depuis sans doute plus longtemps, qu'il n'avait été en la sienne. Or voilà peu j'ai connu l'expérience désagréable de faire vérifier à la Poste le poids d'une enveloppe, qui chez moi n'atteignait pas les 100 grammes, mais les dépassait légèrement sur la balance électrique du comptoir. Ah. Cette déconvenue m'a plongé dans la perplexité. Papa était-il donc faillible? Le pèse-lettre avait-il toujours été faux? La Poste, qui ne m'a pas habitué à lui faire confiance, se gourait-elle pas? Comment le vérifier? Cela m'a donné une idée qui paraissait simple à réaliser, mais ne l'est pas du tout. Je me suis dit que j'allais tout bonnement m'acheter un poids de 100 grammes, ou mieux, deux poids de 50 grammes, qui me permettraient de tester l'engin à 50 et à 100 grammes. L'initiative ne serait pas mauvaise, si les poids n'étaient devenus une marchandise parfaitement introuvable, y compris dans les quincailleries les mieux fournies. Il reste la brocante, bien sûr, mais même là, je sens qu'il va falloir un moment...

Mardi 3 février 2009. J'ai mis plusieurs semaines cet automne pour siroter peu à peu toutes les pensées contenues dans les quelque 340 pages du *Avec moi-même (réflexions)* de Michel Balfort, qu'un ami m'avait conseillé, qu'un autre a pu me prêter, et qui m'a assez subjugué pour que je finisse par acheter la réédition encore dans le commerce. Paru «chez Tschann» en 1938, en réalité tiré à 1500 exemplaires aux frais de l'auteur, le livre salué par Léautaud et favorisé par un article retentissant d'Edmond Jaloux, fut bientôt épuisé. Les éditions du Lérot ont été bien inspirées d'en faire en 1982 une réédition (revue par l'auteur à 99 ans !) de 300 exemplaires, dont le lectorat français se montre assez peu digne, puisque ce modeste tirage n'est toujours pas écoulé, plus d'un quart de siècle après.

Ce recueil était fait pour me plaire en toute circonstance, il est tombé à point dans cette période ingrate. J'ai déjà confié, dans les premiers jours de lecture, l'impression que j'avais d'écouter là parler un ami intelligent (ne l'étant moi-même pas trop, je recherche de tels compagnons). Je devais ensuite noter que l'auteur emploie à peu près les mêmes termes, plus avant. Tout ne m'a pas plu dans ce livre mais beaucoup. Il agacerait sans doute bien des

gens, car Balfort y affiche assez largement son mépris pour la foule (et de façon plus limitée son antipathie pour les Juifs, sur deux pages de la seule édition de 1938, pages 162-163, si ça intéresse, supprimées de la réédition à la demande de l'auteur). Les pensées ne sont pas classées, juste réparties en quinze chapitres sans titre ni numéro, seulement marqués par un saut de page. Qui en aurait le temps pourrait s'exercer à intituler au mieux ces chapitres sans nom, le sujet en est plus ou moins évident. Avec l'accord de l'éditeur, je me permets de reproduire, dans une *Lettre documentaire*, un choix des pensées qui m'ont le plus convaincu, ou parfois intrigué, ou seulement amusé. Puisse cet échantillonnage inspirer aux amateurs de belles-lettres l'envie de découvrir plus complètement la pensée subtile, intransigeante et magistrale de Michel Balfort. (J'en appelle à mon propre lectorat, pour sauver l'honneur du public français, je vous suggère et vous prie d'envoyer sans tarder 15 euros port compris aux Editions du Lérot, Les Usines Réunies, 16140 Tusson, afin d'acquérir ce remarquable chef d'œuvre, dont il reste aussi des exemplaires de tête sur papier vergé pour 30 euros).

Accessoirement, je ferai part ici de ma déception d'avoir consulté le catalogue de la Bibliothèque Nationale, jadis instrument digne et fiable, aujourd'hui affublé d'un nom ridicule (Bn-Opale Plus) et présentant un niveau de qualité qui le distingue de moins en moins des futoirs universitaires. Interrogé sur *Avec moi-même* de Michel Balfort, il livre trois notices qui n'ont pas grande allure, puisque la première édition est datée par erreur de 1958 au lieu de 1938, et la seconde, de 1982, est cataloguée en double.

Samedi 7 février 2009. De toutes les ligues d'opprimés dont j'aie connaissance, celle dont l'appellation me réjouit le plus est sans doute le PKK. Je ne sais comment cela résonne dans les contrées lointaines, mais prononcé en français, ça vous a un petit air vents et marée que je trouve irrésistible.

Mercredi 11 février 2009. Je relis une carte postale de hasard, achetée dans une brocante l'été dernier. Elle était partie de Toulouse à 12 h 45, le 24 septembre 1952, si je déchiffre bien le cachet. Une certaine Andrée s'y adressait d'un ton amer à un habitant de Dampierre sur Boutonne. *«Monsieur – Mes cartes de Gréoulx étant une conclusion définitive, il n'était nul besoin d'inventer une histoire, fort touchante du reste, pour poser un point final à votre tour. Ne pas me répondre eût été plus grand seigneur. Comme quoi, en définitive, c'est vous qui aviez raison. Afin de s'éviter des maladroites blessantes, il faut se résigner à rester dans le milieu social où on a été élevé. Je vous souhaite bonne chance, de tout cœur, très sincèrement.»* Il est troublant de songer au drame qui a dû précéder ces lignes, une rupture certainement. En n'écrivant pas sous enveloppe, favorisant ainsi la publicité du conflit, qu'espère Andrée,

aggraver la dispute? Au contraire tend-elle une perche, avec l'air de ne pas y toucher, en répondant à son tour à une réponse qu'elle déclarait pourtant déjà superflue? Les voeux appuyés de la conclusion me font soupçonner qu'elle continuait de rechercher le contact humain, si je puis dire. D'ailleurs n'écrit-elle pas sur une vue aérienne représentant au premier plan un pont? Quant à ce thème des barrières sociales qui empêchent de s'entendre, il ne m'a jamais convaincu. Le milieu d'origine peut être une gêne, évidemment il l'est souvent, mais tout aussi souvent les individus s'en affranchissent, on en a mille exemples. Comme disait mon sociologue préféré : *«Alors deux races si distinctes ? Les patrons ? Les ouvriers ? C'est artificiel 100 pour 100 ! C'est question de chance et d'héritages ! Abolissez ! Vous verrez bien que c'étaient les mêmes !»* Par contre, si l'on n'est pas fait pour s'accorder, on a beau être du même niveau, inutile d'insister, c'est peine perdue.

Jeudi 12 février 2009. Une fois n'est pas coutume, j'ai signé une pétition, qui plus est pour soutenir un artiste. Toute ma sympathie pour la gendarmerie ne peut m'obliger à fermer les yeux sur les âneries qu'il lui arrive de commettre. Philippe Pissier a eu l'imprudence de participer à une expo de mail art en envoyant sans enveloppe quatre photos de femme à poil. On lui a saisi son ordi depuis des mois et il encourt pour pornographie 3 ans de prison et 75000 euros d'amende. On croit rêver. A l'époque où des milliardaires philanthropes sont fiers de se présenter comme des «Enfoirés», où la cheftaine de la ligue «Ni putes, ni soumises» est devenue ministre, et où des dizaines de voitures brûlent pendant les nuits les plus calmes, on va chercher des noises à un mec qui a posté quatre photos de nichons. On est en France, pays du Tiers-Monde mental.

Dimanche 15 février 2009. Dans un couloir de la fac, un placard béant laissait voir un amoncellement de vieilles publications, syndicales et autres. En passant j'ai tendu le bras et j'en ai ressorti *Albanie*, la revue trimestrielle de l'Association des Amitiés Franco-Albanaises. C'est le n° 11, de février 1981. Papier solide, couverture quadri, les Amitiés avaient les moyens. La rédaction était aux mains d'un beau petit ramassis d'en...és de première catégorie, dûment estampillés universitaires. Le célèbre docteur Faucille, le fameux professeur Marteau, n'y allaient pas avec le dos de la cuiller : *«L'Albanie m'apparaît plus que jamais comme une chance de dignité pour tous les hommes épris de justice et de paix ... Le bien-être à la campagne, comme à la ville ... Lire Enver Hoxha ... L'unité qui lie le Parti et le peuple reste l'objet d'un engagement chaque jour renouvelé ... Tout un peuple, dans et par l'expérience de l'édification du socialisme, affirme son génie créateur au niveau de la littérature et des arts ...»* Plusieurs d'entre ces pingouins

vivent encore probablement, certains travaillent peut-être, aucun n'a été ni ne sera inquiété par aucune Inquisition humaniste, qui demanderait des comptes sur cet étalage accablant de collaboration délirante. L'humanisme a les devoirs de mémoire qu'il peut, n'est-ce pas, ou qu'il veut...

Lundi 16 février 2009. Dans la pelouse devant chez ma mère, il y a un arbre qui me plaît. C'est un genévrier d'une espèce particulière, probablement un genévrier de Virginie, au feuillage abondant, plus touffu que les genévriers classiques, avec lesquels il n'a de commun que la forme des petites baies. Je me souviens qu'avec les autres gamins des HLM, jadis, c'était un arbuste assez bas pour que nous sautions par-dessus. Il atteint maintenant la hauteur du deuxième étage, son épaisse ramure toujours verte abrite en toute saison une menue volaille. Les autres arbres de la cour qui survivent, quelques pruniers à feuilles pourpres et des catalpas, ont tous été taillés en têtard depuis le début. Le genévrier seul a grandi entier. J'ai réalisé récemment que l'arbuste de jadis devait être plus ou moins aussi jeune que l'enfant, qui le sautait d'un bond. Par conséquent il est le seul arbre de ma connaissance, dont je sache assurément qu'il a à peu près le même âge que moi. Il m'était déjà sympathique, cette considération me le rend plus cher, bien sûr, cela crée un lien en quelque sorte.

Mardi 17 février 2009. Il existe maintenant tellement de films mettant en scène la deuxième Guerre mondiale, que je me demande si leur durée cumulée égale ou dépasse celle du conflit lui-même.

Mercredi 18 février 2009. Une coïncidence involontaire fait que nous pouvons noter les heures de la journée, et les dates dans l'année, par des groupes de deux + deux, soit quatre chiffres (heures + minutes, et jours + mois), qui parfois ressemblent au nombre de telle ou telle année. Cela ne marche pas toujours, mais 2009 est l'exemple d'une année où, à un moment donné, les chiffres des trois séquences seront identiques : ce sera le 20 septembre (20/09) à 20 h 09. Toutes les heures et toutes les dates forment une série de chiffres qui correspond à une année, puisque la suite des années est ininterrompue et infinie. L'inverse n'est pas vrai: toutes les années n'ont pas d'équivalent chiffré dans l'horaire ou dans le calendrier. Les suites des heures et des jours sont discontinues, et en outre limitées : on ne pourra plus jouer à ce petit jeu avec les dates après l'an 3112, ni avec les heures dès l'an 2359. Profitons-en.

Samedi 21 février 2009. Le grand philologue, archéologue et ethnographe portugais José Leite de Vasconcelos (1858-1941) avait publié en 1915, sous le titre *De Campolide a Melrose*, le récit d'un voyage d'études à travers l'Europe, dont je ne me

lasse pas de relire le premier paragraphe, si plein de discernement et d'humilité, je traduis : «Rien ne nous éduque, ni ne nous éclaire autant, que de voyager! Si nous voyageons dans des pays de civilisation supérieure au nôtre, nous prenons exemple de la supériorité. Si nous voyageons dans des pays de civilisation inférieure, nous y apprenons aussi quelque chose, nous seulement parce que cette infériorité ne se manifeste pas toujours en tous points, mais aussi parce qu'il n'y a pas de peuple qui ne possède quelque particularité, dont la connaissance peut toujours intéresser celui qui a l'habitude d'étudier.»

Mardi 24 février 2009. Ce week end, j'ai rêvé que je composais des phrases par collage. Je me suis réveillé sur celle qui disait «La Lorraine est un balcon parfait.»

Mercredi 25 février 2009. Ce que j'aime bien, chez les humbles, c'est quand ils sont pas fiers. Rien de pire, rien de plus pénible qu'un humble arrogant.

Jeudi 26 février 2009. Je n'ai pas lu, je ne lirai probablement jamais les *Aventuras en verso y prosa del insigne poeta y de su discreto compañero*, qu'un certain Antonio Muñoz a publiées jadis, mais la seule rencontre de ce joli titre m'a procuré une sorte d'entrain, pendant un bon moment.

Mardi 3 mars 2009. LES CHARENTAIS EN AMERIQUE DU SUD.

La parution du *Dictionnaire biographique des Charentais (et de ceux qui ont illustré les Charentes)* aux éditions Le Croît vif, en 2005, a mis à la disposition des curieux un gisement documentaire considérable, ne réunissant pas moins de 5321 notices, distribuées en un corpus de plus de 1300 pages. Qui plus est l'ouvrage, ayant mobilisé pendant dix ans quarante-six rédacteurs sous la direction de François Julien-Labruyère, est assorti de précieux instruments annexes, qui en facilitent l'exploration, pour ne pas dire qu'ils y invitent. Il s'agit pour l'essentiel de trois index, totalisant quelque 140 pages supplémentaires : un Index des noms de lieux (lui-même subdivisé en deux parties, les Communes charentaises et les Communes hors Charentes), un Index des personnages cités dans les notices, enfin un Index thématique. Cet équipement méthodique permet diverses voies de pénétration dans l'ouvrage, pour des recherches ponctuelles ou systématiques, et fournirait un appui non négligeable au chercheur étudiant l'histoire locale. Il va de soi, par exemple, que les 40 notices auxquelles renvoie l'entrée au nom du village de Talmont, ou les 300 et quelques touchant une seule petite ville comme Saint-Jean d'Angély, sont autant de pistes s'ouvrant à l'investigation.

Attaché à ma Saintonge natale, mais ayant voué la plus grande part de mes études à la culture latino-américaine, l'idée m'est venue de voir en quoi le copieux DBC pouvait

m'aider à connaître les points, sur lesquels ces deux domaines éloignés se sont parfois rejoints. En fixant les termes de mon enquête, j'ai décidé pour l'heure de la limiter à l'Amérique méridionale, laissant donc de côté la zone mésoaméricaine et les îles des Caraïbes.

Pour commencer, j'ai d'abord parcouru la trentaine de pages, sur deux colonnes, de l'Index des Communes hors Charentes, à la recherche de toponymes sud-américains. J'en ai trouvé 24, qui sont les suivants (avec les patronymes auxquels ils renvoient) :

Bahia > Even.

Bogotá > Goujaud.

Buenos Aires > Berque, Boucheron, Bouilloux, Chevalier, Clemenceau, Deuil, Goujaud, Loizeau.

Cayenne > Coudreau, Debien, Fontorbe, Fresneau, Froger, Gravouille, Marck, Saulces.

Falkland (ou Malouines, îles) > Dessalines, Gaudichaud, Saulces.

Governador (île du) > Plauchut.

Guyane > Faivre, Jean, Marck, Salis, Tisseuil, Zélé.

Kourou > Faivre.

La Paz > Thouar.

Lima > Goujaud, Vicard.

Manaus > Chouchan.

Maranham > La Tousche.

Montevideo > Dessalines, Goujaud, Pineau.

Natal > Bouilloux.

Pâques (île de) > Viaud.

Pará > Coudreau.

Quito > Goujaud.

Restauración (au Paraguay) > Goujaud.

Rio de Janeiro > Bouilloux, Dupont, Marchoux, Parent, Plauchut, Renart, Thévet, Thibault.

Salsipuedes (en Uruguay) > Dessalines.

Salvador de Bahia > Lecharentais.

Santiago de Chile > Bouilloux, Chevalier, Piraud, Thouar.

São Paulo > Couturier, Dumas, Favre, Glénisson, Latour.

Valparaiso > Angibaud, Dupuy, Loizeau.

On peut estimer qu'en réalité ces 24 toponymes ne correspondent qu'à 22 ou 23 lieux, Salvador n'étant qu'un doublet de Bahia, et l'île du Governador faisant partie de Rio de Janeiro. L'index ne relevant pas les noms de pays, la plupart de ces noms sont ceux de villes, à l'exception des cinq unités administratives ou géographiques particulières, que sont le département de la Guyane (française), l'archipel des îles Malouines ou Falkland, les états brésiliens du Maranham (graphie ancienne pour Maranhão) et du Pará, enfin l'île du Governador. Tous les autres toponymes correspondent donc à des villes ou à des localités, parmi lesquelles se trouvent sept capitales (Bogotá, Buenos Aires, La Paz, Lima, Montevideo, Quito et Santiago) c'est à dire presque la totalité des capitales sud-américaines, desquelles manquent seulement

Asunción et Caracas, le Venezuela étant d'ailleurs totalement absent de la liste. Le Brésil tient une place éminente dans cet ensemble, où il est représenté par 9 toponymes, quand les autres pays ne le sont qu'au maximum par trois unités (cas de la France et du Chili, la première avec la Guyane, Cayenne et Kourou, le second avec Santiago, Valparaiso et l'île de Pâques). Au vu du nombre d'entrées, les liens de la Charente avec l'Amérique du Sud semblent donc concerner en particulier le Brésil, la Guyane et le Chili. Ces données ne sont qu'en partie confirmées si l'on examine le nombre de renvois par entrée, car alors prédominant, avec 8 renvois pour chacune, non seulement les villes de Cayenne et Rio de Janeiro, mais également la capitale argentine, Buenos Aires.

Quant aux personnages auxquels renvoient ces 24 entrées géographiques, leur nombre s'élève presque au double, il y en a 46. Je ne saurais, dans le cadre de cet article, les évoquer tous en détail. Je renvoie pour cela au dictionnaire et, à travers lui, à la documentation existante. Je me contenterai ici d'en donner la liste, en indiquant pour chacun le métier, le nom et les dates, et d'en tirer quelques observations générales. Ce sont les suivants :

L'industriel Louis-André ANGIBAUD (1853-1913).

L'ouvrier maquisard Amédée, dit Georges BERQUE (1917-1944).

Le politicien Jean-Michel BOUCHERON (1946-).

Le banquier et entrepreneur Marcel BOUILLOUX-LAFFONT (1871-1944).

Le peintre Ernest CHEVALIER (1862-1917).

Le festivalier Lionel CHOUCHAN (1937-).

Le médecin patoisant Pierre CLEMENCEAU, dit Pétras Zoufit (1848-1943).

L'explorateur Henri-Anatole COUDREAU (1859-1899).

Le sculpteur Robert COUTURIER (1905-).

L'historien Gabriel DEBIEN (1906-1990).

Le naturaliste Alcide DESSALINES d'ORBIGNY (1802-1857).

L'ingénieur et entrepreneur Gérard DEUIL (1921-2002).

Le peintre naïf Antoinette DUMAS (1888-1977).

Le luthier Maurice DUPONT (1959-).

Le prêtre ouvrier Pierre DUPUY (1928-).

L'archiviste et historien Pascal EVEN (1955-).

Le professeur et historien Roland FAIVRE (1939-).

Le peintre Jean-François FAVRE (1940-).

Le médecin et historien Georges FONTORBE (1850-1901).

L'ingénieur François FRESNEAU (1703-1710).

L'officier de marine Michel FROGER, seigneur de l'Eguille (1668-1728).

Le pharmacien et botaniste Charles GAUDICHAUD-BEAUPRÉ (1789-1854).

L'historien Jean GLÉNISSON (1921-).

Le botaniste Aimé GOUJAUD, dit BONPLAND (1773-1858).

Le marin Jean-Baptiste-François GRAVOUILLE (1780-1865).

Le médecin patoisant Athanase JEAN, dit Yan Saint-Acère (1861-1932).

Le colon Daniel de LA TOUSCHE de RAVARDIERE (1570-?).
 Le consul Jehan-Marie de LATOUR de GEAY (1913-1991).
 Le polygraphe Jean LECHARENTAIS (2005-2105).
 Le médecin et amiral Georges LOIZEAU (1869-1945).
 Le médecin Emile MARCHOUX (1862-1943).
 Le notaire et député Louis-Gustave MARCK (1811-1891).
 Le conservateur de musée Alain PARENT (1944-1986).
 Le peintre et architecte Pierre-Dominique PINEAU (1842-1886).
 L'entrepreneur Auguste PIRAUD «l'Américain» (1885-1973).
 L'homme de lettres Edmond PLAUCHUT (1824-1909).
 L'officier de marine Claude-Thomas RENART de FUCHSAMBERT
 (1690-1772).
 Le médecin Philippe SALIS (1827-1887).
 Le marin Louis-Henri SAULCES de Freycinet (1777-1840).
 Le franciscain géographe André THÉVET (1504-1592).
 L'officier de marine Pierre THIBAUT (1790-1856).
 L'explorateur Emile-Arthur THOUAR (1853-1908).
 Le médecin Jean-Rémi TISSEUIL (1891-1983).
 L'écrivain Julien VIAUD dit Pierre Loti (1850-1923).
 Le douanier et tireur Christophe VICARD (1967-).
 Enfin, le professeur et romancier Dieudonné ZÉLÉ (1944-).

Avant d'aller plus loin, il faut observer l'importance très inégale du lien au continent sud-américain, des divers Charentais ainsi recensés. On notera donc quelques cas extrêmes, dans lesquels ce lien est peu significatif. Ainsi des artistes Couturier, Dumas et Favre, seulement cités pour avoir eu des œuvres exposées outre-mer, ou du luthier Dupont pour fabriquer des guitares en palissandre de Rio, toutes activités qui n'imposent pas même de s'être rendu sur place. Citons aussi le cas problématique du secrétaire de George Sand et voyageur Edmond Plauchut, qui voulut émigrer au Brésil et n'y mit jamais les pieds, mais dont la notice est recensée car on y mentionne également son neveu et homonyme, qui vécut bel et bien dans ce pays, où il fut un pionnier de l'aviation.

Par ailleurs, de même que l'ouvrage dans son ensemble s'intéresse aussi bien aux Charentais de souche, ou au moins de naissance, qu'aux Charentais d'adoption, et parfois seulement de passage, de même le statut identitaire de nos Charentais d'Amérique du Sud est-il très variable. On relèvera que trois d'entre eux sont nés dans le continent lointain (Berque, Deuil, Marck) et que quatre y ont trouvé la mort (Bouilloux, Coudreau, Goujaud, Pineau). On remarquera en particulier la coïncidence par laquelle Buenos Aires se trouve être la ville natale à la fois du résistant Berque, et du pétainiste Deuil.

Un examen chronologique de la liste fait ressortir qu'une majorité de ces personnages sont nés au XIXe siècle, en second lieu au XXe. Précisément, 2 seuls sont nés au XVIIe siècle (le géographe André Thévet est le doyen), autant au XVIIe, 6 au XVIIIe, 19 au XIXe, 16 au XXe, et même un au XXIe (je reviendrai plus loin sur ce cas énigmatique).

Sous le rapport du genre, il faut bien constater que l'ensemble des Charentais d'Amérique du Sud forme un milieu extrêmement viril, où apparaît pour unique dame la peintre Antoinette Dumas.

Pour ce qui est des métiers, la colonie charentaise est aussi variée que la population générale du dictionnaire, quoique peut-être plus particulièrement fournie en marins et en médecins.

Voilà, rapidement esquissés, les principaux traits par lesquels se caractérise, selon les données du *Dictionnaire biographique*, la compagnie composite des Charentais d'Amérique du Sud.

Je ne saurais conclure cet exposé sans revenir un instant sur le cas particulier du «polygraphe» Jean Lecharentais. Je renvoie au *Dictionnaire* le lecteur curieux d'en savoir plus sur ce personnage, dont je rappellerai seulement que ses dates biographiques supposées (2005-2105) indiquent assez que la notice le concernant est une pure plaisanterie, comme pourrait bien l'être aussi celle de Charles Marchant (1724-1810), «écrivain du dimanche» aux ouvrages copieux mais tous disparus, et sur qui l'on n'a aucune référence à donner. Il me plaît d'évoquer ces détails, en ce qu'ils sont symboliques de certaines qualités du dictionnaire. En effet, quiconque l'a quelque peu manipulé aura remarqué que ce n'est pas seulement un bon instrument scientifique, à la rigueur documentaire impeccable, mais qu'il s'avise aussi, le cas échéant, d'apporter plus que ce à quoi l'oblige sa stricte mission biographique. Un des charmes de l'ouvrage tient par exemple à une certaine musardise intellectuelle apparaissant en diverses occasions, comme quand, à propos du Prince d'Oléron, on discute de l'orthographe de ce toponyme (qui devrait s'écrire sans accent, comme Quiberon) ou quand, à l'entrée «X.», on médite sur la possible identité d'une belle Marandaise androgyne et anonyme, apparaissant sur des cartes postales de jadis. Le cas de Lecharentais atteste que, par ailleurs, le scrupule documentaire n'a pas interdit, ici ou là, quelque échappée vers la fantaisie.

(PS. Monsieur Favre me fait savoir qu'il n'a pas seulement exposé mais séjourné régulièrement en Amérique du Sud).

Vendredi 6 mars 2009. Etudes cartésiennes. Je pisse, donc je sens.

Jeudi 12 mars 2009. Le premier outil du jardinier, c'est la présence.

Dimanche 15 mars 2009. A la fac, mon directeur faisait sans doute son devoir, l'autre jour, en informant le personnel des décisions de blocage prises par les assemblées de mécontents. Tout comme j'ai fait le mien en répondant par retour de mail : «*Monsieur le Directeur, je vous remercie de cette information. Pour ma part, je ne reconnais aucune légitimité à l'Assemblée*

«générale», et je ne lui accorde aucune autorité quant à ce qui est de ma liberté de circulation. Bien à vous.» En fait nous ne sommes confrontés pour l'instant qu'à un vague simili-blocage filtrant, plus ridicule mais plus vivable que le vrai. Je n'arrive pas à prendre au sérieux les revendications des contestataires. Comme elles changent tous les quatre matins, du reste, j'ai du mal à suivre, et autre chose à foutre. Quant à ma propre condition sociale, elle est décidément assez minable, mais je ne me sens pas le droit de pimer, conscient de ce que je n'ai que ce que ma propre médiocrité me fait mériter. Mes maîtres m'ont changé de contrat, sans que je sois certain d'y gagner ou d'y perdre. Il faut dire qu'au bureau des salaires officient de telles expertes, qu'il ne passe pas de mois sans qu'on oublie ceci ou qu'on rattrape cela, de sorte que je n'ai pas eu un bulletin de salaire normal depuis plus d'un an (il faut remonter à 2007) et que je suis dans l'incapacité de dire au juste combien je gagne. J'ai cru un temps que mon salaire allait enfin franchir la barre des 1000 euros mensuels, ce qui ne me semblerait pas volé, mais il paraît aux dernières nouvelles que je passe à peine les 900. Cela me rappelle avoir appris l'été dernier que tous les prêtres, y compris les évêques, touchent en France un traitement égal, équivalent au salaire minimum, soit la somme de 920 euros par mois. Je me console donc en songeant que je ne gagne peut-être pas autant que le curé, mais presque autant que l'évêque. Et je ne travaille que quatre jours par semaine, il est vrai. Ce qui me laisse un peu de temps pour faire fortune par d'autres moyens que le salariat.

Jeudi 19 mars 2009. Une qui ne m'aide pas à faire fortune, c'est ma banque, soit la Banque Postale. Elle chercherait plutôt à me piquer des sous par tous les moyens. On m'a avisé tout d'un coup, l'été dernier, que les «relevés de compte fréquents» étaient devenus payants depuis quelque temps, sans que l'on ait songé à m'en prévenir, et sans que l'on ne m'ait non plus jamais demandé si je souhaitais que mes relevés soient plus ou moins fréquents. J'ai aussitôt fait les démarches, d'ailleurs assez bureaucratiques, pour demander de n'avoir plus qu'un relevé mensuel, qui me suffit largement, mais il était trop tard, pardi, je devais quand même payer un «relevé fréquent». Il ne m'a coûté que 1,25 euro, mais s'ils ont estourbi de la sorte leurs quelques millions de clients, dont plus d'un a dû réagir moins vite que moi, cela doit représenter au total une géante arnaque. Et plus récemment, je découvre cette nouveauté, que l'on me prélève systématiquement 1 euro de «minimum forfaitaire trimestriel d'utilisation du découvert», même si je ne suis jamais à découvert. Même calcul, l'escroquerie est modeste sur mon compte, mais énorme sur l'ensemble. Il y a des coups de pied au calcul qui se perdent.

Mercredi 1 avril 2009. On m'a appris hier la disparition de mon ami Jacques d'Arribehaude, vendredi dernier le 27 mars, je ne sais encore de quoi précisément. Cette nouvelle m'a peiné, sans vraiment me surprendre. Je le savais affaibli, et il n'était pas tout jeune.

J'avais fait sa connaissance vers la fin de 2004. Des articles favorables m'avaient incité à me lancer dans la lecture d'un de ses principaux livres, *Un Français libre*, le recueil de ses journaux des années 60. Je lui avais écrit en apprenant que nous étions tous deux nés un 6 juin, mais lui bien avant moi, en 1925. Il aurait donc eu 84 ans en juin prochain.

A l'époque, d'Arribehaude venait de quitter Paris pour s'installer à Nice, il râlait dans ses mails contre l'ébéniste qui ne construisait pas assez rapidement sa nouvelle bibliothèque. Dans la foulée, j'ai lu son autre grand livre, *Cher Picaro*, recueil de ses journaux des années 50, et en mai 2005 j'ai publié sur le net une sélection des entretiens que j'avais eus avec lui par courrier.

Nous sommes restés amis, nous nous contactons de temps en temps, il téléphonait volontiers. J'ai composé un grand index de ses deux recueils de journaux, qui l'a enchanté. Du coup, l'an dernier, il m'a demandé de faire l'index de son dernier livre, *S'en fout la vie*, ses mémoires des années 80, imprimé par TheBookEdition.

Je ne l'ai rencontré en personne qu'une fois, au printemps dernier, vers Pâques. Rentrant de Santander, je me suis arrêté me reposer une heure en sa compagnie chez son amie Margot qui l'hébergeait alors quelques jours, dans son Pays Basque natal, sur les hauteurs de Guéthary.

Son dernier coup de fil date je crois de fin janvier, il m'avait appelé à la bibli pour me présenter gentiment ses vœux et discuter un moment. Je comptais lui récrire, dernièrement, et puis voilà.

C'était un gentilhomme, peu diplômé mais très cultivé, de bon goût, subtil mais simple. Il m'a beaucoup apporté, il me manquera.

Jeudi 9 avril 2009. La personne qui m'a gentiment offert, au début de cette année, l'*Ascension* de Ludwig Hohl, ignorait probablement que longtemps auparavant, dans ma *Lettre documentaire* n° XXXIII, de juin 1993, Herr Michel Ohl, explorant son «Domaine homonymique», avait publié une note favorable sur ce «récit parabolique ... d'une double vie qui s'élève, et s'annule». Je n'étais donc pas mécontent d'avoir ainsi l'occasion de lire le bref roman suisse (*Bergfahrt*) qui dit-on a été récrit plusieurs fois par l'auteur tout au long de sa vie. La version française par Luc de Goustine a d'abord été publiée par Gallimard (*Une Ascension*, 1980, rééditée en 1995) avant d'être reprise en 2007 par Attila sous le titre *Ascension*, soulagé de l'article (elle doit être assez bonne, la traduction dans laquelle on n'a trouvé qu'un mot à

reprendre). C'est une belle histoire plutôt sinistre et qui, à la manière de l'itinéraire des personnages, chemine lentement avant de terminer en pente brusque. J'avoue ne pas être emballé par ce livre estimable, certes, et que je ne regrette pas d'avoir lu.

Dimanche 12 avril 2009. J'ai rêvé qu'une maison d'édition s'appelait Dolphin Puke, ou Dolphin Pukes, ou Dolphins Puke (Vomi de Dauphin, ou Le(s) Dauphin(s) Vomi(ssen)t).

Vendredi 17 avril 2009. Un coin de mon jardin est une pépinière de buis dans laquelle je puise de temps en temps de bons spécimens que j'élève en pot, avant de leur trouver un autre destin. Selon l'occasion je peux en vendre, en offrir, en planter. J'en ai planté deux dans la communauté urbaine de Bordeaux, au début de cette année, deux jeunes pousses d'une vingtaine de centimètres. Le premier le mardi 6 janvier à Pessac, dans un patio étroit de la fac, où vont fumer les fonctionnaires, et où j'avais repéré depuis longtemps une jardinière circulaire, d'un peu moins d'un mètre de diamètre, dans laquelle ne végétait que de la mauvaise herbe. Le second cinq jours après, le dimanche 11, dans une grosse urne en fonte, délaissée dans certaine impasse du quartier Saint-Pierre. Je surveille discrètement, en passant, s'il faut je nettoie un peu. Ces petits arbres sont en danger, plantés de la sorte, une main malveillante peut facilement les arracher. C'est ce qui vient d'arriver au buis de Bordeaux, me trouvant hier soir en ville, j'ai constaté sa disparition. Il aura tenu un peu plus de trois mois, on verra ce qu'il advient de l'autre.

Samedi 18 avril 2009. Cet hiver je me suis enfin fait faire les lunettes dont j'ai besoin depuis longtemps. Encore que, en ai-je tant besoin que ça, je n'arrive toujours pas à les mettre, je continue de me servir de mes loupes lunettoïdes. Ne sachant trop à quel marchand m'adresser, j'ai opté pour la Bordelaise de Lunetterie uniquement en fonction de sa situation géographique. Une chose amusante, chez eux, c'est que la feuille de test, où sont imprimées des phrases en plus ou moins gros, était une page des *Considérations intempestives* de Nietzsche. Je n'ai pas dit aux opticiens que depuis quelque temps il m'arrive de voir passer aux confins de mon champ visuel une sorte d'ombre furtive, façon fantôme, très fugitive. Au début, je me suis demandé si c'était un effet de mes binocles, ou un symptôme de la dégradation de ma vue. A la réflexion, j'examine l'hypothèse que ce soit au contraire une bonification, je deviens capable de déceler ces infra-présences, qui jusqu'alors m'échappaient. Je m'apprête à faire de nouvelles découvertes.

Mercredi 22 avril 2009. J'entends de tous côtés de tels éloges du voyage, du nomadisme, de la mobilité, et par ailleurs de

telles condamnations de l'enracinement ou de toute forme d'immobilité, que j'en viens à craindre qu'il ne faille un de ces jours revendiquer le droit à la sédentarité.

Jeudi 23 avril 2009. Je vais sans doute aggraver ma réputation en avouant que je n'ai jamais réussi à trouver intéressante une seule phrase, ou une ligne écrite par Federico García Lorca. Ce ne sont pourtant pas les occasions qui ont manqué au cours de ma vie, mais chaque fois que j'ai ouvert une de ses œuvres, théâtre ou poésie, je me suis senti accablé d'un tel ennui, que j'ai bientôt refermé. Dernièrement, parcourant sa notice dans Wikipedia, j'ai vu que l'on donnait parmi les citations les plus mémorables de lui des sentences comme «*Lo mas importante es vivir*», ou encore «Rien n'est plus vivant qu'un souvenir», ce qui n'est pas d'une profondeur vertigineuse. Cet écrivain est pourtant fameux, ce doit être je crois le seul espagnol avec Cervantès, à qui la collection de la Pléiade ait accordé l'honneur d'un volume personnel. Aurait-il aussi grande réputation, s'il ne jouait le rôle posthume du parfait martyr humaniste, assassiné dans des circonstances sordides par des phalangistes brutaux, dans les premiers moments de la Guerre civile? J'en doute un peu. Les circonstances de sa mort sont non seulement sordides, mais paraît-il plus troubles que ne le raconte l'histoire sainte, s'il est vrai que lui-même, malgré son engagement républicain, avait de solides amitiés en milieu phalangiste, et c'est d'ailleurs chez des phalangistes de ses amis qu'il avait cherché refuge quand il s'était senti menacé. Il avait une bonne tête. Il avait été grand ami de Dali, qui n'était pas très à gauche non plus. Dans sa vieillesse, le peintre a confié qu'il n'y avait pas eu de rapports sexuels entre lui et le poète. Lorca aurait tenté deux fois de le sodomiser mais en vain, le cul de Salvador est resté aussi imprenable que l'Alcazar de Tolède.

Mardi 28 avril 2009. L'expression «patrons-voyous», qui fait florès actuellement, ne recouvre pas une notion sociologique rigoureuse. C'est une simple carte de visite rhétorique, qui situe d'emblée son utilisateur parmi les fanatiques pour qui cette formule est en réalité un pléonasme : les imagine-t-on admettre que des patrons soient honnêtes, ou se plaindre de voyous autres que lesdits patrons?

Mercredi 29 avril 2009. On m'a prêté le curieux livre d'une certaine Monique Rousseau, *Biarritz : La paroisse Saint-Martin et son cimetière, mémoire de la ville* (chez l'auteur, Bayonne, 2004). L'auteur y présente l'église, le presbytère et principalement le cimetière, dont elle passe toutes les tombes en revue, commentant éventuellement leur aspect, leur décoration, et évoquant la vie des défunts qui y reposent. Je n'ai ni le temps ni le besoin de lire in extenso cet ouvrage érudit, que je me suis contenté de parcourir. Je regrette

qu'il ne comporte ni table ni index, car c'est à l'évidence un travail estimable, bien documenté, qui peut intéresser non seulement l'historien, mais tout lecteur voulant rêvasser sur les innombrables esquisses ou fragments de biographies, qui s'y trouvent rassemblés.

30 avril 2009. Parution récente dans *Eléments* n° 131, sous le titre «Le blog de Philippe Billé», d'extraits de réponses à un questionnaire que m'avait proposé Ludovic Maubreuil vers le début de l'an dernier, dont voici le texte intégral :

Quelle est la raison profonde qui vous pousse à sévir depuis plusieurs années sur la Toile ?

Pour qui veut s'exprimer aujourd'hui sans attendre les bonnes grâces de l'édition imprimée, internet est d'une commodité indéniable, notamment le système du blog, qui est le site du pauvre. Je ne vois pas pourquoi je m'en priverais, malgré mon attachement à la chose imprimée. Un texte mis sur le net peut d'ailleurs très bien être imprimé ensuite. Personnellement, ce que je publie en ligne n'est pas très différent de ce que je publiais naguère sur le papier : des notes de lecture et des notes du reste, quelques traductions, etc. La motivation profonde ne change pas, mais reste aussi mystérieuse. Je ne suis pas à proprement parler un écrivain, je suis d'ailleurs un handicapé de l'imagination, j'ai le plus grand mal à m'intéresser à la fiction, même en tant que lecteur. Et il est sans cesse plus évident que ce n'est pas ce que j'écris qui va me rendre riche et célèbre, comme j'aurais tant aimé, alors pourquoi continuer ? Sans doute pour obtenir quelques satisfactions d'ordre psychique : les petites joies de la catharsis, le goût aussi de la clarification spirituelle que permet l'écriture. Il paraît qu'Emmanuel Berl aurait déclaré : «J'écris pour savoir ce que je pense». Dans mon cas, il y a de ça. J'y ajouterais : pour savoir ce que je sais, ce que je ressens.

Loin des groupes de pression et des études d'opinion, du confort moderne et de toutes ses nuisances, vous paraissez n'en faire qu'à votre tête, dans une sorte d'isolement presque spartiate. Comment faites-vous ?

Je n'ai pas de stratégie, vous savez, je navigue à vue.

Pourriez-vous nous donner votre panthéon littéraire et cinématographique ?

Dans la jeunesse, mon panthéon cinématographique était la trilogie Kubrick-Polanski-Wenders. Je ne sais pas si je reverrais toutes leurs œuvres avec le même entrain aujourd'hui. *Barry Lyndon* reste un des plus beaux films que j'aie vu, avec *La belle et le bête* de Cocteau. Il en va des œuvres cinématographiques comme des œuvres littéraires, les meilleures sont celles vers lesquelles on peut revenir sans se lasser. Chez les Français je ne déteste pas les classiques Pagnol, Guitry, les comédies dialoguées par Audiard. Mais je ne suis pas un grand amateur de cinéma, et je suis content que le dvd contribue à privatiser l'accès au film, qu'on ne soit

plus contraint à des pratiques humiliantes et contraires à la dignité humaine, comme aller dans une salle de cinéma, ce que je n'ai plus fait depuis une bonne vingtaine d'années.

J'ai longtemps étudié les relations de voyage du XVII^e siècle, parmi lesquelles je voudrais signaler en particulier ce monument admirable qu'est la collection de récits de naufrage portugais connue sous le nom d'*Histoire tragico-maritime*, dont certaines parties seulement ont été traduites en français jusqu'à présent. Je garde le meilleur souvenir d'essais comme les *Tristes tropiques* de Lévi-Strauss et les *Chasses subtiles* de Jünger, ou les recherches éclectiques du «gentleman clochard» Thomas de Quincey. Mes «classiques» français préférés sont sans doute La Fontaine et Céline, celui-ci surtout pour sa trilogie nordique, et ses pamphlets, notamment le très bien vu *Mea culpa*, ou sa correspondance. Dans mes découvertes de ces dernières années, je reste ébloui par les aphorismes de Gomez Davila, dont les éditions françaises laissent beaucoup à désirer, et les semainiers d'Albert Caraco. Je regrette que de grands diaristes réactionnaires et toniques comme Jacques d'Arribehaude ou Michel Ciry restent aussi méconnus.

Qu'est-ce qui vous rebute le plus chez vos contemporains, et y a-t-il malgré tout, selon vous, des raisons de se réjouir ?

Davila disait que «Nous ne devons pas nous alarmer : ce que nous admirons ne meurt pas. Ni nous réjouir : ce que nous détestons non plus.» Ce qui me consterne le plus est peut-être l'espèce d'asphyxie intellectuelle du politiquement correct, le pouvoir exorbitant des grands médias, qui sans gêne taisent, minimisent ou valorisent ce que bon leur semble. Cela dit, rien n'est jamais perdu ou joué d'avance, et l'histoire continue malgré tout d'être historique, c'est-à-dire imprévisible. La fin soudaine et relativement paisible du communisme européen était inattendue. Même de banales élections peuvent réserver d'amusantes surprises, mais c'est assez rare, il est vrai.

Où vous situez-vous politiquement ?

A vrai dire, je sais plus assurément où je ne me situe pas. J'ai arrêté de croire au Père Noël vers l'âge de huit ans mais sur le plan politique, ma puberté intellectuelle a été assez tardive, c'est seulement passé la trentaine que j'ai commencé à m'apercevoir que les idées de gauche de ma jeunesse n'étaient en fin de compte que des croyances discutables, parfois même des préjugés ou de simples superstitions. Mais je n'ai pas pu les remplacer par d'autres convictions aussi fermes, je reste essentiellement sceptique, la politique n'est pas ma partie. Je peux me définir négativement, comme étant devenu le contraire exact de la Ligue Communiste Révolutionnaire : un individu anticommuniste contre-révolutionnaire. Je ne crois pas aux révolutions violentes, ce sont toujours des catastrophes inutiles et laides. Je n'arrive pas tout à fait à rejeter la république et la démocratie,

malgré leurs vices, ni tout à fait à y croire plus qu'à des rêveries comme le despotisme éclairé ou le «communisme Labiche». Je crois dans des banalités de base, je suis pour la concorde, surtout entre les hommes de bonne volonté, pour le bien-être, surtout de ceux qui le méritent, et pour ne pas prendre les vessies pour des lanternes.

Vendredi 1 mai 2009. Il existe aux éditions du Seuil, dans la collection Point-Virgule, une série de petits livres de linguistique joliment illustrés, intitulée *Les idiomatics*. On y présente à chaque page une expression française imagée, avec ce que serait sa traduction littérale dans une langue étrangère, et sur la page d'à côté l'expression équivalente dans ladite langue, avec la traduction littérale en français. C'est ingénieux et amusant. Ainsi lisais-je l'autre jour dans le volume portugais, que l'expression «rouler sur l'or» ne se dit pas *rolar sobre o ouro* mais *nadar em dinheiro*, soit «nager dans l'argent», etc. Mais un détail me gênait, dans l'intitulé de cet ouvrage, à savoir *Les idiomatics : français-portugais, portugais-francés*. C'est que les deux derniers mots sont écrits à l'espagnole, avec des accents aigus, au lieu d'accents circonflexes à la portugaise (*português-francês*). C'est étrange, me dis-je, comment peut-on faire un tel pâté en pleine page de titre, révélant ainsi que l'on manque de certaines compétences élémentaires pour mener à bien un tel ouvrage? J'ai trouvé un début d'explication en apprenant que l'auteur, Geneviève Blum, avait également à son actif le volume espagnol, mais aussi l'italien, l'anglais, l'allemand et même le néerlandais, c'est-à-dire toute la série, excusez du peu... Je veux bien qu'elle soit fortiche en langues, la Geneviève, mais... comment dit-on «qui trop embrasse mal étreint», déjà, en étranger?

Dimanche 3 mai 2009. Le dernier numéro de *La Hulotte* (n° 92) est une étude sur les frelons (*Vespa crabro*), dans laquelle un petit dossier de 4 pages est consacré en particulier au problème de l'arrivée en France ces dernières années d'une espèce asiatique (*Vespa velutina nigritorax*). Ces frelons d'Asie ont le même gabarit que leurs congénères européens, dont ils se distinguent essentiellement par leur aspect plus noir, et surtout par les grands nids spectaculaires, en forme de gros ballons beiges mous, qu'ils bâtissent à la cime des arbres. La revue distribue également un formulaire destiné à signaler ces nids quand leur présence a été décelée, c'est à dire en général trop tard, à la saison où les feuilles sont tombées et où des centaines de nouveaux spécimens ont déjà essaimé dans les environs. L'arrivée de ces animaux exotiques est vraisemblablement accidentelle et probablement irréversible. Partie du Lot-et-Garonne en 2005, l'invasion s'étendait sur le quart sud-ouest du pays en 2008, et on ne voit pas bien ce qui va l'empêcher de se répandre bientôt sur tout le continent. C'est un problème pour les frelons

indigènes, qui sont concurrencés, et plus encore pour les abeilles, que ces prédateurs déciment. En voyant les images, j'ai tout de suite réalisé que c'est certainement un nid de ces bêtes, que j'avais aperçu en haut d'un de mes aulnes en Dordogne à Noël 2007. Je ne peux m'empêcher de faire le rapprochement avec la disparition, que j'avais constatée l'année précédente, de la colonie d'abeilles qui vivait dans un autre de ces arbres, dans le même bois.

Mercredi 6 mai 2009. Recourant aux commodités du pdf pour constituer l'index de certain ouvrage, je m'amuse de nouveau à déceler la secrète présence d'Aron dans la Garonne, de Dali dans le vandalisme, de l'eau dans les seaux, ce qui va de soi vous me direz, d'Eno chez Benoist, de Lang chez les phalangistes, ou de Satie chez le puisatier.

Lundi 11 mai 2009. Je n'avais pas tellement envie de me déplacer et finalement je ne regrette pas de m'être laissé entraîner à passer ce week-end dans la ville natale de Pío Baroja. J'ai trouvé que San Sebastián était vraiment une jolie ville, agréable à regarder. Naturellement j'en ai profité pour m'empiffrer de morue, de coquillages et de plein de choses que je devrais m'interdire. Je me suis offert un livre illustré sur les jardins japonais, ainsi qu'un béret, qui me va assez bien, et j'ai trouvé sur un banc un chapeau pointu de sorcière! qui ne me va pas mal. Sur place et en chemin, j'ai pu visiter une bonne demi-douzaine d'églises (belle surprise à Urrugne, où pour à peine une dizaine de vitraux, on ne compte pas moins de 4 signatures et autant de dates, s'étalant de 1856 à 2004).

Mardi 12 mai 2009. Il y a des expressions populaires qui me plaisent, d'autres pas du tout. J'en ai repéré une qui a le don de me hérissier, c'est «faire un petit coucou». Dès que l'on menace de «passer me faire un petit coucou», je sens mes doigts se crisper sur ma mitrailleuse mentale.

Jeudi 14 mai 2009. SOUVENIR DE MICHEL CHAMPENDAL (1954-2009).

J'ai appris le suicide de l'éditeur parisien Michel Champendal. Après avoir déposé son bilan au mois de février, il était allé prendre du repos dans les Alpes, où il a disparu début mars, sans prévenir personne et sans emporter avec lui les remèdes dont il usait chaque jour pour le diabète. Je dois avouer qu'à cette annonce, j'ai d'abord soupçonné quelque supercherie. Mais son corps a été retrouvé et identifié fin avril dans le canton de Vaud, en Suisse, d'où j'apprends qu'il était natif.

Je le connaissais assez mal mais depuis longtemps. Son souvenir reste pour moi lié à mes débuts artistiques. Je l'avais toujours cru normand car il publiait à Rouen, en 1982, une modeste revue photocopiée, *L'arbre bleu*, de format A5 archétypique, dont j'avais dû entendre parler dans les

chroniques de Guy Darol dans *Libé*. C'est dans cette revue que j'ai publié mes premiers collages. Je crois que c'est aussi par son intermédiaire que j'ai découvert le réseau du mail art, et que j'ai eu mes premiers échanges avec des gens comme Vittore Baroni ou Lucien Suel, par qui j'en ai ensuite connu bien d'autres.

Assez vite nous avons cessé de correspondre, mais nous avons en quelque sorte maintenu de loin en loin quelques contacts. C'est lui qui m'avait appris la belle idée de Richard Brautigan, de fonder une manuscritothèque, comme il s'en est en effet créé une, paraît-il, après sa mort.

C'est je pense dans les années 80, qu'il est venu s'installer à Paris. Il y eut un soir où j'ai découvert qu'il avait une belle voix, en l'entendant à France-Culture.

Je ne sais plus à quand remonte, j'ai peut-être noté dans mes carnets la date de notre unique rencontre. Etant de passage dans la capitale, je l'avais appelé, il m'avait donné rendez-vous en fin d'après-midi dans un grand café, où il m'avait offert une excellente bière ou deux.

On devait être déjà dans les années 90 quand, sachant qu'il travaillait alors à la Bibliothèque nationale, je lui avais demandé s'il pourrait m'obtenir le sommaire de certaine collection de documents, publiée au XIXe siècle par Henri Ternaux, qui m'intéressait. Il ne m'a photocopié que la table des matières d'un seul des deux volumes, et je n'ai pas osé le tanner pour avoir l'autre.

Il avait répondu à mon enquête de 1994 sur les 10 livres préférés, et connaissait donc mes *Lettres documentaires*.

En 2006, il faisait partie des quelques témoins que Laurent Fairon a fait participer au site qu'il m'a offert pour mon cinquantenaire. Il y disait pas mal d'inexactitudes, mais sur un ton très sympathique. Et puis qu'importe.

Nous avons quelque peu renoué à cette occasion. Comme il venait de créer une maison d'éditions à son nom, je lui ai proposé *L'Expatriote*, le journal de Lloyd, qui me tenait à cœur. Il a accepté le manuscrit dans de grands élans d'enthousiasme, avant de m'expliquer qu'il faudrait d'abord trouver assez de souscripteurs, pour que l'ouvrage soit déjà remboursé à la parution. C'était impossible, et donc une déconvenue pour moi. J'ai doucement laissé tomber.

Puis, comme il faisait aussi un peu de distribution en ligne, j'ai déposé quelques unes de mes livrettes chez lui. Là non plus, ça n'a pas donné grand chose, il s'y prenait comme un manche. Mon dernier mail a été pour lui souffler un peu dans les bronches, vers la fin de l'année dernière. Il m'a répondu tout décontenancé, il ne comprenait pas. J'ai préféré ne rien lui expliquer et on ne s'est plus parlé. Et voilà.

Bon, mais ça n'était pas le mauvais gars, sûrement pas.

Mercredi 20 mai 2009. Eric Pougeau a fait fort, il a trouvé des idées qui révoltent. J'ai découvert ses œuvres sur quelques pages de la grosse anthologie d'images éditée par

Sylvain Gérard, *L'Horreur est humaine* (volume 2, n° 1, mai 2008, déjà un an). Ce sont par exemple des feuilles de papier quadrillé, où une écriture d'écolier appliqué a tracé la conjugaison au présent de l'indicatif, de verbes comme assassiner, torturer, se mutiler, ou se suicider : «Je me suicide, tu te suicides, il se suicide» etc. Ces créations conceptuelles accolent violemment des climats psychologiques antagoniques, la tendresse de l'enfance et l'extrême cruauté. Ailleurs la haine et la pitié, comme dans ces plaques funéraires où figurent des injures au lieu d'hommages : «Fils de pute», «Salope», soigneusement gravé dans le marbre noir. *Fils de pute* est également le titre du livre où sont recueillies une cinquantaine de ces inscriptions glaciales. Il n'est pas facile à trouver mais j'ai réussi à me le procurer. J'ai été légèrement déçu, du fait que je connaissais déjà les meilleures pages, ce sont celles que Gérard a reproduites dans sa revue. Mais c'est tout de même un remarquable petit volume, solidement façonné, publié en 2006 par FLTMSTPC (!) et les éditions du Professeur.

Samedi 23 mai 2009. L'écrivain espagnol Ramón Gómez de la Serna (1888-1963) a écrit toutes sortes d'ouvrages, mais il est connu notamment pour avoir pratiqué, peut-être inventé le genre très particulier d'aphorismes poétiques, auxquels il donnait le nom difficile à traduire de *greguerías*. Le dico indique «brouhaha». On en a publié en France un premier recueil dans les années 20, sous le titre d'*Echantillons*. Un éditeur de la fin du XXe siècle en a fait traduire un autre volume, mais en reprenant le titre espagnol. Dans les opuscules de Ziegelmeier, Frédéric Larchenc avait opté pour *Brouillages*. Si cela ne prêtait à confusion, on suggérerait bien *Ramonages*...

Mercredi 3 juin 2009. J'ai quand même eu le temps de lire *Vélasquez le siècle d'or*, un petit album paru en 1994 aux éditions Herscher, présentant 38 reproductions de tableaux du maître, chacune avec un commentaire. Le talent évident ne suffit pas à rendre attirantes des oeuvres, qui dans l'ensemble me laissent froid. Je ne condamne pas l'inspiration courtisane de la plupart des peintures, mais les modèles ne me séduisent pas, je trouve à ces grands nobles un air encore plus ennuyeux qu'aux bouffons grotesques. Le protecteur Philippe IV a une bonne tête, mais le pauvre n'était pas aussi gâté par la nature que par la fortune. Le pire à mes yeux sont les portraits équestres, vraiment ridicules, d'éminents personnages. Accessoirement, les renseignements sociaux contenus dans les explications ne sont pas pour renforcer ma sympathie : tel prince étant cardinal dès l'âge de 10 ans, tel autre portant à 6 ans les insignes de général, il n'y a rien là qui porte à la nostalgie. Je suis sensible à quelques beaux visages d'humbles, comme celui du *Marchand d'eau de Séville*, ou celui du gamin qui assiste la *Vieille femme faisant frire*

des œufs. Le portrait qui éveille le plus ma curiosité est celui de Juan de Pareja, l'esclave maure de Vélasquez, peint en 1650. Il paraît que son maître l'a affranchi la même année, mais qu'il est resté volontairement à son service quatre ans encore, avant de s'établir à son propre compte, lui aussi comme peintre. Cet attachement me plaît. Que n'ai-je ainsi moi-même un serviteur fidèle, à qui je confierais mes saisies et mes scans, maquettes et tirages. Si en plus il pouvait me faire un peu de ménage, ça serait parfait.

Vendredi 5 juin 2009. La banalisation des «piercings» n'a pas réussi à m'y rendre indifférent. Ils me «font tort», comme on dit par chez moi, c'est-à-dire qu'ils me mettent mal à l'aise. Je ne les trouve ni utiles, ni beaux, ni sains, ni attirants de quelque façon. Ils m'inquiètent vaguement et je me demande toujours, comment peut-on être percé?

Lundi 8 juin 2009. «Je ne suis pas tombé de la dernière pluie». Il m'épate soudain de songer qu'une expression aussi banale peut avoir la perfection d'un alexandrin. Mais il est vrai qu'en général on la traite en octosyllabe, tout de suite plus vulgaire : «Chsuis pas tombé dla dernier' pluie».

Jeudi 11 juin 2009. J'ai relevé dans le *Sud Ouest* d'avant-hier un entrefilet rapportant que : «*Une femme de 33 ans a été interpellée dimanche matin vers 11 heures en gare Saint-Jean. Elle avait demandé une cigarette à une passante et, face à son refus, lui avait arraché son sac à main. Après l'avoir arrêtée, les policiers se sont rendu compte que la mise en cause avait commis, deux heures auparavant, un cambriolage chez un couple de personnes âgées de Pessac. Elle avait également été interpellée quelques jours plus tôt pour des violences.*» L'article ne précise pas quels exploits la furieuse avait à son actif au-delà de ces «quelques jours». La nouvelle fait sourire, car il est inhabituel qu'une dame soit l'auteur de tels agissements. Par contre il est de moins en moins inhabituel que des malfaiteurs s'avèrent être des récidivistes «bien connus des services» pour la bonne raison qu'ils ont déjà été pris, parfois des dizaines de fois, et donc autant de fois libérés. Il semble ainsi que la principale activité des agents, à part «interpeller» des malfaiteurs, consiste à les relâcher. On avait déjà remarqué que la mission de la police en France n'est plus d'assurer la sécurité des citoyens. On en vient à se demander dans quelle mesure elle n'est pas d'assurer précisément leur insécurité.

Lundi 15 juin 2009. Il n'y a sans doute pas de zone du langage si triviale, que l'on ne puisse y déceler un alexandrin ici ou là. Je viens de remarquer celui-ci, qui n'aurait pu exister il y a quelques années, et qui n'aura plus de sens dans quelques autres, mais qui en attendant a un certain succès : «Prix d'un appel local depuis un poste fixe».

Mardi 16 juin 2009. Il y a quelques années, quand j'ai dû étudier la zoologie avec quelque sérieux, il m'a fallu apprendre à maîtriser cette hiérarchie : le royaume animal est divisé en embranchements, les embranchements en classes, les classes en ordres, les ordres en familles, les familles en genres et les genres en espèces. Il peut y avoir aussi des sous-espèces, également dites variétés ou races, et des catégories intermédiaires, comme des sous-ordres ou des superfamilles, mais tel est le schéma de base. Ainsi l'homme par exemple est un animal appartenant à l'embranchement des vertébrés, à la classe des mammifères, à l'ordre des primates, à la famille des hominidés, au genre *Homo*, et à l'espèce *sapiens* (on désigne une espèce par son double nom générique et spécifique, en l'occurrence *Homo sapiens*). Ce principe de classification m'est devenu si familier avec l'usage, que je ne l'ai toujours pas oublié, alors que depuis des années je ne touche plus beaucoup à ces matières. J'y repensais au début du mois en lisant, dans les réponses à une question du site Ask MetaFilter sur les acronymes mnémotechniques, toute une série de formules destinées à aider les apprentis biologistes à retenir ces termes de classement. Ce sont des phrases formées d'une suite de mots reprenant les initiales KPCOFGS (pour *Kingdom, Phylum, Class, Order, Family, Genus, Species*) et la plupart mettent en scène un certain roi Philippe, qui m'amuse, du genre : «*King Philip Called Out Fifty Good Soldiers*» (Le roi Philippe a appelé 50 bons soldats), «*King Philip Came Over From Germany Sick*» (Le roi Philippe est rentré d'Allemagne malade), «*King Philip Came Over From Great Spain*» (Le roi Philippe est revenu de Grande Espagne), «*King Philip Came Over For Good Spaghetti*» (Le roi Philippe est venu pour de bons spaghettis) ou encore «*King Philip Comes Over For Great Sex*» que je me garderai de traduire!

Lundi 22 juin 2009. Le double sens du mot économie (gestion et rigueur) est à remarquer. De même celui du mot fortune (chance et richesse). Mais le premier souligne ce que la prospérité doit à l'effort, le second ce qu'elle a d'aléatoire.

Mardi 30 juin 2009. Films vus en juin :

Le bal des maudits, d'Edward Dmytryk (1958). Le destin croisé de trois hommes, pendant la deuxième Guerre mondiale. Un film qui se regarde sans ennui, mais en ricanant un peu par moments. Il y a, du moins dans la version française, cette bizarrerie des dialogues dans lesquels les locuteurs allemands jettent du *ach*, du *Herr* et du *ja wohl* à tout bout de phrase, pour que l'on comprenne bien à quel point ils sont étranges, tandis qu'Américains et Français sont dispensés de ces simagrées. Le personnage joué par Montgomery Clift me paraît trop appuyé, il est si juif, si injustement brimé, et en même temps si loyal, si courageux, si dévoué, si formidable en somme, que cela finit par faire beaucoup. En contrepoint le

rôle de Dean Martin est à la fois plus ingrat et plus subtil, avec son mélange de droiture et de lâcheté, d'aisance et de gaucherie. Quant à Marlon Brando, entre sa beauté physique, la gravité de sa composition et l'élégance de l'uniforme allemand, il ne manque pas d'allure. C.

Un chien andalou, de Luis Buñuel (1928). J'étais curieux de voir ce petit film poétique, long d'un quart d'heure à peine, et j'ai été un peu déçu. Il y a bien sûr l'image très forte de l'œil coupé, mais qui n'est pas à proprement parler belle, et le reste est loin à la traîne. C'est un petit essai de surréalisme désordonné, destiné surtout à choquer par le mauvais goût et l'absurdité, ce à quoi il est tout à fait parvenu. Il a été réalisé par deux jeunes fils à papa bourrés d'énergie et aux dents longues, Dali et Buñuel, prêts à tout pour se faire remarquer. Comme toujours, c'est chez les bourgeois que l'idéologie anti-bourgeoise s'exprime le plus vivement. Dali a par ailleurs montré sans peine, dans le reste de son œuvre, qu'il avait vraiment du génie. Buñuel, qui était beaucoup plus lourd, a eu plus de mal. D.

El, de Luis Buñuel (1952). Cette histoire de folie m'a assez plu, j'aime bien les deux acteurs principaux, les truquages simples mais saisissants de quand le protagoniste a une crise de paranoïa dans l'église, la fin énigmatique. C.

La vie criminelle d'Archibald de la Cruz, de Luis Buñuel (1955). J'ai bien aimé l'entrée spacieuse de la maison d'Archibald, façon patio, avec une grosse porte en bois et de grands pots de plantes vertes, et son atelier de potier chic. Sinon, cette histoire à dormir debout ne m'a pas passionné. Le film a grande réputation car on y met en scène des fariboles d'inspiration psychanalytique, ce qui est un mérite discutable. La scène de la «mise à mort» du mannequin montre des images fortes plutôt que belles. D.

Dimanche 5 juillet 2009. En feuilletant mes photos de ces derniers temps je m'aperçois que j'en ai fait dans deux cimetières un peu particuliers. L'un d'eux est celui de la commune d'Ambès, où j'ai des connaissances du côté de la station service. En passant devant le cimetière on voit au moins deux allées entièrement bordées de grands caveaux, qui se succèdent à la façon des maisons d'une rue. Une rue très calme. Puis l'autre jour, montant en Charente pour y prendre mes quartiers d'été, je me suis enfin arrêté, quelques kilomètres au sud de Saintes, visiter le Deutsche Soldaten Friedhof de Berneuil, devant lequel je passe depuis des années. Il y règne l'ambiance habituelle des cimetières militaires, aux tombes impeccablement alignées et sobres, ici de petites dalles horizontales carrées. C'était un moment assez ingrat, à cause de la forte chaleur et du bruit de la nationale tout proche. J'ai souri en remarquant que le panneau interdisant l'accès aux chiens montrait précisément un berger... allemand, hu, hu. Bon. Sinon les vacances commencent mal, moi qui fais tout mon possible pour protéger mon beau

teint d'ivoire, je me suis déjà pris un coup de soleil sur le bras gauche, en conduisant.

Jeudi 9 juillet 2009. Bien que très incomplet, un petit recueil des *Aphorismes* de Lichtenberg, que l'on m'a prêté, m'a plu d'abord par son charme sixties (publié en 1966 par Pauvert, dans une collection dirigée par J-F Revel, avec une préface d'André Breton) puis par le contenu. Hors quelques manies agaçantes, comme sa haine obsessionnelle du catholique, les notes posthumes de ce professeur allemand du XVIII^e siècle sont assez divertissantes. Je n'ai pas de commentaire particulier à en faire, hormis peut-être sur celle où il s'étonne qu' «En Angleterre, les libraires appellent les gros in-folio des pierres tombales» (soit des *tombstones*, je suppose). Je m'étonnais avec lui de cette symbolisation du papier par la pierre, avant de songer qu'en français, après tout, on nomme bien «pavé» un gros livre.

Mardi 21 juillet 2009. Je connais plus ou moins la plupart des chansons de Boby Lapointe, et depuis longtemps. Il fut une époque où ses œuvres lyriques passaient en boucle chez tel ou telle de mes relations. Je ne sous-estime pas le talent très particulier grâce auquel il a élevé pour ainsi dire au rang classique le style tagada-tsouin-tsouin, que pour ma part je ne prise pas beaucoup, car il m'amuse d'abord mais je m'en lasse vite. Cependant je dois avouer que l'autre soir, au hasard d'un disque que passait mon hôte, après que nous nous fûmes envoyé une copieuse ventrée, je suis tombé en arrêt, que dis-je, en extase devant un chef d'œuvre immortel, auquel jusqu'alors je n'avais jamais pris garde, je veux parler de «L'ami Zantrop». A ceux qui ne connaissent pas, je recommande ce bijou à la sonorité antillaise. «Moi j' connais un ami il s'appelle Alceste / C'est son nom Alceste / Nous on l'appell' Zantrop, c'est not' ami Zantrop / Bonjour l'ami Zantrop...» et ainsi de suite, ça vaut le détour. Du coup j'ai emprunté le double cd pour l'écouter attentivement d'un bout à l'autre, mais celle-ci reste ma chanson préférée, elle a le petit quelque chose qui me laisse sans défense.

Mercredi 22 juillet 2009. Mes principales activités de ces derniers temps se répartissent dans deux domaines. D'une part j'essaye d'établir la liste aussi complète que possible des livres, livrettes, revues, etc, que je suis disposé à vendre. Car quand on n'a pas été assez dégourdi pour se retrouver, à l'âge de 53 ans, avec autre chose qu'un salaire de commis à 905,23 € par mois, on a quelque besoin d'un boulot de complément, et je vais me remettre à faire un peu de librairie d'occasion. D'autre part, pour prendre quand même l'air, je vais passer du temps dans les petits bois que j'ai pu acheter l'hiver dernier près du village. J'y ouvre des layons pour circuler, je récupère ce que je peux, des bons bouts de bois, des escargots, un crâne de pie. J'ai en gros deux

bibliothèques : ma bibli personnelle, avec les petits et les moyens formats dans le salon, les grands dans le couloir, et le stock de livres à vendre dans le chai, sur des étagères et dans des caisses. Les bois sont trois parcelles de chênaies sur les collines au nord du village (deux au lieu-dit Volle Bière et une au Désert) et une petite ormée au milieu des champs, à la Rigeasse. Je ne connais pas encore bien ces bois, que je n'ai pas depuis longtemps, et je connais de moins en moins ma bibliothèque, que je ne fréquente plus assez souvent, n'habitant pas ici la plupart du temps. Ce deuxième point est désolant, mais le bon côté est que moins les étagères sont familières, plus elles réservent de surprises. Ainsi hier soir vers les minuit quand j'ai mis la main, tout au bout d'un rayon, sur un ouvrage oublié. Il remonte à 2004. Au printemps de cette année-là, j'avais prêté quelques jours la maison aux Suel, après quoi Josiane m'avait gentiment offert cet album dans lequel elle avait collé un choix des photos prises pendant le séjour. Le feuilletant, je tombe en arrêt devant une, dont j'avais le bon souvenir.

Au contraire des autres, qui sont mûrement composées, cadrées, etc, celle-ci vaut pour l'instantané : au hasard d'une promenade dans la campagne, un lièvre est venu à traverser le chemin devant Josiane, et elle a eu la chance de saisir l'image. Ce n'est qu'un détail presque au milieu du cadre, une tache horizontale, mais il est bien là. Or ce qui me frappe tout à coup en revoyant cette scène, c'est que le lièvre est tout simplement en train de pénétrer dans mon bosquet de la Rigeasse. A l'époque je n'aurais su situer l'endroit où le cliché avait été pris, mais maintenant cela ne fait aucun doute à mes yeux : la disposition des arbres sur le côté gauche, avec au milieu la clairière en herbe, l'inclinaison du chemin vers la droite, tout y est. C'est amusant: je ne savais pas il y a un lustre que ces arbres seraient un jour à moi, et je ne savais pas en les achetant l'an dernier que j'en possédais une photo depuis des années.

Une coïncidence supplémentaire est que c'est une oeuvre de la même photographe, qui orne la couverture d'un livre dont j'aurais déjà dû parler depuis quelques jours. Il s'agit de mon *Journal documentaire* des années 2002-2007, que je fais imprimer à mes frais. C'est un recueil de mes chroniques parues ici et là, notamment la quasi totalité des notes publiées dans ce blog, avec un bon index, et donc sur la couverture une photo qu'avait faite Josiane Suel de mes seaux d'eau.

Pendant que j'y suis, je signale également la parution ce mois-ci d'une version remaniée de ma thèse aux éditions Champion. *La faune brésilienne dans les écrits documentaires du XVIIe siècle* n'est pas donnée, 78 €, mais c'est un beau pavé de 496 pages.

Mercredi 29 juillet 2009. J'ai participé l'autre jour à la brocante de Prissé-la-Charrière, qui se tient chaque année le

dernier dimanche de juillet. J'essaye de ne pas la rater, non seulement car elle a lieu près de chez moi, mais aussi car c'est la seule que je connaisse où l'on puisse passer la journée installé peinard sous les arbres du parc, alors que la plupart des autres se déroulent en plein cagnard. A cette occasion j'ai voulu corser l'exercice en ne me contentant pas de brader des babioles, mais en proposant aussi des livres de mon catalogue, à des prix dignes. Ce n'a pas été facile mais j'en ai vendu quelques uns. Et sans surprise ce sont les grandes vedettes populaires, qui sont parties comme des petits pains : Che Guevara, Hitler, Sade, Brassens...

Jeudi 30 juillet 2009. Jusqu'à présent je ne connaissais Alain Soral que par les quelques informations et surtout les avis très partagés qui circulent à son égard. Je viens de trouver chez Emmaüs son *Jusqu'où va-t-on descendre? (Abécédaire de la bêtise ambiante)*, paru en 2002. Après avoir parcouru cette sorte de dictionnaire philosophique, je dois dire que j'en tire moi-même une impression très partagée. Je me garderai de suivre l'auteur sur certains points, comme son apologie des attentats terroristes, mais nombre de ses flèches contre le li-li-bo-bo (libéral libertaire bourgeois bohème) me paraissent bien senties, et en outre bien tournées.

Dimanche 2 août 2009. Les quelques romans de Simenon que j'ai essayé de lire me sont tombés des mains mais j'ai beaucoup aimé sa *Lettre à ma mère*. C'est un ouvrage de la fin, de la période dictante, l'auteur le compose en 1974, à 70 ans, plus de trois ans après la mort de la dame. Le texte d'une centaine de pages séduit par l'intelligence et la sincérité, il surprend par la trajectoire sociale peu commune et la psychologie peu aimante de la mère, par la compréhension malgré tout bienveillante du vieux fils. Une bonne lecture. Accessoirement on goûte là un récit en quelque sorte réaliste et anti-marxiste, plein de riches ruinés et de pauvres enrichis.

Lundi 3 août 2009. On peut distinguer les arbres en mesurant leur taille avec les mains. Il y a les petits plus fins qu'un doigt, ensuite les troncs qui tiennent dans le rond formé par le pouce et l'index, puis par les deux pouces et les deux index, puis par les deux bras, enfin les plus gros. Personnellement ce calibrage corporel ne me sert pas à grand chose, c'est surtout un objet de contemplation.

Mercredi 5 août 2009. Il m'est arrivé entre les mains un exemplaire de *Siné & Cia*, édition brésilienne du livre de Siné : *CIA*, parue comme l'édition française en 1968. J'avais déjà vu il y a longtemps cette série de dessins tous légendés d'un mot terminé par (ou contenant) les lettres CIA, qui sont à la fois les célèbres initiales des services secrets américains, et la désinence ibérique correspondant aux mots français en -

ence ou en -tie. L'impérialisme «gringo» y est caricaturé sans originalité sous les traits d'un Oncle Sam barbichu portant un haut-de-forme aux couleurs de la bannière étoilée. Feuilletant ce recueil à nouveau, je suis partagé entre l'amusement et la consternation. Le parti pris anti-impérialiste était discutable, quoique légitime. Alors comme aujourd'hui, s'opposer à «l'empire» consistait ou revenait souvent à être le collabo de puissances pas meilleures, voire pires (mais il est des collaboteries moins graves que d'autres dans la mémoire humaniste, notamment dans celle des humanistes français, j'ai remarqué). Et Siné a été un collabo particulièrement hystérique. La même année 1968, il déclarait dans le n° 1 de sa revue *L'Enragé* : «Dans ce journal rien n'est interdit, sauf d'être de droite», avant de préciser dans le n° 3 : «Au cours des prochaines élections je voterai comme toujours communiste. Cela me paraît aller de soi.» Le plus gênant à mes yeux n'est pas que les choix politiques de l'auteur aient manqué de discernement, c'est surtout que leur expression ait manqué de finesse. Pour bien représenter la chose, je citerai ici quelques uns des dessins les plus débiles :

- «Referen-CIA» : montre l'Oncle Sam lisant *Mein Kampf* avec le sourire.
- «Eviden-CIA» : montre un drapeau américain et une croix gammée avec entre eux le signe =.
- «Deli-CIA» : montre un joyeux rebelle découpant à la scie l'Oncle Sam allongé sur une table.
- «Incontinen-CIA» : montre l'Oncle Sam avec de l'urine coulant au bas de son pantalon.
- «Pestilen-CIA» : un homme penché sur le drapeau US se bouche le nez.
- «Imundi-CIA» : un seau à merde, dont le couvercle est le chapeau étoilé.

L'Oncle Sam, comme on le voit, a vraiment tous les défauts, c'est en somme l'incarnation du Mal! En vérité ces âneries démontrent moins la vilénie américaine, que l'imbécillité du dessinateur.

Vendredi 7 août 2009. Monsieur S s'est éloigné vers le portillon en crépitant deux trois fois de suite. Pensait-il que je n'entendais pas les gaz, ou s'en foutait-il, je ne sais. N'importe. A son âge, un gentilhomme qui pète reste un gentilhomme, je ne peux lui en vouloir, j'étais quand même honoré de sa visite.

Dimanche 9 août 2009. LE METEQUE DE MOUSTAKI.

Le hasard d'un programme de radio me ramène le souvenir de George Moustaki et de sa célèbre chanson *Le Métèque*. Quel succès alors, mais aussi quelle trouvaille! J'apprends dans Kikipedia que ce chef d'œuvre date de 1968. A vrai dire il tombait à pic, toute l'idéologie du branlochage et des

nouvelles valeurs «anti-bourgeoises» se trouvait concentrée dans ces quelques vers, parfaits à leur manière.

*Avec ma gueule de métèque,
De juif errant, de pâtre grec,
Et mes cheveux aux quatre vents...*

Les premières lignes disent beaucoup. L'auteur a su deviner ce qui allait plaire, ce qui devait plaire, ce qui ne pouvait plus déplaire. Pas question de faire une chanson «Avec ma gueule de goy cul-terreux patriote français», là aucun charisme, le four assuré. Alors que le métèque, le juif errant, le pâtre grec, cela collait idéalement avec la vague xénophile qui commençait tout juste à lever. Le nouveau héros est donc un métèque, soit un étranger. Le terme raille les xénophobes pour qui il sert à l'occasion d'injure, tout en donnant une petite touche intellectuelle car il appartient aussi au vocabulaire de l'antiquité classique. Mais le héros n'est pas seulement un étranger, c'est un étranger mobile, surtout pas enraciné, au contraire un juif errant, ou un pâtre, qui transhume à tout va. Pourquoi ce pâtre est-il grec, je ne sais au juste, peut-être pour rimer avec métèque, ou pour suggérer l'image d'une étrangeté sans excès, d'un orient plus proche que l'Orient. Georges Moustaki, de son vrai nom Giuseppe Mustacchi-Cardie, était d'ailleurs lui-même d'origine cosmopolite assez compliquée, donc il ne force pas le trait dans cet autoportrait à facettes. Quant à la coiffure échevelée, c'était aussi un trait de mode qui allait durer, et qui coïncide bien avec ce qui précédait. En effet le chevelu est le contraire du soldat, or le soldat est le patriote par excellence. Il convenait donc d'arborer la plus abondante crinière, et diable, avoir les cheveux aux quatre vents, cela suppose que l'on est bien pourvu, puisqu'on possède au moins quatre cheveux. Plus bas dans la chanson, l'auteur reprend le même portrait, avec une variante :

*Avec ma gueule de métèque,
De juif errant, de pâtre grec,
De voleur et de vagabond ...*

«Vagabond» reprend l'adjectif «errant», en y ajoutant l'idée d'une certaine feignasserie, puisque le vagabond n'est pas connu pour être un bourreau de travail. C'est en ce sens que le terme de «voleur» peut naturellement lui être associé. Celui qui vagabonde ne travaille pas, mais comme il faut se nourrir, il vole de quoi manger. Cet aspect du nouveau héros est développé dans un autre couplet :

*Avec mes mains de maraudeur,
De musicien et de rôdeur,
Qui ont pillé tant de jardins...*

Eh oui, tout y est : le non enraciné méprise le cul terreux, il ne va donc pas se gêner non seulement pour piller son jardin, mais encore pour s'en vanter en le chantant sur les toits. Les propos auraient choqué à une autre époque mais plus alors. Il est bien révolu le temps où quelques simples coups de feu bien placés suffisaient à ramener le rôdeur à des

dispositions plus raisonnables. Car avec Mai 68 on a appris tout à coup que le mal, c'est le bien, et que le bien, c'est le mal, ce qui n'est pas une petite révélation. Se présenter comme un voleur n'a donc plus rien de honteux, c'est au contraire une sorte de vertu nouvelle. Poursuivons :

*Avec ma bouche qui a bu,
Qui a embrassé et mordu,
Sans jamais assouvir sa faim...*

C'était là tout le problème de Georges : non seulement il lui fallait voler pour subvenir à ses besoins, mais en plus il avait la dalle en pente et les crocs qui rayaient le plancher. Tous les témoignages confirment qu'il valait mieux l'avoir en photo qu'en pension, et voir ses talons que ses pointes, comme on dit. Heureusement que le hit-parade est venu changer sa vie. Après ces quelques strophes dans lesquelles le chanteur annonce la couleur en se dépeignant, il s'adresse à une bien-aimée :

*Je viendrai ma douce captive
Mon âme sœur, ma source vive,
Je viendrai boire tes vingt ans.*

Je comprends «douce» mais «captive» m'intrigue. Connaissant les tendances orientales de Georges, je me dis que c'est peut-être une discrète allusion à sa pratique du harem, ou de la traite des blanches, mais ces tournures laissent la réalité dans une sorte de flou artistique et c'est aussi bien ainsi. Pareil pour «Je viendrai boire tes vingt ans», dont le sens reste confus : s'agit-il d'une métaphore poétique, pour dire qu'il veut lui bouffer la chatte, ou bien le poète signifie-t-il simplement qu'il a encore une crise de déshydratation, je ne saurais l'assurer.

*Et nous ferons de chaque jour
Toute une éternité d'amour
Que nous vivrons à en mourir.*

Alors là, je dois avouer que le talent de l'artiste dépasse mes capacités d'entendement, je ne vois pas ce qu'il veut dire. Encore heureux qu'il ne s'adresse pas à moi.

Lundi 10 août 2009. Un adam se love au coeur de madame.

Mardi 11 août 2009. Comme l'ami Talmont, je me réjouis de vivre en un temps où existent l'auto, la radio et, cerise sur le gâteau de la vie, l'auto-radio. Je m'en suis réjoui de plus belle l'autre soir, quand Radio-Classique m'a fait découvrir une ancienne chanson française intitulée *Aux marches du palais*, que chantait Yves Montand. Cette oeuvre anonyme, remontant au moins au XVIIIe siècle, est non seulement pleine d'un charme suranné, mais j'y découvrais enfin l'explication d'une vieille énigme. Je m'étais toujours demandé pourquoi certain roman de Michèle Bernstein, où apparaissait sous le nom de Gilles son compagnon d'alors Guy Debord, s'intitulait *Tous les chevaux du roi*. Je sais maintenant que c'est un vers de cette chanson. Je réalise qu'un vers voisin, *Dans le mitan*

du lit, a aussi donné le titre d'un autre livre. Cherchant des enregistrements sur le net, je m'aperçois que la plupart omettent pudiquement ces deux couplets, qui forment la partie la plus troublante des paroles, car à la fois la plus sensuelle et la plus mystérieuse :

*Dans le mitan du lit
La rivière est profonde
Tous les chevaux du roi
Pourraient y boire ensemble.*

Ces belles images du lit comme rivière où l'on perd pied, où viennent les bêtes, sont inattendues.

Par ailleurs, j'avais composé en mai de l'an dernier un poème des *Communes chiffrées*, dans lequel je me heurtais à l'impossibilité de trouver un nom de commune commençant par Huit, alors qu'il en existe avec tous les autres chiffres de Un à Dix. Or ce matin, favorisé d'une inspiration tardive mais succulente, je découvre que l'on peut tourner la difficulté en recherchant vers Oct... Il y a par exemple Octeville (dans la Manche).

Jeudi 13 août 2009. Je n'ai étudié l'allemand que pendant deux années quand j'étais au collège, encore la seconde ne foutis-je pas grand chose, je ne connais donc pas bien cette langue et il est peu vraisemblable qu'il m'arrive jamais de rêver en allemand. Pourtant, il y a quelques nuits de cela, j'ai rêvé d'un titre, sans doute celui d'un livre, qui était *Niels und Traum*. Dans mon esprit cela voulait dire *Animaux et rêve*. Vérification faite au réveil, *Niels* n'est nullement un mot allemand, tout au plus un prénom nordique si j'ai bien compris. Je ne sais de quel repli de la mémoire ma pauvre tête l'avait tiré pour cet usage, mais elle avait oublié que le s final n'est pas un signe de pluriel en allemand, comme il est en français. N'importe, le rêve a sa propre grammaire, qui est assez libérale.

Mercredi 19 août 2009. Jacques a un mot pour tout. Pour planter, il dit piquer. Parlant des oliviers, dont je me suis fait fourguer deux pour le prix d'un à l'Inter de Mauzé, comment y résister, «O faudrait pas qu' tu les piqu's maintenant», sage conseil. Après qu'il a coupé de l'herbe, je l'invite à boire une bière. Entrant dans la salle à manger, je suis gêné d'y retrouver comme souvent la table encombrée de livres, livrettes, courriers et documents. «Ah, t'as tes papiers» fait-il d'un air compréhensif. Rien ne le surprend. Evoquant le héron, qui cet hiver a pris des poissons dans le bassin, j'envisage en plaisantant de tuer la bête et de la manger. «Bah, o l'est sec comme du courlis!»

Vendredi 21 août 2009. Ma grande carpe orange est morte. Je l'ai trouvée dans l'herbe à deux trois mètres du bassin, hier vers 7 heures du matin. J'étais d'abord passé à côté sans la voir, je ne l'ai remarquée qu'en revenant de la voiture où

j'étais allé chercher une carpe, parce que nous avions l'intention de passer la journée dans des coins qui restent de la vieille France. Peu après on s'est aperçu qu'elle respirait encore (la carpe, pas la vieille France), sa branchie se soulevait de temps en temps. Je l'ai remise à l'eau, toute collée de brins d'herbe, elle a flotté sur le côté pendant une heure, puis il a été clair qu'elle était raide. Avant de l'emmener au compost je l'ai mesurée, elle faisait pile 30 centimètres.

Elle était la patronne du bassin, elle faisait facile figure de géante à côté des petits carassins plus ou moins dorés. Je ne sais plus depuis quand elle était là. Je l'avais déjà sauvée une fois l'été dernier, elle se tordait sur le gazon sous les yeux fascinés de la chatte Foxy. Les chats s'intéressent vaguement aux poissons mais sont incapables de les tirer du bassin, en tous cas ceux d'ici. On m'a dit que les poissons risquaient plus de sauter au dehors quand le bassin est plein à ras mais ce n'est pas le cas en ce moment, il n'a pas plu depuis longtemps et la surface de l'eau est à plusieurs centimètres sous le bord.

Cette perte intervient par coïncidence le lendemain du jour où j'ai mis en ligne une photo de la poiscaille prise au début juillet, et par une autre coïncidence alors que je venais d'acheter ce lundi une seconde carpe, qui se retrouve la seule. Dans une jardinerie du coin, je convoitais de jolies carpes noires au ventre blanc, et au dernier moment j'ai en ai choisi une d'un brun cuivré, qui doit faire entre 12 et 15 cm.

La promenade nous a changé les idées, je pensais depuis longtemps à cette virée: traverser tout droit les Deux-Sèvres, du sud au nord, pour aboutir à Saumur, sur la Loire. Toute la journée nous avons lorgné de la vieille pierre, de la boiserie, des fenêtres. C'est pas un pays de rappeurs, par là. La dynastie des Lobin a régné sur le vitrail des environs comme Dagrاند sur la Gascogne. La toponymie aussi était notable, avec tous les noms en -ière qui se multiplient à mesure que les toits d'ardoise remplacent les tuiles en terre cuite. Sur un panneau j'ai revu le curieux nom de Phlé, qui semble un raccourci de mon identité, avec les deux premières lettres du prénom et les deux dernières du patronyme. Il y avait aussi l'incroyable banlieue nord de Thouars, nommée Sainte-Verge, décidément tout existe...

Samedi 22 août 2009. J'ai lu un peu, dans la mesure de mes moyens en temps et en énergie, dans le sympathique *Journal roman*, tome 2, de Louis Levionnois, que m'a prêté Talmont. Ce journal d'un an (1980-1981) a été imprimé en 2004 au Poiré-sur-Vie (Vendée) par l'Imprimerie Graphique de l'Ouest, probablement aux frais de l'auteur. Né en 1944 en Normandie, il a enseigné dans la région des Deux-Sèvres et de la Charente-Maritime (Niort, Melle, Aulnay, Saint-Jean d'Angély, c'est-à-dire dans nos coins, à Talmont et moi). Il y a été subjugué par la lumière qu'il qualifie de florentine et

raconte ses extases devant de petites merveilles d'art roman rural, comme il s'en trouve à Saint-Etienne-la-Cigogne (juste derrière Villeneuve-la-Comtesse), au Cormenier (prendre la première à gauche après l'Inter de Beauvoir) ou Prin-Deyrançon (où j'entends me rendre prochainement, près de Mauzé-sur-le-Mignon).

Dimanche 23 août 2009. LA FAUNE BRÉSILIENNE DANS LA COSMOGRAPHIE DE JEAN FONTENEAU.

Le navigateur charentais Jean Fonteneau, dit Alfonse de Saintonge ou le Saintongeais, naquit vers 1483 à Saint-Même, dans le canton de Jonzac, et disparut à une date et dans des circonstances incertaines, vers le milieu du seizième siècle. «Cappitaine-pillothe» de François Ier, il est connu surtout pour ses explorations des côtes canadiennes, où il accompagna des pionniers comme Roberval et Cartier. Toutefois ses nombreux voyages le conduisirent sous des latitudes fort éloignées de là, et jusqu'en Asie. Il a laissé de rares écrits, dont le principal est une somme de ses connaissances géographiques intitulée *La cosmographie, avec l'espère et régime du soleil et du nord*. Ce volumineux traité achevé en 1544 resta à l'état de manuscrit inédit jusqu'à sa publication à Paris en 1904 chez Ernest Leroux Editeur, par les soins de l'archiviste-paléographe Georges Musset, qui a enrichi l'ouvrage d'une introduction, de notes et d'autres documents. Le copieux volume ne compte pas moins de 599 pages, dont plus de 450 sont occupées par le texte de la *Cosmographie*. Dans ce vaste panorama le Brésil tient une place assez discrète, puisqu'il n'en est question que sur une quinzaine de pages (p. 406-422). Comme dans le reste du livre, c'est essentiellement la côte du pays qui est présentée, depuis la «rivière de Mareignan» (l'Amazone) jusqu'à la «rivière de Prate» ou «d'Argen» (Rio de la Plata). Pour la plus grande part le texte a la teneur d'un routier, donnant les indications utiles à la navigation, portant sur la configuration de la côte, la distance entre les points remarquables, la situation des embouchures et des îles, etc. Il s'en éloigne par instants pour fournir ponctuellement quelques informations ethnographiques (par exemple sur l'anthropophagie, p. 412), botaniques (sur l'ananas, p. 413) ou zoologiques. Ces dernières sont laconiques et peu nombreuses, en voici le détail.

OISEAUX.

La plupart des animaux brésiliens évoqués par Fonteneau sont des oiseaux. Il recourt quelques fois à une appellation générale : telle île abrite «forces oiseaulx de mer» sans autre précision (p. 409), il y a dans le pays «plusieurs vollatrices» (ou «vollatines», p. 413, le transcripteur hésite sur la forme de ce terme qui semble équivaloir à «volatile») et «toutes aultres manières d'oyseaulx» (p. 422). Les oiseaux cités plus précisément sont les suivants.

Certain «cap de l'Alouette», qui se situerait par 2 ° de

latitude sud, est mentionné trois fois de suite page 409. L'identification de ce toponyme disparu me paraît impossible. L'Alouette en question n'étant pas un animal brésilien, l'appellation se réfère peut-être au nom d'un marin ou d'un navire.

Les «autruces» (soit évidemment les nandous) et les «perroquetz» sont cités ensemble à deux reprises, p. 411 et 422, comme étant en abondance dans le pays. Si les perroquets sont les oiseaux brésiliens le plus communément signalés par les voyageurs de l'époque, les «autruches» du pays ne l'avaient guère été, jusqu'alors, que dans le *Diário de navegação* de Pero Lopes de Sousa (1525).

«Forces poules blanches comme celles de nostre pays» se trouveraient en certaine région (p. 413). Comme il n'existe pas de poules indigènes au Brésil, il faut supposer que celles-ci étaient ou descendaient de celles importées par les Européens.

Les «faisans» et «perdrix» signalés à la même page n'existent pas en Amérique, mais c'est régulièrement sous ces noms que les Européens ont désigné les oiseaux dont l'allure et le statut de gibier recherché sont équivalents. Ce sont d'une part les tinamous (famille des tinamidés, famille unique de l'ordre des tinamiformes) dont les voyageurs d'antan ont régulièrement présenté les espèces, selon leur taille, comme des cailles, des perdrix ou des faisans (certaines aujourd'hui encore sont communément appelées *perdizes*). D'autre part les oiseaux galliformes de la famille des cracidés, soit les hoccas, dont le gabarit est plus proche des faisans.

L'auteur mentionne à la suite «une aultre manière d'oyseaulx noirs qui ont le bec rouge et sont fort bons à manger», dont on peut remarquer que les couleurs correspondent exactement à la plus grande espèce brésilienne des cracidés, le *mutum-cavalo* ou *mutum-etê* (*Mitu tuberosa*).

ANIMAUX AQUATIQUES.

Ils ne sont évoqués que dans deux phrases consécutives, pages 421-422.

Dans la première, l'auteur signale que dans le Rio de la Plata, «y a forces vers qui mangent les navires et fauldroit plomber les navires pour y passer». On reconnaît là les tarets, bivalves vermiformes appartenant donc à l'embranchement des mollusques, et connus pour perforer le bois et le calcaire. Ce témoignage a quelque valeur historique, car à ma connaissance il n'y a pas d'autre rédacteur qui ait mentionné la présence de ces animaux dans le pays avant Gabriel Soares de Sousa, évoquant les mêmes «*gusanos*» dans son *Tratado descritivo do Brasil*, en 1587.

Dans la phrase suivante, Fonteneau déclare que «aux rivières d'Argen et de Mareignan y a de plusieurs sortes de poyssons et de grandz lisars et y a des poissons fort dangereux lesquelz mangent les hommes, s'ilz les peuvent attraper.» Ici apparaissent deux classes de vertébrés, les poissons nommément cités, et les reptiles représentés par les

«lisars». C'est à propos de cet énoncé que Georges Musset produit son seul commentaire zoologique, en avançant dans une note en bas de page que «Les grands 'lizars' et les poissons qui mangent les hommes, seraient les caïmans». Cette hypothèse est plausible, sans être certaine. Il est vrai que les Européens ont régulièrement désigné les sauriens américains comme de grands lézards (le mot anglais *alligator* n'est d'ailleurs qu'une déformation de l'espagnol «*el lagarto*») mais l'expression s'applique aussi bien aux iguanes vivant sur les rives. Et si ce sont les caïmans que l'auteur a nommés lézards, on ne voit pas pourquoi immédiatement après il leur donnerait le nom de poisson. Ce dernier terme peut très bien s'appliquer à certaines espèces de poissons anthropophages, marines comme les requins, qui s'aventurent volontiers dans les embouchures, ou fluviales comme les piranhas.

MAMMIFERES?

J'examinerai enfin le cas incertain d'animaux que Fonteneau évoque à deux reprises, sous les dénominations presque identiques de «furetaulx» («y a forces autruces et perroquetz et furetaulx noirs les plus beaulx de toute la terre du Brésil», p. 411) et «furtetz» («y a ... forces oyseaulx comme perroquetz, furtetz, autruces et toutes aultres manières d'oyseaux», p. 422). L'auteur fournit peu d'indications quant à ces êtres, qui sont nombreux (il y en a «forces»), dont certains sont noirs selon le premier énoncé, et qui selon le second semblent appartenir à la classe des oiseaux. Les noms qui les désignent n'appartiennent ni au français moderne, ni à l'ancien, ni au parler saintongeais, ni au tupi. A vrai dire je me demande s'il ne faut pas tout simplement voir en eux le radical «furet», prolongé d'une terminaison diminutive : fureteau et furetet. S'il s'agit de petits furets, ce sont donc des mammifères et non des oiseaux. Les animaux que le voyageur a ainsi désignés ne sont probablement pas des furets à proprement parler, ni quelque autre espèce de la famille des mustélidés, car ces petits carnivores mènent sous tous les cieux une existence fort discrète, et il serait surprenant qu'ils apparaissent dans une relation, où il n'est question d'aucune autre espèce plus voyante de mammifère. Comme par ailleurs les témoignages contemporains sont unanimes à rapporter que la faune la plus visible du pays était constituée par les perroquets et les singes, dont les marins faisaient grand commerce avec les natifs, je pense que ce sont bel et bien les singes, que Fonteneau a désignés comme de petits furets. Cette assimilation peut nous sembler inadéquate, mais elle n'est pas injustifiée : les furets, qui sont la variété domestiquée du putois, peuvent coexister avec l'homme aussi familièrement que les singes apprivoisés, et sont comme eux de petits quadrupèdes velus, soyeux, et agiles à grimper. On se souviendra à ce propos que les caractéristiques similaires ont conduit plus d'un chroniqueur de l'époque à désigner les singes comme des chats : ainsi les «*gatos*» de l'anonyme *Livro*

da nau Bretoa (1511), de Fernández de Oviedo (1526) et de Cabeza de Vaca (1555), les «petites chattes» de Pigafetta (1525) et les «*Meerkatzen*» de Staden (1557). Mais à ma connaissance Jean Fonteneau est le seul à avoir eu l'idée de considérer les petits singes comme des furets.

EN RESUME, on peut dire que l'évocation de la faune brésilienne ne constitue qu'un sujet très marginal dans la Cosmographie de Jean Fonteneau. On retiendra cependant, parmi ses observations les plus intéressantes, la description probable d'une espèce de hocco, la mention précoce des tarets, et l'évocation des singes présentés comme de petits furets.

Lundi 31 août 2009. Dans le «portail du nazisme», chez Wikipedia, je découvre avec intérêt un article au sujet du «mouvement anti-tabac sous le troisième Reich». Je m'en amuse un peu car ce n'est pas tous les jours, que l'on peut constater qu'une des marottes hygiéniques des démocraties modernes avait eu pour précurseur le Parti national-socialiste des ouvriers allemands.

Mardi 1 septembre 2009. Mon chasseur de textes préféré a encore dégoté chez un bouquiniste de Saintes un livre de Louis Levionnois, qu'il me prête, cette fois-ci un volume de 400 pages de *Mélanges*, paru en 2001 aux Editions Les Aimereaux. C'est un recueil d'essais à dominante littéraire, sur des sujets comme «Jusqu'en Afrique», «Passage de Hölderlin en Charente», ou «A propos d'un daguerréotype de Nerval». Dans le rabat de la couverture on avait inséré quelques documents photocopiés, dont une carte à la saveur estivale et rurale, datée du 24 août 2001, que je ne résiste pas au plaisir indiscret de recopier : «*Cher Monsieur, A la campagne où j'achève de passer l'été, je lis vos Mélanges avec un plaisir et un intérêt constants. Les pages que vous consacrez à Leiris sont pénétrantes et belles. En vous remerciant de m'avoir envoyé ce recueil dense, riche, varié, je vous prie, cher Monsieur, de croire à mes sentiments très attentifs et les meilleurs. - Claude Lévi-Strauss.*» Un éloge mérité.

Mercredi 2 septembre 2009. J'ai obtenu à la brocante et lu en diagonale un livre de Philippe Bouvard intitulé *Du vinaigre sur les huiles* (poche 1978 d'un original de 1976). Les huiles sont les célébrités que Bouvard a rencontrées, le vinaigre les portraits pas toujours flatteurs qu'il en tire. Fatalement certaines de ces personnalités sont aujourd'hui bien oubliées, d'autres non. Le ton général désabusé mais soigneux me plaît assez, ainsi que la forme de l'ouvrage conçu comme un dictionnaire, dans lequel les notices apparaissent dans l'ordre alphabétique des patronymes. Une des rencontres les plus improbables est sans doute celle de Pier Paolo Pasolini, que l'auteur se trouve être le dernier journaliste à avoir fait parler, deux jours avant qu'il ne soit lynché.

Jeudi 3 septembre 2009. Le second roman publié par Lucien Suel aux éditions de La Table Ronde, *La patience de Mauricette*, a comme le premier pour protagoniste une personne âgée, cette fois-ci une dame. L'action se déroule au moment où le récit est écrit, en 2008. Mauricette Beaussart, née en 1933, a 75 ans (l'âge qu'aurait eu également mon défunt père, né la même année, ce détail me pique) et l'âme froissée par certains accidents de la vie, quand elle disparaît de l'hôpital psychiatrique où elle est soignée. Le jeune ami qui part à sa recherche est amené à reconstituer l'histoire de sa personnalité perturbée. J'imagine la satisfaction de Lucien à couronner par un livre entier le travail de fiction qu'il a entrepris de longue date avec ce personnage, dont il s'est servi épisodiquement comme d'un masque littéraire féminin depuis une vingtaine d'années. Ceux qui suivent son travail régulièrement retrouveront mentionnés des événements qui ont réellement eu lieu au fil du temps, comme les publications de textes sous ce faux nom dans *Le Dépli amoureux*, au Corridor bleu ou aux éditions de Garenne, ou encore l'ouverture puis la fermeture du blog *Etoile Point Etoile*. L'ouvrage retient moins par le suspense, cependant pas inexistant, que par l'agrément du portrait longuement tissé, d'une plume sûre, comme en un jeu de patience (avec qui sait la patience emblématique de ce personnage, qui compose un sonnet par semaine au rythme de deux vers par jour). Les chapitres narratifs alternent avec des monologues intérieurs qui transcrivent la pensée bizarre de Mauricette, parfois ornée d'un joli néomot comme «Psychérie». Je partage avec elle un goût des alexandrins qui nous conduit à en déceler y compris dans des énoncés prosaïques (elle a repéré le beau «Ne jamais laisser à la portée des enfants»). L'auteur s'amuse à citer ici et là des références qui lui sont chères, allant des disques de Coltrane au nombre 23 (comme par hasard celui d'un Psaume cité). Une saine lecture.

Vendredi 11 septembre 2009. Dans la population du tramway, le fait de ne pas posséder de petit appareil portable pour écouter de la musique ou téléphoner, me range dans une minorité. Pas une minorité opprimée, certes, mais en tout cas une minorité visible.

Jeudi 17 septembre 2009. J'en reviens à l'ambiance dans le tram, pour préciser mes sentiments sur le sujet. Je ne condamne pas les gens qui possèdent de petits appareils à son leur permettant de s'isoler relativement dans leur univers acoustique, je m'amuse de constater que je ne suis plus dans le coup, mais j'en achèterai un moi-même tôt ou tard, c'est probable. Lire en voiture m'est un passe-temps interdit, ça me brouille. Je serais moins indulgent pour les sans-gêne, de toute race et de tout sexe, si je peux dire, qui font chier l'entourage et à cause de qui, parfois, le temps du transport, au lieu d'être un simple moment perdu, est un moment

d'emmerdement. Il y a quand même des coups de latte qui se perdent, et je regrette de ne pas être en mesure de les donner. Le pire pour moi ce sont les moments de saturation où l'on voyage debout, serrés comme des sardines, dans le bruit et l'odeur. Le meilleur est à venir, quand le froid va amener les premiers crevards, à ventiler leur vérole par éclats de toux et reniflements, c'est là qu'on va vraiment déguster la joie de l'agglutination. Et le destin fait que cette année je dois affronter assez souvent cette situation, qui est de celles que j'ai toujours mis le plus de zèle à fuir mais c'est ainsi. Encore heureux je ne bosse que quatre jours la semaine et je trouve parfois d'autres moyens. Les autorités sont parvenues à ce qu'il est devenu à peu près impossible, et en tout cas très problématique et coûteux, de se déplacer en automobile de la ville en banlieue. Pour aller de Bordeaux à la fac, par exemple, il est pratiquement obligatoire de prendre le tram. Ce n'est pas forcément désagréable aux heures creuses, comme peuvent se le permettre les oisifs, les artistes et les retraités. Ça craint pour les prolos, pour les gens du commun, les baisés comptez-vous. Là on n'a pas le choix et c'est tous les jours. Comment les gens supportent-ils ces conditions de bétailière ignoble, comment ne se révoltent-ils pas, cela m'étonne mais à demi seulement, le masochisme et la passivité n'ont guère de limite. Et dans les prospectus, la propagande montre des passagers souriants dans des rames aux trois quarts vides.

Samedi 19 septembre 2009. A un ami, que de sérieuses raisons tiennent à l'écart du siècle, je donne maintenant rendez-vous à l'église, où l'on n'est pas bousculé. Ainsi toutes les quelques semaines hantons-nous Saint-André, parfois Saint-Ferdinand... Nous nous installons discrètement dans un coin et discutons de nos affaires à voix basse, dans la pénombre et l'encens. Lors de notre dernière entrevue, il m'a remis un manuscrit, dans lequel il a recopié avec soin et dans un certain ordre des citations de Georges Simenon, qu'il a augmentées de ses propres gloses. J'ignorais ce secteur de ses activités. Dans la jeunesse il a méprisé le grand Sim, car c'était un auteur préféré de son père. Puis à la quarantaine, pris de curiosité, il s'est mis à le lire et l'a lu en entier, ce n'est pas rien. Chemin faisant il a glané des phrases, qu'il voulait retenir. Dix ans plus tard, reprenant ce recueil, une sentence le frappe en particulier : «Il vivait parce qu'il était né, et qu'il n'était pas encore mort.» Or elle est la seule sans référence. Dans l'espoir de la repérer, il se lance «à la recherche de l'épitaphe perdue», pour cela relit l'œuvre complète, avec en outre les 3000 pages des *Mémoires*. Mais la maudite phrase est restée introuvable. Mystère. Au moins le double voyage a-t-il donné lieu à ce soigneux florilège. «Il y a sept calembours dans Simenon», y lit-on quelque part. On mesure bien là que le patient lecteur a lu le romancier en faisant attention. Je note parmi les

observations que dans le sommeil, «on n'a plus d'âge», cela me paraît avéré dans les rêves. Sur ce, me reportant à la bio de Simenon dans Wikipedia, j'apprends que «ce chien» (disait de lui ce pauvre con de Sartre), qui a résidé quelques années en Charente maritime, l'a évoquée comme «une région lumineuse». Impossible ici de ne pas repenser au Normand Levionnois, frappé de trouver dans le département une lumière «florentine» ou «toscanne». A ce propos j'ai remarqué un autre aspect italien de la Charente, la façon de réduire à i certains L, dans le parler local le blanc est *bianc*, façon *bianco*, etc.

Dimanche 27 septembre 2009. Le racisme fait dire autant d'âneries à ses adversaires qu'à ses partisans, notait déjà Gomez Davila, et la situation ne va pas s'arrangeant, comme en témoignent les récentes attaques d'humanistes fanatiques contre la bande dessinée «vintage» *Tintin au Congo*. Du coup, par solidarité obscurantiste, et avant que l'objet ne soit interdit, je suis allé m'en acheter un exemplaire, de préférence à la Rnac. J'ai choisi l'édition en demi-format, dont les proportions me ravissent. Je dois avouer que j'éprouve des sentiments mêlés en découvrant cette œuvre. Il est vrai que Hergé n'y manifeste pas une grande estime envers les sous-développés. Cela dit, l'auteur est plus taquin que méchant, et tout n'est pas mépris dans sa vision de l'Afrique. Je remarque par exemple la belle image qui occupe la moitié inférieure de la page 35, figurant le protagoniste et un missionnaire menés par des piroguiers chantants, dans une scène qui tient de l'envoûtement. Et puis qu'importe? Croit-on vraiment que c'est un autodafé de bandes dessinées, qui va arranger les affaires du Tiers-Monde? Ce qui me paraît plus affligeant est la bêtise générale du récit, dont pratiquement tous les épisodes sont une guignolade d'un niveau intellectuel pas beaucoup plus élevé que celui qui est prêté aux indigènes. J'observe que cet album semble être le deuxième de la série. Je connaissais déjà le premier, *Tintin au pays des soviets*, qui se caractérisait, malgré quelques belles paraboles anti-communistes, par une grande imbécillité du fond, alliée à un dessin peu reluisant. Curieusement, dans le deuxième album, le fond crétin est toujours là, alors que la belle plastique hergéenne s'est déjà mise en place. Dans les opus ultérieurs, la subtilité des intrigues évoluera bien plus que le coup de crayon.

Lundi 28 septembre 2009. Je me rends compte que par manque de temps libre ces dernières années, ou par excès de trucs à faire dans le temps dont je dispose, je n'arrive plus à lire, au-delà d'une certaine épaisseur, les livres que l'on me prête gentiment, ni ceux que l'on m'offre encore plus gentiment, ni les rares que j'achète moi-même. Je parcours quelques pages, au mieux quelques dizaines, dans un moment de calme qui ne dure pas, et déjà de nouvelles urgences écartent le volume, qui s'ajoute à la pile en attente. Songeant à des moyens

d'inverser la tendance, j'imagine l'institution d'une taxe amicale et pas trop lourde, tout de même pas un euro la page offerte ou prêtée, mais ne serait-ce que quelques centimes, cela ferait bientôt une petite rente, mais qu'est-ce que je raconte là, je rêvasse à voix haute et ça ne se fait pas.

Mardi 29 septembre 2009. Il y a vers le bout du cours de l'Argonne, au coin de la rue Duluc, une touffe de verdure ébouriffée dont la vue me reconforte à chaque fois. C'est une courette exigüe, triangulaire, dans laquelle se bousculent quelques arbustes. Une si petite chose, pas plus de trois mètres carrés, on peut espérer qu'elle ne présentera aucun intérêt pour aucun promoteur avant longtemps.

Mercredi 30 septembre 2009. Si l'on additionnait scrupuleusement la valeur marchande de tous les terrains de tous les quartiers de toutes les communes de tous les cantons de tous les arrondissements de tous les départements du pays, on obtiendrait en somme le prix de la France. Cela ne servirait peut-être pas à grand chose, qu'à contempler, pour le fun.

Jeudi 1 octobre 2009. J'apprends que d'aucuns se livrent depuis des années à ce qu'on appelle *guerrilla gardening*, car cela se fait à l'étranger, on dirait chez nous la guérilla ou la petite guerre du jardinage. Cela consiste à faire pousser discrètement des fleurs ou d'autres plantes dans les espaces vacants des villes, sans demander l'autorisation. Voilà un genre de «lutte» qui me plaît assez. Certaines de mes propres activités clandestines tiennent de ce registre. Jusqu'à présent j'ai opéré en franc-tireur, mais peut-être ferais-je mieux d'essayer de former une escouade, je n'ai pas entendu dire qu'il en existait déjà dans le coin.

Jeudi 18 octobre 2009. Je lis chez une blogueuse, sous le titre «Philatélie», le compte rendu d'une expérience postale : l'envoi de quelques lettres à des destinataires fictifs, un peu partout dans le monde, histoire de voir le temps qu'elles allaient mettre à revenir vers l'expéditrice, chargées de tampons, parfois de mentions manuscrites. Ce récit m'intrigue car je m'étais moi-même amusé à faire une opération de ce genre, au début des années 80, avec une douzaine de lettres envoyées en Nouvelle-Guinée, dans le territoire de l'Acre, à Walvis Bay, et je ne sais plus où. Je ne garde que le souvenir des revenantes, maintenant perdues ou jetées depuis longtemps, mais je m'ouvre à la narratrice de cette coïncidence. Or elle m'avoue que de son côté, c'est pure invention... (PS : je retrouve dans un carnet une trace de cette opération, que j'avais appelée «Imposture postale». Les dix destinations étaient Norilsk, Port Moresby, le Bhoutan, Walvis Bay, Cabinda, le Roraima, Ushuaia, Anchorage, la Tasmanie et Port Blair.)

Mercredi 21 octobre 2009. Longtemps je n'ai pu comprendre le goût de mon père pour la pêche. Je me dis maintenant qu'il cherchait la tranquillité, plus que le poisson. Songeait-il en semaine aux heures qu'il passerait peinard, samedi ou dimanche, au bord de la rivière ?

Dimanche 25 octobre 2009. A partir de quelle amplitude la criminalité devient-elle guerre civile?

Lundi 26 octobre 2009. Dans ma quête incessante des alexandrins de hasard, j'ai remarqué l'autre jour que cette belle phrase piquée je ne sais plus où, peut-être dans mon propre atelier cérébral, et dont en tout cas j'use volontiers, en était un : «Je veux voir le pognon bien à plat sur la table.» Un autre ce bon dicton, qu'une blogueuse a recueilli auprès d'une ancienne : «Il vaut mieux aller seul que mal accompagné.»

Mardi 27 octobre 2009. HAMSUN REPOUSSE. On m'a prêté le livre de Knut Hamsun (1859-1952), *Sur les sentiers où l'herbe repousse*, une de ses rares œuvres de non-fiction (Calmann-Lévy, 1981). A peine deux cents pages, imprimées gros, je me suis laissé tenter et j'ai lu sans ennui, par pincées de quelques feuilles chaque fois que je pouvais m'asseoir dans le tram, ce n'est pas tous les jours, cette chronique des trois années d'après-guerre pendant lesquelles l'écrivain norvégien, presque octogénaire, fait l'objet de poursuites pour n'avoir pas caché sa sympathie envers Adolf Hitler, sans toutefois qu'aucun acte malveillant ne puisse lui être reproché. L'ouvrage plaît par le ton désinvolte du vieillard désabusé, que l'on persécute mollement en l'obligeant à abandonner sa ferme pour le placer en hôpital psychiatrique, puis en maison de retraite. Il y a au début cette ambiance irréelle de l'asile qu'il n'a pas le droit de quitter mais dont rien ne l'empêche de s'échapper en se promenant dans les collines alentour. Une courte phrase qui revient deux fois dans les premiers moments résume beaucoup de choses : «Je lis, je flâne, je fais des réussites». L'auteur est humilié mais serein, il ne se reproche rien de ce qu'il a fait ou pensé, il raconte simplement ce qui lui arrive, rapporte des anecdotes, évoque des souvenirs. Il se livre de temps en temps à quelque exercice de style montrant bien qu'il n'est ni fou, ni gâteux : il résume comme une esquisse de roman l'histoire d'amour lue dans quelques pages d'un agenda que lui a montré un prédicateur itinérant, plus tard un lambeau de feuille de journal, ramassé dans une décharge d'ordures, lui inspire d'imaginer sur quelques pages le dialogue d'un couple qui se dispute, etc. Il râle sur son sort, tout en se réjouissant d'être toujours en vie et assez en forme, bien que presque sourd et voyant de plus en plus mal. Il se moque à l'occasion de lui-même, s'amuse de l'irruption d'une jeune infirmière,

alors qu'il fait sa toilette torse nu et sans son dentier. Il reste bon, s'inquiète d'un petit sapin que l'ombre d'un grand peuplier empêche de bien pousser. La couverture est illustrée d'une photo montrant le beau visage du vieil homme paisible et fatigué.

Mercredi 28 octobre 2009. Les gars qui se rasent dans les films ont toujours une mousse super blanche et onctueuse, en tout cas beaucoup plus jolie que l'espèce de savonnette mi-blanchâtre mi-transparente que j'obtiens d'habitude, même en changeant de marque. Je me demande s'ils n'ont pas un truc.

Vendredi 30 octobre 2009. Au fil du temps l'âge m'apporte, par vagues successives de lucidité, d'incessantes révélations sur mon insignifiance. Comment dire ? Oh, parlons d'autre chose.

Samedi 31 octobre 2009. Cet été, une université de l'Ohio a voulu m'acheter quelques livrettes. Mon petit doigt m'a tout de suite dit que ça n'allait pas être une affaire facile, mais comme je ne peux pas passer mon temps à l'écouter, j'ai accepté. Ce n'était pas une grosse transaction, il y en avait pour 42 euros, port compris. Les choses ont traîné un peu, puis j'ai reçu en septembre un chèque de la somme équivalente, en dollars, que j'ai aussitôt remis à ma banque, la banque dite Postale (vous savez, celle qui «invente une nouvelle façon de vivre sa banque»). Les choses ont encore traîné un peu et ce week end, de passage dans la campagne, je vois sur un relevé que le chèque a enfin été encaissé. «Chèque tiré sur l'étranger : 40 euros». Bon, deux euros se sont évaporés en cours de route, c'est un moindre mal, me dis-je, avant de tomber sur la ligne suivante. «Frais remise chèque étranger : 8 euros.» Là, déjà, ça se gâte, me dis-je, avant de tomber sur la ligne encore suivante: «Frais de présentation chèque : 12,60 euros.» Alors là, me dis-je, pas de doute, 20 euros de taxes pour palper un chèque de 40, on est en plein socialisme. Interrogé ce matin, le postier du bled à côté convient d'un air gêné que ça fait un peu lourd, en effet. Il confirme que les trois lignes du relevé, consécutives et portant la même date, se rapportent sans aucun doute à la même opération, mais s'avoue incapable de m'expliquer en quoi consistent exactement les «frais remise chèque» et les «frais de présentation». C'est bien dommage. «Mais regardez, en haut il y a le numéro de votre centre financier, vous pourriez les appeler...» Oui, bon, écoutez, on verra, on va y penser.

Lundi 2 novembre 2009. Apprenant par hasard l'existence d'une nouvelle de Jean Giono dont le titre m'intéressait, *L'homme qui plantait des arbres*, et entreprenant de me renseigner sur le sujet, je suis d'abord tombé sur l'adaptation de cette œuvre en dessin animé, réalisée par le cinéaste canadien Frédéric Back en 1987. C'est donc par la belle voix off de Philippe Noiret que j'ai découvert cette charmante histoire,

joliment mise en images (et dont on peut lire par ailleurs le texte en ligne). Le narrateur dit avoir rencontré avant la première guerre mondiale, lors d'une course de plusieurs jours à travers les montagnes reculées de la Provence, un quinquagénaire veuf, retiré dans la solitude pour y garder les moutons, et accessoirement se consacrer au hobby de peupler d'arbres les étendues désertiques, en plantant chaque jour des glands d'abord, passant plus tard des chênes aux hêtres et aux bouleaux, des forêts entières naissant peu à peu de ces innombrables plantations. Dès la première audition je me suis demandé ce qu'il pouvait y avoir là de véridique ou de fictif. L'auteur donnait quelques détails réalistes, citant par exemple des noms de villages et des dates. Ce qui me semblait clocher, c'est que la vocation naturelle du sol français étant surtout forestière, il y a déjà des bois presque partout où l'agriculture n'exerce pas son action sans arrêt. En conséquence de quoi dans les rares endroits où, sans qu'on les en empêche, les arbres ne poussent pas, c'est que pour une raison ou une autre ils ne peuvent y pousser. Je suis allé chercher des explications là où je m'attendais en effet à en trouver, dans l'auguste collection de la Pléiade, plus précisément dans le cinquième volume des *Œuvres romanesques complètes* de Giono, où la savante notice de Pierre Citron casse le morceau : c'est une invention. Le commentateur ne parle pas des problèmes du sol mais évoque une autre invraisemblance, à savoir que le protagoniste est supposé planter continuellement dans les 100 glands par jour, arrivant ainsi au total de quelque 100.000 plants en trois ans, «alors que l'opération ne peut se faire avec quelque chance de succès que pendant deux mois par an environ». Il semble qu'en réalité Giono, convaincu que planter des arbres est une action bénéfique, ce que je pense aussi, ait purement inventé cette fable édifiante, inspirée en partie du souvenir de son propre père, qui l'emmenait enfant faire avec lui des promenades, au cours desquelles il plantait des glands, en perçant le sol du bout ferré de sa canne. L'histoire, au début sans titre, a été écrite en février 1953 à la demande de la revue américaine *The Reader's Digest*, pour sa chronique «*The most unforgettable character I've met*» (le personnage le plus inoubliable que j'aie rencontré). Le manuscrit fut reçu avec enthousiasme mais, après qu'un enquêteur eut constaté qu'aucun élément n'était vérifiable sur le terrain, le revue se ravisa et refusa de publier. La version anglaise fut quand même la première à paraître, mais dans *Vogue*, puis dans d'autres publications. Il y a eu depuis lors plusieurs éditions françaises et des traductions dans différentes langues, le caractère fictif du récit étant rarement signalé. J'ignore si Giono avait cru de bonne foi que son personnage «inoubliable» pouvait être inventé, ou s'il a délibérément recherché la mystification, comme il semble si l'on songe qu'à un éditeur allemand, souhaitant reprendre le texte dans un recueil de

biographies et demandant à Giono une photo du personnage, il fournit celle d'un inconnu, achetée d'occasion.

Vendredi 6 novembre 2009. Etant Bordelais pour l'année, j'ai entrepris à temps perdu un relevé des arbres publics du centre ville. C'est ma tournure, me dis-je en l'occasion, il faudrait vraiment que je sois placé dans des circonstances très spéciales, pour ne pas me mettre tôt ou tard à collectionner tel ou tel type de données. Pour l'heure je ne me fixe aucun devoir d'exhaustivité. Je me limite aux vrais arbres, à l'exclusion des arbustes sauf exceptions notables, et je me contente de ceux que l'on rencontre dans les rues et sur les places, sans entrer dans les parcs. C'est amusant. Je me rends compte que souvent on a le vague souvenir que tel endroit est arboré, sans pouvoir dire quelle essence est plantée. Je découvre la présence d'arbres en certains points, où je n'aurais pas cru qu'il y en ait, comme l'unique plant se trouvant rue des Ayres. Je me heurte aux problèmes d'identification, bien content si j'arrive à donner le genre, par exemple des tilleuls, ou des érables, quant à préciser l'espèce, c'est farine d'un autre sac, comme disent les Castillans. Dans certains cas le mystère est total : que sont les inconnus qui bordent l'église Saint-Paul, rue Ravez? Ce petit jeu, qui m'oblige à faire attention, m'apporte quelques bonnes révélations. Ainsi je n'avais pas encore remarqué la grâce extraordinaire des deux platanes monumentaux qui ombragent la place Saint-Christoly.

Lundi 9 novembre 2009. L'on s'adapte même aux circonstances les plus pénibles et j'arrive à lire dans le tram, les jours où mes stratagèmes me permettent de voyager assis. Mon livre de tram ces derniers temps fut une trouvaille de brocante, *Personne déplacée*, l'autobiographie de Vladimir Dimitrijevic. Il est le fondateur et directeur des éditions L'Age d'Homme, maison spécialisée dans les traductions françaises d'écrivains slaves, par ailleurs éditrice, entre une foule d'autres, de bons diaristes comme Jacques d'Arribehaude ou Albert Caraco. Ce volume paru en 1986 chez Pierre-Marcel Favre à Lausanne, est basé sur des entretiens de l'«homme qui n'écrit pas» avec Jean-Louis Kuffer, critique littéraire et maintenant blogueur. La première partie, celle que j'ai préférée, raconte l'enfance et la jeunesse du personnage en Macédoine, sa formation, son expérience épouvantable du communisme, son exil en Suisse, ses débuts dans la librairie puis l'édition. Accessoirement ce récit me rapportait les très flous souvenirs de mon passage en voiture par Belgrade et Skopje lors de mon premier voyage en Grèce, il y a longtemps. La deuxième partie est pour l'essentiel une évocation de différents auteurs publiés par Dimitrijevic. Une dernière partie, plus personnelle et plus brève, est faite de courts essais tirés de carnets, sur différents sujets. Ce livre m'a plu.

Dimanche 15 novembre 2009. Comme je ne travaille que les quatre premiers jours de la semaine, et que cette semaine le mercredi était férié, il est apparu qu'en prenant un congé pour le seul jeudi, je bénéficierais d'un beau pont allant du mardi soir au dimanche. Et comme mon ordinateur personnel est en panne, il était indiqué que j'aie consacré ces vacances à mes affaires de campagne. J'ai bien fait. Malgré le temps qui s'annonçait maussade, et qui en fin de compte ne le fut qu'à moitié, un week-end de cinq jours donne tout de suite à la semaine un air aimable, qu'on aimerait lui voir plus souvent. J'ai pu en profiter pour mettre de l'ordre dans mon courtil, pour planter quelques arbres dans la clairière de la Rigeasse, pour continuer d'ouvrir des passages dans mes buissons. Ce faisant j'ai dû renoncer à quelques occasions sociales qui se présentaient en ville, en particulier la réception de l'écrivain péruvien Mario Vargas Llosa à l'université de Bordeaux, qui lui accordait le titre de docteur honoris causa. Je le regrette un peu. J'aurais aimé comparer mes impressions nouvelles avec mes souvenirs de la seule autre cérémonie honoris causante à laquelle j'aie assisté, il y a fort longtemps, quand j'étais tout jeune étudiant. On recevait alors un autre Latino-Américain, le poète noir cubain Nicolás Guillén. Fameuse époque où l'université n'avait pas honte d'honorer en fanfare un stalinien de la pire espèce, mais il n'est pas certain, vu l'ambiance qui y règne, que ça la gênerait beaucoup plus aujourd'hui. En tout cas Vargas Llosa est un homme plus raisonnable et, si les romans de lui que j'ai essayé de lire me sont tous rapidement tombés des mains, j'ai la plus grande estime pour son oeuvre de reporter sérieux. J'ai d'ailleurs traduit dans ma *Lettre documentaire* 422, en mars de l'an dernier, son savoureux article sur l'affaire Enric Marco, l'humaniste espagnol dément qui a réussi à faire croire pendant des années qu'il avait été déporté à Mauthausen, alors que c'était pure invention, et à présider l'amicale des déportés de ce camp. Toujours est-il que mes jours cette semaine ont été bien occupés, de même que mes nuits. Deux fois j'ai rêvé que je volais, ce qui ne m'arrive jamais. Une fois je m'élevais peu au-dessus du sol, alors que quelqu'un me tirait par une corde en courant. L'autre fois j'étais fort haut dans un ciel nuageux et sombre, au sein d'un groupe de trois ou quatre personnes. Nous nous déplaçons dans les airs sans véhicule et sans effort particulier, mais en restant aussi proches les uns des autres que si nous avions été assis dans une voiture. C'était mon copain Witold, dont je n'ai plus de nouvelles depuis longtemps, qui nous guidait. Ce haut vol ne me semblait ni étonnant, ni très inquiétant, mais un peu tout de même. Nous finîmes par atterrir en plein Bordeaux, place Pey-Berlan, devant la terrasse du Café Français. Une autre nuit j'ai rêvé que je venais de débarquer dans une gare fluviale, dans un pays de langue portugaise. Un panneau mural indiquait les deux types de musique devant être diffusés par

haut-parleurs à certaines heures. Il y avait d'une part *Música silenciosa*, ce qui voulait dire en fait silence pur et simple, d'autre part *Música submissiva*, désignant des musiques d'ambiance calmissimes à la Eno et Budd. En vérité cette semaine, ne pouvant disposer de l'ordi, j'ai écouté des disques à la maison. Si le disque le plus cool du monde n'était, de notoriété publique, le *Thursday afternoon* de Brian Eno, ce pourrait bien être *The Pearl*, de Harold Budd et Eno. Après avoir acheté cette oeuvre il y a quelque vingt ans, et l'avoir attentivement écoutée, j'ai déterminé que des onze morceaux, mes trois préférés étaient le deuxième, le cinquième et le huitième (le morceau-titre). Depuis lors je n'écoutais que ceux-là et, quand j'ai disposé de i-Tunes, ce sont les trois seuls de ce disque que j'y ai enregistrés. Or voilà quelque temps, au hasard de la programmation d'un flux musical californien qui a ma sympathie, je suis tombé sur un autre morceau du même disque, auquel j'ai trouvé bonne mine. Vérification faite, je réalise que vraiment *The Pearl* est la perle, un rare cas de disque sans déchet, tous les morceaux sont dignes d'écoute, et je me dis en outre que le neuvième, "*Foreshadowed*", est un des plus éminents. J'ai eu aussi sur le buffet un coffret de trois disques de Ray Charles, prêté naguère par l'ami Patrick. Cet ensemble, *Confession blues*, me semble réunir, compilées dans le désordre, les chansons de deux ou trois vinyles originaux, parmi lesquelles j'ai immédiatement reconnu celles d'un 33 tours excellent que j'ai possédé jadis, hérité de ma soeur émigrée outre-mer. Moi qui n'aime pas souvent la musique, et presque jamais le jazz, je me souviens que ce disque m'avait subjugué alors, et que malgré cela, Judas des étagères, je l'avais revendu, sans doute à vil prix, comme tant d'autres choses. Et maintenant je reconnaissais sans peine les airs, je retrouvais instantanément les paroles. Je gardais la meilleure impression de morceaux enjoués comme «*She's on the ball*» ou «*Ain't that fine*», d'autres plus mélancoliques comme «*Sitting on top of the world*». Patrick m'a fait remarquer la beauté de «*Let me hear you call my name*», seule chanson dans laquelle un passage est fait de pure vocalise, la belle gueule de Ray ne chantant plus là que de petits sons brefs comme des notes de piano, avec une justesse parfaite. Ces mélodies m'ont accompagné, ces jours-ci.

Jeudi 19 novembre 2009. Ce matin au réveil j'ai repensé à cette vision fugitive l'autre jour, comme j'arrivais à Villeneuve par les champs derrière la Rigeasse. De ce côté le premier bâtiment est le funérarium construit récemment. Tout un pan de mur est occupé par une grande baie vitrée. Il y avait un corbeau posé au pied, qui tapait sur la vitre avec son bec, comme s'il sentait qu'il y avait là-dedans des trucs intéressants...

Samedi 21 novembre 2009. On trouve ici et là les dates biographiques d'un personnage encore vivant, mentionnées de la sorte : Untel (1956-....). Ces points de suspension me gênent, par la lourdeur inutile et sinistre. On sait bien que le décès adviendra, il est inéluctable, à quoi bon insister? Le tiret seul suffit à indiquer que la date qui le précède est celle de la naissance.

Dimanche 22 novembre 2009. Je remarque aux pages 10-11 du numéro de novembre-décembre de la *Nouvelle Revue d'Histoire*, dans un entretien avec Max Gallo, cette anecdote concernant le père ouvrier communiste de l'académicien : "*Il avait fait la connaissance d'un baron balte, Stakelberg, qui avait connu Lénine et Trotski avant la révolution de 1917. Il avait légué toutes ses terres à ses paysans et s'était retiré à Nice. C'était un grand esprit éclairé qui a poussé mon père à s'intéresser à des questions aussi diverses que l'astronomie, la biologie, la diététique, favorisant chez lui l'acquisition d'une vaste culture d'autodidacte, un désir de savoir, de penser par soi-même, qui était le propre d'une partie du monde ouvrier français avant que ne s'abatte le totalitarisme marxiste*". Je me dis que l'on trouve là concentrés en quelques phrases bon nombre d'éléments propres à faire s'étrangler le marxiste moyen : un noble (argh!) éclairé (aargh!) désintéressé (aaargh!) et généreux (aaaargh!), c'est trop. Bon, je ne me tracasse pas pour la santé des marxistes, je sais bien qu'ils ne lisent guère la NRH.

Lundi 23 novembre 2009. J'ai lu et beaucoup aimé, il y a quelques années, le livre d'un certain Jean-Pierre Le Goff intitulé *Le cachet de la poste (feuilles volantes)* paru chez Gallimard en 2000. J'étais même allé m'acheter un exemplaire de ce curieux ouvrage, que l'on m'avait d'abord prêté. Il se présente comme un recueil de textes plus ou moins brefs, qui sont des invitations ou des comptes rendus de cérémonies en quelque sorte artistiques, au cours desquelles l'auteur symbolise ou commémore tel ou tel fait en disposant de menus objets ou traces, souvent des perles. Ces actions charment par l'excellence des choix, la subtilité des calculs, la clarté de l'expression, le goût de la précision, la discrétion des opérations parfois menées en secret. Les quelques fois où, depuis lors, j'ai voulu me renseigner sur l'auteur, je n'ai pas trouvé grand chose. Les recherches sur internet sont malaisées, du fait que Jean-Pierre Le Goff a deux homonymes plus célèbres que lui, un mathématicien né en 1948 à Innsbruck et un sociologue né en 1949, avec lesquels il ne faut pas le confondre s'il est vrai que lui-même serait né à Douarnenez en 1942, selon les indications par ailleurs brumeuses de la couverture. Cependant, même en triant les informations, on est surpris d'en trouver aussi peu sur ce mystérieux personnage, qui pourtant déclare quant à lui être familier du net. Une des rares références disponibles est son amusante étude sur "Le

poids de l'âme" (qui serait de 21 grammes) trouvée sur le site de la galerie parisienne Satellite. D'un auteur si fantomatique, avec des accointances dans le milieu de la pataphysique, c'est-à-dire des orfèvres en supercherie, on finit par se demander s'il existe bien, s'il n'est pas en fait le masque trompeur derrière lequel se cache quelqu'un d'autre. Mais je n'ai pas les moyens, ni d'ailleurs grand besoin de mener l'enquête plus avant.

Mardi 24 novembre 2009. Cassandrine. J'ai eu l'inspiration de ce nom composite. Puis j'ai vu qu'il servait déjà ici et là, comme nom de lieu surtout.

Vendredi 27 novembre 2009. Je n'écoute jamais la radio dans les bois, ni rien du genre. J'y ai songé parfois, ça ne m'attire pas. La première raison à cela est que pour ma tranquillité, je préfère me sentir en mesure de déceler le plus tôt possible l'approche d'un marcheur, ou d'un moteur. La deuxième est que je n'ai pas besoin d'être divertie, j'ai toujours à faire. La troisième est que même quand il est silencieux dans l'ensemble, le paysage sonore est plein de petits bruissements qui sont autant d'indices plus ou moins utiles de ce qui se passe, par exemple j'aime savoir quels oiseaux sont dans le coin. Et puis j'ai de la sympathie pour les vieux bruits de la forêt, ceux des oiseaux ou des insectes, celui du vent dans les feuilles, celui du feu, les mêmes qui résonnaient déjà aux oreilles du glaneur il y a mille ans, il y a dix mille ans. A défaut des actualités, j'écoute les éternités, ce n'est pas plus mal. Mais quelque plaisir que j'aie à traîner dans mes bois, je n'oublie pas que je me trouve là non seulement en un point précis de l'espace mais aussi à un moment particulier du temps. Je dois prendre garde à ne pas marcher sur une vipère, à ne pas me faire gifler par une branche, mais je n'ai plus à craindre les loups ni les ours, on oublierait facilement qu'ils ont existé. Il ne me surprendrait pas que le goût de la nature se soit affirmé à mesure qu'elle devenait inoffensive. Il reste les dangers de l'homme, selon les aléas de l'histoire. Je visite mes arbres sans crainte de me faire détrousser, ou estourbir, ou de sauter sur une mine. Mais cela peut changer, rien n'est assuré.

Lundi 30 novembre 2009. Un individu vaguement instruit, peu capable de pensée originale : un untellectuel.

Jeudi 3 décembre 2009. Action de grâce. Seigneur, je vous suis infiniment reconnaissant d'avoir bien voulu, pour compenser mes misères, que je devienne maître d'une jeune frênaie, puis d'une ormée et de trois parcelles de chênaies. Ces bois sont petits mais aimables, ils suffisent à ma joie. Que demander de plus, comme chantonnait Ray, *can anyone ask for more?* Vraiment Seigneur, si vous permettiez que je m'empare encore d'une

peupleraie, même exigüe, d'une châtaigneraie, même modeste, et à la limite aussi d'une pinède, même étroite, je ne saurais comment vous en remercier. Mais j'y parviendrais, Seigneur, n'en doutez pas.

Jeudi 10 décembre 2009. Je ne saurais dire au juste pourquoi j'éprouvais une légère aversion envers Alfonso XIII, les premières fois que je l'ai vu en photo, il y a des années. Peut-être soupçonnais-je dans sa silhouette mince ou dans son air mélancolique le signe d'une fragilité, qui me mettait mal à l'aise. Peut-être ressentais-je encore le vague a priori négatif de tout républicain mal dégourdi à la vue d'une altesse. Ma sympathie pour lui s'est formée à mesure que j'ai été amené à connaître quelque peu le singulier destin de ce fils posthume, venu au monde en 1886 après la mort de son père, et de ce fait roi dès la naissance, mais les premières années sous la régence maternelle jusqu'en 1902. Et un cœur simple comme le mien est sensible à l'image de l'homme qui baisse les bras, du roi écoeuré qui renonce en 1931 et se casse finir sa vie en exil, abandonnant l'ingrate patrie à la république qu'elle réclamait à grands cris, et dont elle ne va pas faire une réussite mais c'est une autre histoire. Il y a eu aussi l'affaire pénible de sa succession incertaine, ses deux premiers fils handicapés, mal partis pour lui succéder, puis le troisième, don Juan, comte de Barcelone, un grand costaud avec un grand nez de vrai roi, mais à qui le généralissime interdira de régner, réservant le retour dynastique à Juan Carlos, le petit-fils d'Alphonse. Je ne sais quelle était sa vigueur réelle, mais je suis frappé de l'impeccable maintien dont il fait montre en toute circonstance, à pied, à cheval et en voiture, debout, assis ou à genoux, sur les dizaines de photos de lui que j'ai vues, et je crois qu'il me paraît un peu plus séduisant à chaque nouvelle, que je découvre. Ses tenues me font souvent sourire par leur étrangeté vis-à-vis de mes propres habitudes vestimentaires, telle certaine vue où il porte l'uniforme d'amiral de la marine suédoise. Je ne m'imagine pas accoutré de la sorte pour aller au boulot, ni pour aucune autre circonstance ordinaire de ma vie. Par contre, moi qui suis amateur de couvre-chefs, je dois dire que je suis épaté en songeant à la collection que Sa Majesté devait posséder, après l'avoir vue porter alternativement casquette de chasse et casquette militaire, casque à panache et casque à pointe, chapeau mou et chapeau melon, canotier, bicorne, haute forme, que sais-je encore.

Mercredi 16 décembre 2009. Je me suis fait arracher une vilaine dent de sagesse, qui est venue aussi facilement qu'une briquette de Lego. J'ai eu plus de mal avec une angine, pour laquelle j'ai dû aller deux fois chez le médecin, la deuxième pour me faire prescrire un antibiotique «non substituable», le générique du premier coup n'ayant servi à rien. Ces

médicaments génériques me semblent caractériser une certaine médiocrité d'aujourd'hui : ils soignent à peu près comme les journaux gratuits informent. Et parfois valent à la sécu plus de dépense que d'épargne.

Jeudi 17 décembre 2009. Je résous mes problèmes de transport en louant une piaule à Pessac, près de la fac. Elle me coûte les yeux de la tête, mais j'y ai la paix. Redevenant banlieusard, je considère le bilan mitigé de mon rapprochement de Bordeaux, ces derniers mois. J'ai renoué assez de relations pour être invité à visiter des expositions, mais quant à être invité à y participer, c'est une autre affaire.

Vendredi 18 décembre 2009. J'ajoute à ma note de l'autre jour qu'un gentilhomme de mes amis, familial du Basque Pays et sachant ma passion alphonsine, a découpé pour moi dans ses archives quelques anecdotes, parmi lesquelles je retiens en particulier qu'un beau jour «le roi Alphonse XIII, vainqueur des régates Saint-Sébastien-Biarritz, débarqua sur les blocs et gagna à quatre pattes l'esplanade du Rocher de la Vierge, échappant ainsi à la curiosité de la foule et à la réception officielle». Signe que le monarque était en pleine forme, et ne cherchait pas à paraître.

Lundi 21 décembre 2009. Lorsqu'on photocopie un livre, dont la surface n'occupe pas toute la vitre de la machine, il se crée autour de lui une ombre, qui forme des marges noires sur la photocopie. Je me dis que le noir de ces marges inutiles requiert souvent à lui seul plus d'encre qu'il n'en faut pour la reproduction du texte. Dans ces cas, paradoxaux mais pas rares, la plus grande part de la matière est gaspillée à figurer le vide.

Samedi 26 décembre 2009. J'ai parcouru un recueil des *Chroniques* de Jean-Patrick Manchette, paru il y a quelques années chez Payot & Rivages. Il y a deux raisons pour lesquelles je ne serais pas allé chercher ce livre, si Isa ne me l'avait offert par surprise. La première est que je ne suis pas friand des convictions de blaireau gauchiste que l'auteur étale plus que de besoin. C'est comme au Père Noël, j'y ai cru, c'est fini, j'ai viré agnostique et le charme est rompu. La deuxième est que ces articles sont consacrés au polar, genre pour lequel je n'ai pas trop de mépris mais aucune attirance non plus. Connaissant quelque peu la réputation de Manchette, j'ai cru comprendre qu'il était assez prisé dans la réaquerie, entre autres pour la raison qu'il a traité loyalement l'écrivain très à droite ADG, sans cacher ses désaccords idéologiques, mais en reconnaissant ouvertement les qualités littéraires. Cela me laisse froid, j'ai du respect pour ADG mais je ne cours pas après ses romans. Mais il faut convenir que Jean-Patrick n'est pas dogmatique, il est d'ailleurs le premier à dénoncer la lourdeur du roman engagé

de gauche, avec pauvres opprimés affectueux d'un bord et méchants riches fascistes pervers de l'autre. C'est appréciable. Au-delà des opinions politiques, la personnalité de Manchette, telle qu'elle se révèle dans ses articles, incline à quelque sympathie. C'est un critique littéraire cultivé, qui s'exprime avec entrain et clarté, sérieux sans se prendre au sérieux, capable d'auto-ironiser sur son propre «pathos marxoïdeux», et c'est un bibliophile pratiquant la chasse aux raretés, et sachant apprécier un index. Il a même ici et là une formule heureuse qui arrache un sourire, comme quand il évoque «la chute de ce qu'on appelait autrefois la culture – devenue ce qu'on appelle aujourd'hui la culture»...

Lundi 28 décembre 2009. Un des principaux problèmes de l'élevage est celui des excréments. Cela est vrai pour à peu près toutes les formes d'élevage, des poissons rouges au bétail, en passant par la volaille et le reste. En général, élever des animaux oblige à les tenir captifs dans un espace réduit, que l'accumulation des excréments rend vite malsain. Aussi le premier soin de l'éleveur, après le nourrissage des bêtes, est-il le nettoyage des aquariums et des cages, des volières et des écuries. La bouse du bétail humain est elle aussi problématique, d'autant que le penchant naturel dudit bétail l'incline plus à l'agglomération qu'à l'habitat dispersé. C'est un point sur lequel on mesure que le nombre n'aide pas. Quand les habitants sont mettons 60 ou 70 millions à chier sur un pays, l'écologie ne peut être la même que quand ils n'étaient que 10 ou 20.

Mercredi 30 décembre 2009. A la fin du mois dernier les Suisses se sont consultés, par un référendum d'initiative populaire, sur la proposition d'interdire désormais la construction de nouveaux minarets dans leur pays. Les instituts de sondage et la médiaterie réunie annonçaient à grands coups de clairon que cette proposition serait largement rejetée, or elle a été largement approuvée. Ce qui tendrait à prouver que les sondeurs et les médias sont largement des incapables, ou que leur mission relève largement plus de la propagande que de l'information, comme on avait déjà cru le constater. Ce vote a provoqué un vaste émoi chez les humanistes, qui savent ce qui est bon pour nous. Ils aiment bien la démocratie, surtout quand il ne s'agit que de choisir entre Bonnet-Blanc et Blanc-Bonnet, mais sur les questions épineuses, quand le peuple ne pense pas comme il faut, ils trouvent soudain des vertus au despotisme éclairé.